

Université d'Angers
U.F.R. LETTRES, LANGUES ET SCIENCES HUMAINES
11, boulevard Lavoisier
49045 ANGERS CEDEX

Mémoires d'une femme
dans la tourmente de la révolution espagnole :
l'exemple de Mika Etchebéhère,
Ma guerre d'Espagne à moi.



Mémoire de Master 2
rédigé sous la direction de
Madame Roselyne MOGIN-MARTIN
Présidente de jury
Madame Aurora DELGADO

par

Madame Vanessa AUROY
Juin 2013

« [...] On aura tout vu. C'est une femme qui commande la compagnie et les miliciens qui lavent les chaussettes. Pour une révolution, c'est une révolution ! »

Ernesto, Ma guerre d'Espagne à moi.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Madame Roselyne MOGIN-MARTIN qui a accepté d'abord de me suivre pour ce mémoire, m'a apporté de nombreuses remarques constructives et a toujours répondu à mes innombrables questions durant ces deux années écoulées ;

Madame Aurora DELGADO pour avoir accepté de participer à ce jury et s'être pliée à mes exigences professionnelles pour l'horaire ;

Sophie LUCAS- PASQUIER pour son éternelle amitié et pour avoir relu avec abnégation ce mémoire, corrigé toutes mes fautes et pour m'avoir tellement encouragée et soutenue ;

Marina LETOURNEUR pour tous les conseils techniques qu'elle m'a donnés durant ces deux années et pour ceux qu'elle m'a aussi donné pour les années à venir, ainsi que pour les nombreuses heures passées au cinéma ;

ma mère et mon frère pour leur présence et leurs attentions continuelles ;

Madame RABOUIN pour tout ce qu'elle fait pour les étudiants, pour ses petites attentions, ses conseils, le temps qu'elle passe pour nous et ses encouragements ;

Frédéric DABOUIS toujours intéressé par les sujets révolutionnaires et pour laisser libre accès à sa merveilleuse bibliothèque ;

mes collègues du collège de Saint Georges sur Loire qui m'ont suivi dans ce travail et m'ont encouragée.

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION.....	6
PREMIÈRE PARTIE : L'engagement.....	10
I. Enfance et adolescence : la genèse de l'engagement.....	12
II. Les rencontres d'une vie.....	13
a) Hippolyte Etchebéhère : l'amour de sa vie.....	14
b) Marguerite et Alfred Rosmer : les amis militants.....	17
III. L'engagement en Espagne.....	18
a) Le retour en Espagne.....	18
b) Des mémoires : pourquoi ?.....	19
c) Un homme à la tête d'une colonne du POUM.....	21
DEUXIÈME PARTIE : Une femme dans une révolution d'hommes.....	24
I. Une femme sur le front.....	26
a) Le tournant de sa vie : la mort d'Hippolyte.....	26
b) Une place à occuper.....	29
II. Combattante : une utopie qui devient réalité.....	30
a) Une femme qui s'impose.....	30
b) Un chef sans galons.....	32
c) La cathédrale de Sigüenza.....	34
d) « La capitana ».....	37
III. Une milicienne à rôles multiples.....	43
a) La femme au foyer.....	43

b) <u>Une mère sur le front</u>	45
c) <u>Des relations ambiguës avec les miliciens</u>	50
IV. Réflexions stratégiques et politiques.....	52
a) <u>Une capitaine en proie au doute</u>	53
b) <u>La politique au coeur de la guerre</u>	55
c) <u>Une bibliothèque et des écoles</u>	58
TROISIÈME PARTIE : Une milicienne de son temps	63
I. Des a priori misogynes.....	65
a) <u>Des filles à la sexualité débridée</u>	65
b) <u>Les religieuses</u>	67
c) <u>Une autre femme sur le front</u>	69
II. Quelle féminité durant une guerre ?.....	72
a) <u>Les miliciennes</u>	72
b) <u>Conversations sur le front</u>	76
c) <u>Une féminité remise en doute</u>	80
III. Une sensibilité honteuse.....	82
a) <u>Les oeuvres d'art</u>	82
b) <u>Une attirance pour les hommes mais à quel prix ?</u>	85
c) <u>Des plaisirs défendus</u>	88
CONCLUSION	96
BIBLIOGRAPHIE	100
ANNEXES	102

INTRODUCTION

Parler des femmes et de leur action politique est devenu, de nos jours, un sujet à la mode. Les ouvrages de références se sont développés dans de nombreux pays. Depuis 1977, une journée entière est consacrée aux droits des femmes. Au cours des 35 années passées, elles ont pu acquérir de plus en plus de place et de pouvoir à travers le monde. Pourtant, il existe encore des pays où les femmes n'ont pas droit à la parole. Mais, quand la censure impose son veto, les réalisateurs ou réalisatrices et les écrivain(e)s originaires des nations où elle n'a pas une entière liberté de ses faits et gestes, produisent des films ou publient tout de même des livres, souvent à l'étranger, qui permettent ainsi de leur donner une voix.

Que ce soit en France ou en Espagne, les femmes ont réussi, à force de luttes, à obtenir des droits qui leur étaient refusés pendant longtemps. Mais, même dans des pays qui semblent plus avancés au niveau des lois, la vigilance et le combat restent de rigueur. Néanmoins, les femmes françaises sont souvent et régulièrement mises à l'honneur. Elles sont présentes dans toutes les institutions et de nombreux ouvrages leur sont consacrés.

En ce qui concerne les femmes espagnoles, l'Etat français s'est chargé de leur faire la part belle en proposant au programme de l'agrégation 2009 le thème suivant : « Femmes et démocratie : Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1939) »¹. Elles ne sont donc pas de reste. Depuis quelques années les études se multiplient à leur propos, plus particulièrement durant la Guerre Civile espagnole (1936-1939) car il s'agit, en effet, pour les Espagnols, de l'évènement le plus traumatisant de leur Histoire. De plus, les femmes y ont tenu un rôle important et jusqu'à récemment méconnu. C'est pourquoi les organisations féminines du camp républicain et les associations catholiques nationalistes sont maintenant étudiées. Leurs actions pour expliquer et faire connaître la place des femmes durant ce conflit sont toujours analysées avec intérêt.

La représentation des femmes durant la Guerre Civile espagnole qui ressort le plus

¹ <ftp://trf.education.gouv.fr/bo/2008/special4/MENH0800399X.htm> ; consultation du 28 février 2013.

couramment de ces travaux, malgré les nombreuses études réalisées, se limite souvent aux rôles (néanmoins très importants s'il en est et ce pour différentes raisons) d'infirmières, de prostituées ou quelques fois de miliciennes. Ces dernières, bien que peu nombreuses, ont généré un mythe toujours d'actualité. Mais, l'engagement individuel de certaines femmes reste, pourtant, passé sous silence, souvent pour la simple raison qu'il est plus difficile de trouver des éléments sur une seule personne, qui plus est lorsqu'il s'agit des femmes souvent mises au second plan.

Nous avons décidé, cependant, de nous pencher sur le cas de l'une d'entre elles dénommée Mika Etchebéhère, car ses mémoires ont été republiées en 1998², ce qui nous apporte une base d'analyse. Cette femme ne vient pas de nulle part car elle est engagée politiquement au sein du POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste). Elle est milicienne, combat les armes à la main mais surtout commande une colonne de miliciens, fait unique dans le camp républicain durant le conflit mais aussi dans toute l'Espagne. Son ouvrage nous apporte donc la vision du parcours, exceptionnel, d'une femme durant la Guerre Civile espagnole mais aussi de son action en tant que femme durant cette guerre. En effet, même si les combats féministes ont commencé au XIX^{ème} siècle, voire avant si l'on considère que beaucoup de femmes ont toujours, d'une manière ou d'une autre, vécu pour leur autonomie sans vraiment mener de luttes féministes ; malgré tout, les années trente et la fin de la Seconde République en Espagne ne sont pas propices à une revendication émancipatrice quand commence la guerre civile, même si les femmes ont, par exemple, obtenu le droit de vote en 1931.

Nous pouvons donc légitimement nous interroger sur la vie de cette colonne dans ces circonstances inhabituelles. Comment les hommes qui ont été commandés par elle ont réagi, aux milieux des années 30, aux ordres d'une femme ? Comment Mika Etchebéhère a elle-même réagi aux remarques et aux gestes des hommes qu'elle dirigeait ? Quel a pu être son ressenti ? En effet, il est intéressant de comprendre pourquoi et comment cette femme a accepté et a réussi à commander des hommes ; si cette relation a été cause d'hostilité ou d'amitié ; si vraiment en étant privilégiée par son grade de capitaine le sexe dit faible « l'a emporté » dans ce cas sur le sexe fort.

Nous proposons, en fait, d'analyser le vécu et les réflexions d'une femme qui se trouvait à

2 ETCHEBÉHÈRE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi. Une femme à la tête d'une colonne au combat, actes sud, Babel, 1998 (éditions Denoël 1976), Arles, 391 pages.

la tête de militants républicains.

Pour cela nous nous intéresserons d'abord à l'engagement de Mika Etchebéhère, à sa genèse ; nous nous interrogerons aussi sur la participation d'une étrangère, car elle était argentine, à la Guerre Civile espagnole.

Puis, nous verrons comment cette femme a agi et s'est comportée dans une révolution d'hommes, quelles ont été ses actions comme soldat, comme capitaine, ses réactions vis-à-vis des hommes et d'elle-même et ses réflexions politiques.

Enfin, nous nous focaliserons sur ses liens avec les autres femmes présentes durant ce conflit sur le front ou à l'arrière ; sur ses réticences à leur présence ou au contraire sur l'acceptation de certaines d'entre elles. Nous verrons aussi comment Mika Etchebéhère se sentait femme, et comment elle pouvait aussi rejeter cet aspect d'elle-même.

PREMIERE PARTIE :

L'engagement

Afin de connaître et de mieux comprendre la vie d'une femme sur le front de la Guerre Civile espagnole (1936-1939), nous avons choisi, comme nous l'avons dit, d'utiliser les mémoires de Mika Etchebéhère¹. En effet, cette oeuvre, qui doit bien être classée dans la catégorie des mémoires et non de l'autobiographie, porte certes sur une partie restreinte de sa vie, à peine trois ans, mais sur trois années qui furent ô combien importantes pour l'Histoire de l'Espagne mais aussi pour Mika Etchebéhère elle-même qui fut à la fois militante, combattante, épouse, femme et capitaine dans un pays qui n'était pas le sien. Mais, qui dit mémoires dit aussi une intrusion pour le lecteur dans la vie privée de l'auteur, dans ses pensées, ses sentiments, ses réactions...

En ce qui concerne Mika Etchebéhère, cette irruption est d'autant plus importante que l'auteure elle-même a décidé d'exposer toutes les questions qu'elle a pu se poser durant ce conflit ou du moins durant le temps où elle a combattu à la tête de la colonne motorisée du POUM comme capitaine, plus précisément depuis la mort de son mari jusqu'à la dernière bataille sur la colline de l'Aguila à laquelle elle a participé.

Les interrogations de Mika Etchebéhère, bien que développées plus particulièrement à cette période, ne sont pas apparues au moment du conflit mais bien avant ; d'ailleurs, dans son ouvrage elle fait référence à plusieurs reprises à son passé que ce soit à Paris, avec son mari ou avec ses amis.

Dans son cas, il paraît intéressant de nous pencher sur son enfance et son adolescence : car, pourquoi une Argentine vivant loin d'une Europe agitée de toute part a-t-elle décidé d'aller dans un pays en guerre pour y combattre à une époque où les femmes étaient davantage cantonnées à l'arrière ?

La réflexion pour arriver à cette décision est antérieure à sa venue en Europe, ancrée dans son passé argentin et s'est approfondie au fil de ses séjours en France, à Berlin ou en Espagne.

¹ Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit.

I. Enfance et adolescence : la genèse de l'engagement.

Tout d'abord, il existe peu de données sur la vie de Mika Etchebéhère avant la période de ses mémoires ou tout du moins elles sont dispersées et parfois difficilement accessibles. C'est pourquoi un point bibliographique s'impose d'ores et déjà.

Pour obtenir les informations sur la jeunesse de Mika Etchebéhère avant son arrivée en Espagne, nous nous sommes principalement inspirés de la fiche parue dans le Dictionnaire du Mouvement Ouvrier français et de l'introduction de la nouvelle publication, datant de 2003, de la version espagnole de ses mémoires et que nous publions en annexes².

Mika Etchebéhère aurait d'ailleurs elle-même traduit la version française de ses mémoires d'après ce que la Maison d'édition Alikornio fait apparaître sur la page de garde de son édition : « *La presente edición ha sido realizada a partir de la versión en español que hizo la propia autora.* »

Quant à ses archives personnelles, elles se trouvent à Buenos Aires au Centro de Documentación e Investigación de la Cultura de Izquierdas de Argentina de l'université San Martín³. Ces documents y ont été déposés après sa mort le 7 juillet 1992⁴ par ses amis Ded Dinouard et Guy Prévan. L'accès à ces archives est pour l'heure bloqué le temps de leur numérisation.

Suite à une étude des documents accessibles nous apprenons ainsi que Mika Etchebéhère, de son nom de jeune fille Micaela Feldman est née le 14 mars 1902 à Moisesville dans la province de Santa Fe, au nord de Buenos Aires. Ses parents juifs russes avaient fui la Russie tsariste et ses persécutions. Son père y enseigne d'abord le yiddish puis part s'installer avec toute sa famille dans la ville de Rosario, au sud de la province de Santa Fe. Micaela passe sa jeunesse parmi les exilés russes ayant fui les pogroms. Elle y entend parler des persécutions subies par des personnes qui avaient pour tort principal aux yeux du pouvoir en place d'être juives.

Très jeune, elle se retrouve donc confrontée, bien qu'indirectement, à l'injustice et à la discrimination. Comme souvent, le milieu familial devient un révélateur pour les personnes qui se sont engagées volontairement dans des conflits. Pour Micaela Feldman, l'engagement politique apparaît dès son adolescence.

2 Voir le Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier français, publié sous la direction de Jean Maïtron, tome 27, éditions Ouvrières, Paris, 1986, pages 99-100.

ETCHEBEHERE Mika, Mi guerra de España, Testimonio de una miliciana al mando de una columna del POUM, Alikornio ediciones, Barcelone, 2003, 347 pages (1ère édition 1976). Voir annexes pages 103 à 109.

3 Voir le site www.cedinici.org

4 Voir l'avis de décès, Le Monde, 12 et 13 juillet 1992 et publié en annexes page 118.

Bien qu'issue d'une famille appartenant plutôt à la bourgeoisie, ses premiers amours politiques se tournent vers l'anarchisme et le groupe féministe « Louise Michel » auquel elle adhère dès l'âge de 14 ans. Elle lutte ainsi contre de multiples injustices faites aux femmes.

D'ailleurs, durant la Guerre Civile espagnole, elle se remémore ses premiers engagements quand elle rencontre Cipriano Mera. Ce militant anarchiste espagnol (1897-1975) fut l'un de ses mentors. Maçon autodidacte, il apprend à lire à l'âge de 20 ans, il intègre l'UGT (Union Générale des Travailleurs-syndicat socialiste) puis la CNT (Confédération Nationale des Travailleurs-syndicat anarchiste) au sein de laquelle il combatta durant le conflit⁵.

Bien qu'appartenant au POUM trotskyste⁶, Mika Etchebéhère dit de cet homme lors de leur rencontre sur le front : « [Il est] l'homme qui incarne pour moi l'anarchisme intransigeant et austère qui m'a conduite à la lutte révolutionnaire sitôt sortie de l'enfance »⁷.

C'est pourquoi lorsqu'en 1920, elle part pour Buenos Aires afin d'y poursuivre des études médicales d'odontologie, elle reste marquée par ses débuts politiques au sein de l'anarchisme.

II. Les rencontres d'une vie.

Son arrivée dans la capitale n'arrêtera pas Micaela Feldman dans sa découverte du monde politique, bien au contraire.

Elle entre dans le groupe dénommé Insurrexit, récemment fondé en septembre 1920. Il s'agit d'un mouvement réformiste d'étudiants qui s'oppose à toute forme d'autoritarisme. Les tendances politiques n'y sont pas encore bien définies ; ce groupement se situe plutôt à gauche. Horacio Tarcus le qualifie d'ailleurs de « *comunismo anárquico y marxismo libertario* »⁸.

Ce groupement prône l'avant-garde littéraire et politique.

5 Voir le site de la Fondation Nin : www.fundanin.org/vadillo1.htm, (consultation du 4 mars 2013).

6 Voir AUROY Vanessa, *Le rôle du POUM durant la Guerre Civile espagnole ...*, op. cit. ; CHRIST Michel, *Le POUM Histoire d'un parti révolutionnaire espagnol, 1935-1952*, l'Harmattan, Paris, 2005, 137 pages.

7 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., page 353.

8 Voir TARCUS Horacio, « Historia de una pasión revolucionaria » in *El Robadallo* numéro 11-12, Buenos Aires, 2000. Cet article se trouve sur le site de la Fondation Nin, op. cit., consultation du 5 mars 2013.

a) Hippolyte Etchebéhère : l'amour de sa vie.

La jeune Micaela Feldman y fait la connaissance d'un jeune homme franco-basque, originaire aussi de la province de Santa Fe et qui se nomme Hippolyte Etchebéhère. Il est lui aussi issu d'une famille de la bourgeoisie argentine mais n'appartient pas à la colonie juive russe. Pourtant, c'est en assistant à une violente répression contre des membres de cette communauté, en 1919, qu'il décide de s'engager dans la lutte révolutionnaire afin de mettre fin à ce type de méfaits⁹.

La rencontre avec cet homme sera pour Micaela Feldman la rencontre d'une vie puisqu'elle l'épousera et deviendra alors Mika Etchebéhère. Elle lui succèdera à sa mort sur le front espagnol en août 1936, en tant que capitaine d'une colonne de combattants poumistes. Nous reviendrons de façon plus approfondie sur cet épisode dans la deuxième partie de ce mémoire.

Le souvenir de son époux la suivra durant toutes les batailles qu'elle livrera en sa mémoire et pour la lutte révolutionnaire. A de nombreuses reprises, Mika Etchebéhère évoque son mari décédé quand elle ne se sent pas bien, quand elle est déprimée, apeurée ou tout simplement seule¹⁰.

Mais ces références s'espacent peu à peu et l'intensité du combat prend le dessus sur les souvenirs. D'ailleurs, après la chute de la cathédrale de Sigüenza qui fut la bataille la plus importante pour Mika Etchebéhère (et dont nous reparlerons ultérieurement) car elle lui permit d'obtenir ses galons de capitaine, elle part récupérer des forces chez des amis à Paris. Elle explique alors, page 161, que ne pas se souvenir ou du moins essayer de ne pas se souvenir de son mari est un rempart contre le laisser-aller :

« Après cela j'ai dressé un barrage aux souvenirs. Pour pouvoir vivre. Alors je suis vidée. Je n'ai que les pensées utiles à la guerre, les autres me sont défendues. Je ne dois pas lire car j'ai tout lu avec lui, ni regarder le ciel, ni aimer la montagne, ni me pencher sur une fleur, car tout cela appartient à notre vie à deux, à ce séjour où il me disait : "Il faut que nous ménagions notre amour. Nous achèterons moins de livres pour que tu puisses avoir une jolie robe. Tu te souviens de celle que j'avais dessinée pour toi lorsque nous nous sommes connus ? Maintenant tu n'as qu'une vieille jupe et ce manteau de garçon que Marguerite t'a donné. La politique avale toute notre vie, il ne faut pas qu'elle nous dévore..." »¹¹

⁹ Voir ETCHEBEHERE Mika, *Mi guerra de España* ..., op. cit., pages 11-12.

¹⁰ Voir pour exemples : ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., pages 18, 20, 25, 27, 31, 32, 52, 53, 110-111, 116, 187, 197, 211.

¹¹ Idem page 161.

C'est ensemble que Mika et Hippolyte militent dans le groupe Insurrexit au début des années 20 mais ils décident d'entreprendre un périple révolutionnaire et quittent donc ce groupe. Ils passent par le Parti Communiste argentin (PCA) récemment fondé en 1924. Ce parti promeut, à l'époque, l'aide au peuple russe. Tous deux participent activement à son installation et à son essor. Mika s'intègre et développe les cellules de femmes. Elle y est d'ailleurs reconnue et appréciée pour ses talents d'oratrice. Mais le PCA se radicalise, le communisme d'Etat s'installe et annihile toute tentative révolutionnaire. De plus, ses membres considèrent que Mika a des tendances anarchistes trop prononcées et éloignées de leur idéologie.

Ainsi, lors de sa rencontre déjà évoquée plus haut avec Cipriano Mera, celui-ci lui rappelle ses premiers engagements anarchistes bien ancrés dans sa façon de penser, ce qu'elle ne nie pas :

« - Avoue que tu aimes causer un brin avec tes anciens frères anarchistes, dit Mera. Toi, le communisme t'est resté à la surface, à l'intérieur tu restes anarchiste.

-Tu as peut-être raison...En tout cas, ce qui peut me rester de l'anarchisme, c'est mon incapacité à respecter les hiérarchies imposées et ma foi dans le cercle de l'égalité... »¹²

Imprégnée d'anarchisme, Mika Etchebéhère fait réagir. L'Histoire n'est alors pas très claire et deux versions apparaissent : soit Mika et Hippolyte font scission du PCA pour créer, avec d'autres, le Parti Communiste ouvrier (PCO) qui existera jusqu'en 1929¹³ ; soit ils sont exclus du PCA¹⁴ en 1926 et participent alors à la création du PCO.

Quoiqu'il en soit, à la dissolution du Parti Communiste ouvrier en 1929 tous deux rêvent d'indépendance économique et d'Europe où ils veulent un jour aller.

Ils partent alors pour la Patagonie où ils montent un cabinet ambulancier grâce auquel Mika Etchebéhère peut mettre en pratique ce qu'elle a appris durant ses études de médecine. Ce voyage initiatique humainement et professionnellement à travers la Patagonie laissera un souvenir inoubliable à Mika Etchebéhère pour ses paysages et les moments vécus avec Hippolyte. Des épisodes de cette période lui reviennent en mémoire lors de batailles, notamment durant l'attaque par les troupes nationalistes de la cathédrale de Sigüenza où elle se trouve retranchée avec les combattants de sa colonne et la population civile :

12 Ibidem pages 354-355.

13 Voir TARCUS Horacio, « Historia de una pasión revolucionaria », op.cit.

14 Voir le Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier français, op. cit, pages 99-100.

« En sortant de ma poche la montre d'Hippo pour voir l'heure, un éclair traversa mon front, et dans ce tracé lumineux s'inscrivit son nom : Esquel. Hippo l'avait achetée dans ce joli village de Patagonie, Esquel, à un farouche commerçant druse qui passait pour aussi adroit en affaires qu'au maniement de la carabine. Ne racontait-on pas que dans son comptoir au pied de la Cordillère il avait tué deux bandits dont les cadavres étaient enterrés sous le sol de sa cuisine ? Quinze pesos, il l'avait payée, après d'âpres marchandages. Et cette montre d'Hippo me rappelle l'immense lac Futalauquen aux flancs des Andes, d'un vert plus vert que les lacs des légendes et dont les eaux reflétaient des arbres gigantesques. Le gouvernement argentin y faisait don de dix mille mètres carrés à qui s'engagerait à bâtir deux pièces en dur sur le terrain. Ce fut la tentation la plus forte de notre vie. Mais nous avions depuis longtemps un autre engagement : nous battre pour la révolution. »¹⁵

Malgré l'appel d'une vie qui pourrait sembler idyllique et sauvage au pied de la Cordillère des Andes, le militantisme est plus fort. Après avoir amassé suffisamment d'argent, c'est le départ pour l'Europe où la lutte ouvrière est alors plus avancée qu'en Amérique latine.

Mika et Hippolyte arrivent à Madrid en 1931. La Seconde République n'est alors installée que depuis quelques mois. Le choix du pays d'accueil s'est porté sur l'Espagne pour deux raisons : la première, qui paraît évidente, est la langue commune à l'Argentine ; la seconde, plus importante, est qu'Hippolyte souffre de problèmes chroniques aux poumons. Le climat sec de ce pays semble plus approprié pour son rétablissement.

Ces problèmes pulmonaires seront d'ailleurs source d'angoisse permanente pour Mika Etchebéhère, femme éperdument amoureuse de son mari, même le jour du déclenchement de la Guerre Civile espagnole, le 18 juillet 1936 qui est, de plus pour le couple Etchebéhère, le début de la révolution tant attendue. Mais, alors qu'il faut chercher des fusils pour enfin combattre, elle continue de s'inquiéter pour la santé de son époux, comme elle l'explique pages 18-19¹⁶.

Le périple révolutionnaire que Mika et Hippolyte avaient entrepris en Argentine se poursuit alors en Europe et après être passés par l'Espagne, ils font un rapide détour par Paris¹⁷ où ils font des rencontres et perfectionnent leur apprentissage militant par des lectures.

Puis, ils partent en 1932 à Berlin, attirés par la lutte ouvrière et révolutionnaire en pleine effervescence outre-Rhin. Ils y font la connaissance de Katia et Kurt Landau¹⁸. Ce dernier, jeune militant de 29 ans, est un proche de Trotsky et, tout comme Hippolyte, deviendra un martyr de la révolution espagnole car, combattant poumiste, il disparaîtra à Barcelone en 1937¹⁹. Les deux

15 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 107.

16 Idem pages 18-19.

17 Ibidem page 159.

18 Voir le Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier français, op. cit., tome 33, pages 203-205.

19 Voir AUROY Vanessa, Le rôle du POUM durant la Guerre Civile espagnole ..., op. cit., deuxième partie, pages 49 à 91.

couples vont se côtoyer régulièrement en Allemagne puis en France. Car, effrayés par la montée du nazisme et déçus par la passivité du prolétariat, Mika et Hippolyte Etchebéhère rentrent à Paris.

b) Marguerite et Alfred Rosmer : les amis militants.

De retour dans la capitale française, Mika Etchebéhère donne des cours d'espagnol pour subvenir aux besoins du couple mais continue de militer avec Hippolyte durant son temps libre. C'est ainsi qu'ils font la connaissance, par l'intermédiaire des Landau, de Marguerite et Alfred Rosmer avec lesquels ils vont nouer une longue et durable amitié.

Très proches d'un point de vue politique, ils fondent ensemble la revue Que faire ? :

« Deuxième halte devant le 78 rue Gay-Lussac. Dans cette maison nous avons un appartement de deux pièces au sixième étage. Dans la salle à manger se tenaient les réunions pour la revue *Que faire ?* Les camarades étrangers qui y participaient étaient des évadés de Pologne à qui Hippo avait fait de beaux passeports en règle. »²⁰

Mika Etchebéhère fait plusieurs fois référence à Marguerite et Alfred Rosmer dans ses mémoires et relate avec précision de la page 162 à la page 169 son séjour en France, après l'épreuve de Sigüenza, qu'elle passe logiquement avec ses amis.

Durant ce séjour, il est bien entendu question de politique qui est le point commun entre toutes ces personnes, des événements qui se déroulent en Espagne car il faut raconter, faire connaître à l'étranger ce qui est en train de se passer sur place. Mais, il s'agit aussi d'une amitié sincère, née en temps de paix et qui permet de s'apaiser :

« Aucune cassure n'est venue ici déraciner la continuité rassurante des jours. Le thé est servi dans des tasses anciennes que Marguerite a héritées de sa grand-mère. La tarte fond dans la bouche, un peu tiède, comme je l'ai toujours aimée. Après nous allons dans le champ, chacun son panier à la main. Seule manque la promenade rituelle parce qu'il fait nuit quand le ramassage des pommes est terminé et les paniers remis à leur place dans la cave. »²¹

Revenir auprès des siens, reprendre ses habitudes dans un pays encore en paix est aussi pour un(e) combattant(e) un moyen de reprendre des forces pour la lutte et sans doute de mieux comprendre ce qui se passe sur le terrain, même si le désir de repartir combattre pour la liberté est plus fort que tout : « *Mais les conclusions sont nettes pour moi : il est exclu, tant que la guerre*

20 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 159.

21 Idem page 163.

durera, que je puisse vivre ailleurs qu'en Espagne », dit Mika Etchebéhère pages 168-169²².

Etre avec ses amis permet de se détendre, de se remonter le moral quand les temps sont difficiles. Dans la version espagnole des mémoires de Mika Etchebéhère apparaît un rajout plutôt amusant de cet épisode chez les Rosmer et qui pour le moins porte à sourire dans ce contexte pesant qu'est la Guerre Civile espagnole omniprésente dans les discussions des militants :

« Marguerite hace señas de que es tarde. Los compañeros que quieren tomar el autocar de las seis deben darse prisa, cosa que me hace decir que en Francia los transportes nos impedirán preparar la revolución. Recuerdo que en París, ninguna reunión política por importante que fuese, podía prolongarse más tarde que la hora del último "Metro". »²³

Nous pouvons nous demander si ce paragraphe n'apparaît pas dans la version française, qui est la première version parue aux éditions Denoël en 1976 parce que, comme nous le verrons ultérieurement, Mika Etchebéhère a rajouté des phrases ou des passages dans sa langue maternelle lorsqu'elle évoque ses sentiments profonds, ou bien si elle a voulu préserver la susceptibilité de ses lecteurs et alors compatriotes français.

III. L'engagement en Espagne.

a) Le retour en Espagne.

Cependant, même si les pérégrinations de Mika et Hippolyte Etchebéhère leur ont permis de rencontrer des personnalités investies politiquement et de lier ainsi des amitiés durables, ils n'en restent pas moins des militants révolutionnaires à la recherche de la lutte ouvrière.

C'est pourquoi, dès 1934, suite aux révoltes des mineurs dans les Asturies, ils désirent retourner en Espagne. L'évènement leur apparaît comme une nouvelle « Commune de Paris ». Ils souhaitent écrire un livre comparant ces deux moments historiques. Mais, la répression est tellement violente et sanglante qu'ils prennent peur et renoncent à leur projet²⁴.

En fait, il faudra attendre 1936 pour qu'ils reviennent dans le pays de la lutte et de leurs exploits.

22 Idem pages 168-169.

Mika Etchebéhère ne quittera l'Espagne qu'à la chute de Madrid en mars 1939 pour se réfugier quelques temps en France puis retourner en Argentine dès le début de la Seconde Guerre mondiale. Elle y restera jusqu'en 1946 puis reviendra s'installer en France, son pays d'adoption, jusqu'à sa mort en 1992.

23 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Mi guerra de España* ..., op. cit., pages 158-159.

24 Idem page 13 ; voir aussi TARCUS Horacio, « Historia de una pasión revolucionaria », op.cit., page 14 ; PORTELA Luis, « Mika Etchebéhère : una heroica y desconocida combatiente de nuestra guerra civil », page 2. Cet article se trouve sur le site de la Fondation Nin, op. cit. (consultation du 5 mars 2013).

De plus, les problèmes pulmonaires d'Hippolyte ont repris et se sont aggravés. Après avoir passé plusieurs semaines dans un sanatorium de l'Oise²⁵, d'un commun accord le couple décide qu'Hippolyte doit vivre sous un climat plus adapté. Il repart donc pour l'Espagne en mai 1936²⁶. Mika Etchebéhère l'y rejoint en juillet, quelques jours avant le déclenchement de la guerre. Ils trouvent dans le pays une effervescence inespérée mais aussi une ambiance lourde et tendue :

« Il n'y a que cinq jours que je suis à Madrid. Hippo, mon mari, m'a précédée de deux mois. Dans les lettres, il me décrivait le climat de plus en plus tendu que créaient les nombreuses grèves et les agissements de la droite à la suite de la victoire du Front Populaire [...]. »²⁷

b) Des mémoires : pourquoi ?

Commencent alors les mémoires de Mika Etchebéhère.

Il ne s'agit pas d'une autobiographie telle que l'avait définie Philippe Lejeune dans son ouvrage Le pacte autobiographique : « *Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.* »²⁸

Il ne s'agit pas non plus tout à fait du contraire.

En effet, Mika Etchebéhère met l'accent sur sa vie individuelle mais aussi sur la vie de groupe au sein d'une colonne de combattants. Elle évoque aussi sa personnalité mais restreint son approche au contexte particulier de la Guerre Civile espagnole et à sa position encore plus exceptionnelle de femme commandant une brigade de combattants, fait unique durant ce conflit.

D'ailleurs, elle s'inspire pour écrire ses mémoires de notes qu'elle prenait dans un petit carnet pendant la lutte : « *Je dégringole l'escalier pour prendre mon petit carnet de notes* », dit-elle page 92.

Mais, ce carnet a disparu car elle n'a pu le récupérer durant le bombardement de la maison où se trouvait le quartier général du POUM à Sigüenza : « *Et le carnet où j'ai noté notre guerre au jour le jour restera sous le matelas.* » (page 92)

Or, la première version de ses mémoires ne sera publiée qu'en 1976 aux éditions Denoël. Comment a-t-elle fait pour se remémorer tous ces détails ? A-t-elle écrit un autre carnet qu'elle ne mentionne pas ? Autant de questions auxquelles il est difficile de répondre tant que ses archives

25 Voir TARCUS Horacio, « Historia de una pasión revolucionaria », op.cit., page 14.

26 Voir ETCHEBEHERE Mika, Mi guerra de España ..., op. cit., page 13.

27 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 16.

28 Voir LEJEUNE Philippe, Le pacte autobiographique, éditions Seuil, 1996, (1ère édition 1975), 383 pages, page 14.

personnelles ne seront pas réouvertes. Nous pouvons tout de même supposer qu'une grande partie de ces informations se trouvent dans la correspondance qu'elle a entretenue tout au long de sa vie avec ses amis et son entourage²⁹, ou dans un autre carnet qui n'est pourtant mentionné qu'une fois subrepticement et pratiquement à la fin du texte, quand le POUM doit quitter sa maison-caserne de la rue Serrano à Madrid :

« "A tout hasard, dit Olmeda, j'ai mis de côté tous les papiers. Je resterai ici tant que ce sera possible. Il vaudrait mieux que tu emmènes ailleurs les choses que tu as là, le linge, les papiers. Qui sait ce qui peut arriver.

- Je n'ai pas le temps de le faire aujourd'hui. De toute façon je n'ai pas grand-chose. Le plus important c'est un carnet de notes que je vais te donner tout de suite. [...] »³⁰

Cependant, ces mémoires ont un intérêt, tout aussi important, mais différent d'un livre d'Histoire « classique ». En effet, il s'agit là du témoignage d'une femme pendant la Guerre Civile espagnole. Mika Etchebéhère y relate ses faits et gestes et donne son sentiment, exprime son ressenti face aux événements qui sont en train de se dérouler sous ses yeux et en donne parfois une analyse politique personnelle mais en aucun cas n'en fait une analyse historique.

D'autres auteurs de grand talent s'en sont chargé, notamment Mary Nash qui, dans son ouvrage Rojas, Las mujeres republicanas en la Guerra Civil³¹, explique le rôle et la place qu'ont pu tenir les femmes du camp républicain dans ce conflit.

D'ailleurs, l'oeuvre de Mika Etchebéhère est mentionnée dans le livre de Mary Nash et Mika Etchebéhère y est citée comme un exemple, parmi d'autres, de femme au combat³². Son ouvrage apporte un éclairage plus personnel, du fait qu'il s'agisse de mémoires, à la vision plus historique de Mary Nash. En effet, Mika Etchebéhère s'y pose les questions que toute femme était en droit de se poser dans sa situation de combattante.

Ses hésitations, ses peurs, ses questionnements effacent pourtant un peu l'image mythique de la milicienne « sans peur et sans reproche ». Certes, ces femmes ont existé. Il y en a eu peu. Mika Etchebéhère a été l'une d'entre elles, à première vue identique à elles, mais à une différence près, et de taille : Mika Etchebéhère est la seule femme du camp républicain à avoir commandé une colonne de combattants.

29 Horacio Tarcus présente par exemple une lettre à un correspondant inconnu dans laquelle Mika Etchebéhère raconte la mort d'Hippolyte, in TARCUS Horacio, « Historia de una pasión revolucionaria », op.cit., pages 14-16.

30 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 340.

31 Voir NASH Mary, Rojas, Las mujeres republicanas en la Guerra Civil, Taurus, Espagne, 1999, 358 pages.

32 Idem pages 162 à 165.

Dans ses mémoires, elle relate ce qu'elle a vécu mais elle couche aussi sur le papier ses interrogations sur sa présence sur le front, sur le bien-fondé du combat auquel elle se livre (nous pourrions presque dire comme n'importe quel homme au combat), mais elle se questionne aussi et surtout, vue sa situation exceptionnelle, sur sa légitimité en tant que femme à diriger un groupe d'hommes et sur sa position comme femme au sein de ce même groupe.

c) Un homme à la tête d'une colonne du POUM.

Pourtant, Mika Etchebéhère ne commence pas ses mémoires le jour où elle prend le commandement de la colonne du POUM, mais quelques jours avant le déclenchement de la guerre³³ et décrit l'effervescence qui règne dans les rues madrilènes en cette première quinzaine du mois de juillet, ce qui souligne l'importance que cet événement a eu pour cette femme militante venue d'Argentine afin d'aider le peuple ouvrier en lutte.

De plus, bien qu'il s'agisse de ses mémoires, elle n'emploie pas au début la première personne du singulier mais la première personne du pluriel car à cette époque, elle ne fait qu'un avec son mari : « *Et sans que nous l'ayons vu ni su, le 18 juillet est devenu le 19.* »³⁴
Et son époux se place sur le devant de la scène, elle est en admiration devant cet homme, un peu comme si elle n'existait pas ou était simplement son ombre :

« Je comprends que pour la première fois je ne dois pas suivre Hippo. C'est pour l'instant une affaire d'hommes. Le mien commence son apprentissage de chef, les autres ne me pardonneraient pas leur ignorance ou leur maladresse. »³⁵

D'ailleurs, lorsqu'Hippolyte est nommé commandant de la colonne motorisée du POUM, nous pouvons déceler à travers les lignes rédigées par Mika Etchebéhère une grande admiration, accentuée par la description succincte mais exhaustive qu'elle fait de ses intentions :

« 21 juillet 1936. Deux camions, trois voitures de tourisme, cent hommes, trente fusils et une mitrailleuse sans affût fièrement hissée à l'avant d'un des camions constituent la colonne motorisée du POUM commandée par Hippolyte Etchebéhère, citoyen français né en Argentine d'une famille de petits-bourgeois, venu à la lutte des classes par sentiment d'abord, parce qu'il avait de ses yeux vu la garde mobile de Buenos Aires noyer dans le sang une grève de métallos en 1919, par conviction profonde ensuite. »³⁶

33 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 13.

34 Idem page 15.

35 Ibidem page 21.

36 Ibidem pages 21-22.

Quant à son rôle à elle en ce début de conflit, il n'apparaît pas au premier abord héroïque ni même en adéquation avec les luttes qu'elle a pu mener jusqu'alors au sein de groupements féministes ou qui luttait pour la cause des femmes. Elle se limite d'elle-même aux tâches ingrates dévolues prioritairement, et surtout à cette époque, aux femmes. Elle veille ainsi au bon fonctionnement du ravitaillement à l'arrière mais ne s'engagera pas, du moins le pense-t-elle alors, sur le front :

« Sans qu'aucun accord ait été établi entre Hippo et moi, je me suis cantonnée dès le début dans des fonctions plus lourdes qu'héroïques : veiller sur la propreté des lieux et des hommes, écrire les lettres aux familles de ceux qui ne savent pas écrire, obtenir de Madrid des vêtements et des chaussures, empêcher les disputes, organiser un poste de secours, que sais-je encore ? »³⁷

D'ailleurs, Mika Etchebéhère se trouve des excuses pour accepter cette place à l'arrière. Hippolyte prend de plus en plus d'envergure. Les hommes lui font confiance, l'écoutent³⁸. Il apprend à ces nouveaux soldats comment manier les armes, il impose une certaine autorité, une nouvelle organisation et permet la création de tribunaux révolutionnaires³⁹. Ainsi, les hommes qui enfreignent les règles de la colonne ou du parti sont jugés par ce tribunal et peuvent être, comme sanction ultime et selon la gravité de la faute, exécutés. C'est le cas d'un des membres de la colonne, Manuel, qui est exécuté suite à des pillages (contraires à l'idéologie du POUM). Mika Etchebéhère se pense incapable de devoir assumer une telle sanction si elle faisait partie du tribunal, et d'avoir du sang sur les mains. Selon elle, la mort, pour les Républicains, ne peut être que l'oeuvre des Nationalistes, et non celle de ses camarades ; une certaine culpabilité apparaît chez elle après cet événement, ce qui lui fait dire :

« Et subitement je compris qu'il y avait d'autres raisons, plus profondes que celles purement tactiques, pour me faire accepter ce métier de femme au milieu des combattants, cette corvée de mère de famille veillant sur la propreté du dortoir et la santé des miliciens, qui m'écartait des armes. »⁴⁰

Du reste, elle n'est pas la seule en ce début de guerre à penser que la place des femmes se trouve à l'arrière et celle des hommes sur le front. Même le Secrétariat féminin du POUM⁴¹, organisme dévolu aux femmes et à l'organisation de leurs forces pendant le conflit est explicite sur

37 Ibidem page 27.

38 Ibidem page 27.

39 Ibidem page 27.

La discipline n'était pas l'apanage du POUM composé de communistes révolutionnaires et de libertaires.

Voir AUROY Vanessa, Le rôle du POUM durant la Guerre Civile espagnole ..., op. cit.

40 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 32.

41 Voir NASH Mary, Rojas. Las mujeres republicanas en la Guerra Civil, op. cit., pages 144 à 153.

l'endroit où elles doivent se trouver et ce sans scrupule ni même militantisme. Ainsi, un article du Secrétariat publié dans l'organe du POUM, La Batalla (en date du 25 octobre 1936), après avoir évoqué les implications politiques dans ce conflit, appelle les femmes à l'action. Il y est aussi expliqué ce que chacune et chacun doit faire et où être :

« Todos tenemos en estos momentos una misión ineludible que cumplir y en los cuadros de la retaguardia es nuestro puesto, el de las mujeres todas militantes y simpatizantes del P.O.U.M., obreras y mujeres sin partido, uno de los primeros y por la influencia que nuestra actitud tiene necesariamente en el ambiente de guerra revolución que nos rodea. »⁴²

L'engagement de Mika Etchebéhère dans la vie politique puis en Espagne est donc bien le fruit d'un cheminement. Ce parcours, elle ne l'a pas fait seule mais toujours accompagnée de ses amis, son entourage et surtout son mari, Hippolyte. C'est d'ailleurs en lui succédant qu'elle aura un destin exceptionnel.

Si ses mémoires retracent son vécu durant la Guerre Civile espagnole, événement primordial de l'Histoire de l'Espagne, elles sont aussi le recueil de ses questionnements en tant que femme, qui plus est à la tête d'une colonne de combattants, et qui sont parfois accentués par le discours officiel, comme nous venons de le voir.

⁴² Voir l'article de La Batalla du dimanche 5 octobre 1936, « Secretariado femenino del POUM, a todas las compañeras militantes y simpatizantes, a todas las mujeres trabajadoras », et publié en annexes page 112 .

DEUXIÈME PARTIE :

Une femme dans une révolution d'hommes

La vie et les mémoires de Mika Etchebéhère commencent donc d'une façon qui sort de l'ordinaire puisqu'elle naît dans une famille bourgeoise argentine au destin marqué par l'Histoire ; puis, elle se lance dans un militantisme tourné vers la classe ouvrière et la lutte pour son émancipation ; elle se retrouve enfin en Espagne, sur le front de la Guerre Civile. Ces événements à eux-seuls auraient fait de sa vie un récit intéressant.

Mais, ce qui rend Ma guerre d'Espagne à moi encore plus captivant, c'est la destinée, exceptionnelle et tragique, qui conduit Mika Etchebéhère à la tête d'une colonne de combattants alors que rien ne la voue particulièrement à assumer ces responsabilités. Elle est, certes, engagée politiquement et physiquement dans une organisation trotskyste, le POUM, et auprès du peuple espagnol. Mais, malgré une idéologie qui peut être située à l'extrême gauche, et dont on pourrait penser qu'elle est plus sensible aux revendications féministes, Mika Etchebéhère est soumise à la mentalité d'une époque qui place la femme bien en retrait de l'homme.

Il faut donc un événement tragique, la mort de son époux Hippolyte, pour la conduire à prendre des responsabilités qu'elle n'avaient jamais imaginées et pour la pousser sur le « devant de la scène » de guerre, sur le front. Cette situation inédite devient pour elle source d'interrogations et de réactions nouvelles ; mais, elle l'est aussi pour tous les combattants qui se retrouvent sous ses ordres, sous le commandement d'une femme, position singulière pour l'époque. Ces hommes sont aussi confrontés à des questionnements auxquels ils n'avaient pas pensé, surtout sur l'attitude à tenir face à un chef hors-norme.

I. Une femme sur le front.

a) Le tournant de sa vie : la mort d'Hippolyte.

Comme nous l'avons vu précédemment, Mika Etchebéhère est déjà présente en Espagne, depuis peu lorsque débute la Guerre Civile espagnole. D'elle-même, elle s'astreint aux tâches habituellement réservées aux femmes¹ : le ravitaillement, la propreté des lieux d'habitation des miliciens.... Hippolyte est, quant à lui, en première position. Il est le chef de la colonne motorisée du POUM. Cette particularité n'est d'ailleurs jamais précisée dans le livre de Mika Etchebéhère, comme si ce qui rend cette colonne plus exceptionnelle parmi les autres², n'était rien aux yeux de l'auteure.

Hippolyte est donc à la tête des combattants poumistes les plus célèbres et s'impose un peu plus chaque jour³. Inséparables, c'est ensemble qu'ils partent sur le front de Sigüenza, ville médiévale située au nord-est de Madrid dans la région de Guadalajara, pour combattre⁴.

Pourtant, une fois sur place Mika Etchebéhère sait très vite qu'elle ne participera pas aux combats. Sa place est à l'arrière, comme le lui rappelle et lui affirme Hippolyte :

« Il [me] dicte ses ordres à voix basse :

"Nous partirons vers une heure du matin pour arriver devant Atienza avant le jour. *Ton poste est à l'arrière*, auprès du médecin. Les filles doivent rester avec toi. Empêche-les de se faufiler en première ligne." »⁵

Il est vrai qu'Hippolyte reconnaît les compétences médicales de sa femme mais, malgré son amour pour elle et ses engagements politiques, il a bien la mentalité des hommes de son époque, ce qui fait rétorquer à Mika Etchebéhère de façon plutôt ironique : « *Bon, dis-je un peu amère, tu me confies des tâches peu reluisantes. Il faudra bientôt que je veille aussi sur leur virginité.* »⁶

1 Voir ce mémoire page 22 ; ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., pages 27 et 32.

2 Voir l'article de La Batalla, « Un gran triunfo, en el frente Bajo de Aragón, de la Columna Motorizada del P.O.U.M. de Madrid », jeudi 1er octobre 1936.

3 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., pages 27 et 28.

4 Idem page 29.

5 Ibidem page 32. Nous soulignons.

6 Ibidem page 33.

Il s'agit là de la première réflexion sarcastique de Mika Etchebéhère sur son rôle peu gratifiant à l'arrière. Mais, Hippolyte est lui aussi prisonnier des schémas idéologiques et sociétaux qui ont cours à cette époque. En fait, tout ce qui lui importe, en tant que chef, et pour que triomphe la révolution, c'est que chacun soit à sa place ; les hommes au front, les femmes à l'arrière. Toute autre revendication est superflue à ce moment de l'action. De plus, les femmes ne seraient sur le front que pour provoquer un certain désordre, de façon consciente ou non d'ailleurs, car Hippolyte emploie tout de même le verbe « se faufiler », c'est-à-dire passer sans être vu. Leur place semble donc être à l'arrière que cela plaise ou non : « - *Je me moque de leur virginité. Ce qu'il faut empêcher, c'est qu'elles viennent se promener en première ligne.* »⁷

En 1949, c'est-à-dire dix ans après la fin du conflit espagnol, Simone de Beauvoir théoriserait cette vision que nous pourrions qualifier aujourd'hui d'antiféministe, mais qui à l'époque était courante, dans son oeuvre controversée : Le deuxième sexe. Elle y apportait une vision toute nouvelle des femmes, de leur présence et surtout de leur place dans la société et de leur désir d'émancipation. Elle y abordait de nombreux sujets et notamment, au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, l'importance qu'ont toujours les combattants dans la société occidentale et le pourquoi de cette importance :

« [...] La pire malédiction qui pèse sur la femme c'est qu'elle est exclue de ces expéditions guerrières ; ce n'est pas en donnant la vie, c'est en risquant sa vie que l'homme s'élève au-dessus de l'animal ; c'est pourquoi dans l'humanité la supériorité est accordée non au sexe qui engendre mais à celui qui tue. »⁸

Rien dans les années 30 ne pouvait donc laisser supposer que Mika Etchebéhère se retrouverait à la tête de cette colonne du POUM.

D'ailleurs, lorsque le combat commence à Atienza (ville fortifiée au nord de Sigüenza et assiégée par les franquistes) Mika Etchebéhère, de son côté, ne pense pas à la mort que peuvent causer les tirs ennemis, ni à la révolution, mais, encore une fois, en épouse amoureuse, aux problèmes pulmonaires quotidiens de son mari. Le contexte politique n'a plus la même importance : « *Mon amour, fais attention à toi... couvre-toi bien, il fait très froid.* »⁹

7 Ibidem page 33.

8 Voir DE BEAUVOIR, Simone, Le deuxième sexe, tome 1 : Les faits et les mythes, Paris, (1ère édition 1949), édition renouvelée en 1976, 2002, 409 pages, page 113.

9 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 33.

Les combats commencent et avec eux la tragédie de Mika Etchebéhère. A peine la lutte entamée, Hippolyte Etchebéhère tombe sous les tirs. Mika Etchebéhère fait un récit à la fois sobre et relativement court de cet événement :

« Le soleil est venu, et avec lui des coups de feu épars bientôt couverts par des rafales de mitrailleuse. Heureux d'essayer leurs fusils, les nôtres tiraillent assez bêtement. Je pense à Hippo et à sa poignée d'hommes porteurs de grenades qui doivent ramper en ce moment vers le village. Des deux côtés le tir devient plus nourri, mais aucun blessé encore. Des miliciens à la mine apeurée viennent nous demander de l'eau. Le temps s'alourdit. Notre artillerie reste silencieuse. Un groupe marche vers nous. D'un pas lourd le vieux Quintín traîne son fusil. Il frotte ses joues inondées de larmes.

"Quel malheur mon Dieu, quel horrible malheur, ils l'ont tué, ils ont tué le chef.

- Ce n'est pas vrai, crient les miliciens, tais-toi, ils (sic) n'est que blessé, on va le ramener."

Quintín se blottit contre mon épaule comme un enfant très vieux, très las, désemparé.

"Il est mort, mort, nous n'avons plus de chef..."

Je répète avec lui "mort, mort, il est mort", et au-dedans, dans ma tête, dans mes entrailles, tout crie :

"Il est mort, mort, mort, donc je dois mourir aussi, je devrais déjà être morte, ne pas lui survivre un instant."

Je ne pleure pas, mais je tremble si fort que je n'arrive pas à saisir le gros revolver, son revolver que quelqu'un me tend avec sa carte de milicien, son stylo et le tube d'aspirines qu'il portait sur lui. L'Abisinia s'approche de son pas dansant, ses yeux sont aussi secs que les miens. A genoux devant moi elle me dit d'une voix sourde :

"Pauvre femme. Tiens, garde ce mouchoir teint de son sang. Je l'ai ramassé sur ses lèvres."

Et baisant une croix faite de ses deux index, elle ajoute :

"Je te jure qu'il n'a pas souffert. Il s'est couché comme un arbre abattu par la foudre, souriant, les yeux grands ouverts."

Et touchant ma joue, elle ajoute :

"Tu ne pleures pas, c'est bien, moi non plus je ne pleure pas." »¹⁰

Nous avons décidé de citer ce passage en entier car, en une quarantaine de lignes, Mika Etchebéhère fait un résumé de la vie qu'elle a menée depuis sa rencontre avec Hippolyte jusqu'au déclenchement de la guerre et les premiers combats.

Le premier paragraphe souligne l'intensité et les conditions difficiles du combat. Puis, Mika Etchebéhère rappelle l'importance et l'aura que pouvait avoir son époux auprès des miliciens, le terme « chef » est répété, les miliciens pleurent, se sentent désarmés face à la situation, face à cet abandon qui s'installe. Néanmoins, Mika Etchebéhère, elle, ne semble pas réagir ou peu. Même si elle pense mourir un instant, elle ne pleure pas, n'agit pas alors que l'Abisinia, jeune milicienne, lui donne le mouchoir d'Hippolyte tâché de son sang, un peu comme s'il s'agissait d'un objet fétiche. De plus, la jeune fille compatit à sa peine. Un soldat lui tend « sa carte de milicien » symbole de son engagement, « son revolver » symbole de sa lutte, tout comme le stylo qui rappelle ses écrits engagés¹¹, enfin les aspirines rappellent ses problèmes médicaux et sa vie civile.

¹⁰ Idem pages 34-35.

¹¹ Voir ETCHEBEHERE Mika, Mi guerra de España..., op. cit., page 13 ; le Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier français, op. cit, pages 98-99. Hippolyte Etchebéhère publiait ses articles sous le pseudonyme de Juan Rústico.

Pourtant, Mika quitte très vite, et de façon surprenante, vu son amour pour son mari évoqué plus haut, son rôle d'épouse devenue veuve et redevient une révolutionnaire venue en Espagne pour lutter. Elle n'a pas le temps de s'apitoyer sur son sort, des idéaux sont à défendre :

« Je tourne et retourne le gros revolver dans mes mains. Qu'est-ce que j'attends ? Mais son regard sévère se pose sur moi : "Voyons, que fais-tu de nos principes ? Tu règleras ton destin individuel après la révolution si tu n'arrives pas à te faire tuer. Ce n'est pas l'heure de mourir pour soi-même." »¹²

Dès cet événement nous pouvons remarquer que Mika Etchebéhère, en plus d'être une femme (dans tous les sens du terme), est avant tout une combattante.

b) Une place à occuper.

Hippolyte Etchebéhère laisse donc un vide. Suite à sa mort, des hommages lui sont rendus, comme nous pouvons le constater dans les deux articles qui lui sont consacrés dans La Batalla¹³. Juan Andrade lui-même, fondateur du POUM¹⁴, se charge de rédiger le récit de sa mort héroïque : « *murió como un verdadero revolucionario* ». Il est néanmoins à noter qu'une seule référence à Mika Etchebéhère apparaît dans ces articles. Des condoléances lui sont présentées en tant qu'épouse¹⁵ à la fin de l'article du 18 août.

Pourtant, elle dit de lui, pages 46-47, qu'il était : « [...] *la moitié de moi-même, non pas la moitié, presque tout* »¹⁶. Il est donc étonnant que rien de plus ne soit dit sur cette femme qui a accompagné son mari sur le front et partagé ses combats. D'autant plus que cette impression de ne faire qu'un est aussi partagée par les miliciens, comme nous le verrons ultérieurement.

Une place est donc à prendre. Sans commandement direct, les hommes se laissent aller et ne remplissent plus les tâches qui leur étaient assignées : « *Les matelas restent étendus toute la journée et non pas roulés comme Hippo l'avait ordonné* »¹⁷. Certes, il existe un commandement supérieur, le capitaine Martínez Vicente est responsable de l'opération d'Atienza¹⁸. Mais, il n'est pas sur le terrain auprès des hommes et ne combat pas. Il s'occupe de la stratégie à suivre, comme

12 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 35.

13 Voir en annexes pages 110 et 111, La Batalla, l'article du mardi 18 août 1936, « Ha muerto un gran camarada : Luis Hipólito Etchebehere » de Juan Andrade, et l'article du Jeudi 20 août 1936, « Nuevos detalles sobre la heroica muerte del camarada Etchebehere ».

14 Voir AUROY Vanessa, Le rôle du POUM durant la Guerre Civile espagnole ..., op. cit.

15 Voir La Batalla, article du mardi 18 août 1936, « Ha muerto un gran camarada... », op. cit.

16 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., pages 46-47.

17 Idem page 36.

18 Ibidem page 43.

dans une véritable armée. C'est pourquoi les miliciens ne comprennent pas ce qui se passe car aucun chef ne vient, de vive voix, leur expliquer la situation. Lorsque les combattants doivent laisser leurs positions sur les montagnes pour aller se reposer pendant la nuit, les réactions sont hostiles :

« "Et il faudra se casser les pattes pour regrimper là-haut", grognaient les hommes. Certaines (sic) parlaient même de refuser d'obéir. Tout ce qui sentait la discipline militaire les faisait se cabrer.

"Tu comprends, toi, pourquoi ils nous font descendre ? me [à Mika Etchebéhère] demanda Pancho Villa.

- Je crois comprendre, mais il faut nous habituer à ne pas discuter les ordres. Une guerre n'est pas une réunion de syndicat. Ton avis ou le mien ne compte pas dans cette opération que commande le capitaine Martínez Vicente. Nous savons tous que Martínez Vicente est un officier républicain. »¹⁹

S'il n'y a pas de nouveau chef nommé, les hommes ont néanmoins confiance en Mika Etchebéhère puisqu'ils lui demandent son avis, ce qu'elle en pense alors qu'elle se trouve à l'arrière.

II. Combattante : une utopie qui devient réalité.

a) Une femme qui s'impose.

Tout d'abord, Mika Etchebéhère remplit parfaitement son rôle à l'arrière. Elle s'occupe, comme le lui avait demandé son mari, du bien-être des hommes et de la propreté des dortoirs, au risque de braquer les miliciens.

Ainsi, elle relate une scène qui s'est passée peu de temps après la mort d'Hippolyte, lorsque la colonne était cantonnée à Sigüenza :

« [...] Très tôt le lendemain je demande qui est désigné pour la corvée de dortoir. Le sergent de la Légion vient me dire que les hommes refusent de balayer et de rouler leur lit sous prétexte que c'est un travail de femme bon pour nos quatre miliciennes.

Devant la porte un groupe matinal s'acharne à démonter une mitrailleuse. Je demande à la ronde d'un ton amical :

"C'est vrai que personne ne veut balayer le dortoir ?"

Les réponses tardent un peu. On murmure. Le plus buté de tous, ce *Chato* que nous avons récolté à Guadalajara et qui m'inspire une méfiance invincible, ose enfin exprimer le sentiment général :

"Il n'y a qu'ici qu'on demande aux hommes de faire le ménage. Dans le bataillon « Pasionaria » les filles s'en chargent. Elles font même la lessive, reprisent les chaussettes..."

Très calme, je lui demande sans la moindre ironie :

"Tu trouves que je dois laver tes chaussettes ?"

Un peu surpris par ma question, qui le tourne en ridicule, il répond avec conviction :

"Oh non ! Pas toi..."

19 Ibidem page 43.

- Ni les autres, camarade. Et maintenant je m'adresse à vous tous. Les filles qui sont parmi nous sont des miliciennes, non des domestiques. Nous nous battons pour la révolution, tous les hommes et femmes, d'égal à égal, il ne faut jamais l'oublier. Et maintenant vite, deux volontaires pour la corvée." »²⁰

Mika Etchebéhère montre déjà une volonté de ne pas restreindre le rôle des femmes à la « popote ». Son intransigeance (évoquée à nouveau page 56) et son sens de la répartition sont pour elle un atout pour s'imposer. Car, même à l'arrière, la discipline et le respect de chacun sont nécessaires. Pourtant, les miliciens acceptent et conçoivent qu'elle n'est pas là pour « reprendre les chaussettes » parce qu'elle est veuve de leur chef regretté. En ce début de guerre, elle reste soumise à la réputation héroïque de son époux, lien qui lui permettra aussi d'accéder au commandement.

D'ailleurs, malgré cette attitude intraitable et autoritaire, elle n'est pas chef. Ainsi, pendant les combats près de Sigüenza, il faut apporter, de nuit, le ravitaillement aux hommes qui luttent ; Mika Etchebéhère a alors une conversation houleuse avec le chef de la colonne « Pasionaria » à qui elle fait remarquer que les miliciens de sa colonne n'ont rien à manger alors qu'ils en ont besoin pour bien combattre car cela apporte des forces et du réconfort :

« Avant tout, donne-leur à manger et fais-leur porter du café chaud. C'est fou ce qu'une boisson chaude remonte le moral...

- Moi non plus je n'ai pas mangé...

- Peut-être, mais toi tu es le chef. Même si je n'avais pas vu tes galons...

- Toi tu es de la CNT, ça se voit aussi.

- Tu te trompes, je suis de la colonne du POUM, et pas chef du tout. Mais ce qui compte pour l'instant c'est que tu fasses manger tes hommes. Salut !" »²¹

Mika Etchebéhère prend peu à peu sa place. Elle affirme son autorité à l'arrière. Les soldats lui font confiance en ce qui concerne l'organisation, et lui obéissent pour tout ce qui à rapport à la vie quotidienne. Elle peut donc maintenant être leur égal sur le front :

« Fini maintenant mon rôle de ménagère-soldat. L'entretien du cantonnement est rôdé. Plus besoin de distribuer des cigarettes, chacun va prendre son paquet sur l'étagère. Comme les autres, je monte la garde sur les collines, matin et soir, presque toujours avec le sergent de la Légion. »²²

20 Ibidem pages 36-37. Le bataillon « Pasionaria » est sous les ordres du Parti Communiste, non du POUM.

21 Ibidem page 51.

22 Ibidem page 53.

b) Un chef sans galons.

Peu à peu, Mika Etchebéhère s'impose. Sa parole est écoutée et son avis est respecté. Les miliciens n'ont de cesse de lui poser des questions sur les bonnes stratégies à suivre alors qu'elle n'est pas chef²³. Ils lui font aussi entière confiance sur les décisions à prendre. Pourtant, les combats s'intensifient et la destinée de Mika Etchebéhère va prendre un nouveau tournant.

La ville de Sigüenza est rapidement encerclée par les troupes franquistes dont le quartier général se trouve dans l'ancien Alcazar qui surplombe la ville (entourée de collines). Les miliciens pumistes se trouvent, quant à eux, près de la gare, au pied de la ville, dans une cuvette, non loin de la cathédrale.

Fin septembre 1936, les Nationalistes bombardent les rues. Martínez de Aragón, qui est le commandant des troupes républicaines de la place, ordonne de se battre et de se replier dans la cathédrale au besoin. Mika Etchebéhère, dans ses mémoires, retranscrit le discours de Martínez de Aragón tel qu'elle s'en souvient et en ces termes :

« "Camarades, nous avons le devoir de rester ici, de nous battre dans la ville, de la défendre, rue après rue, maison après maison, et quand le dernier pouce de terrain sera perdu, nous nous enfermerons dans la cathédrale qui est une forteresse imprenable. Voyez comme les fascistes ont tenu l'Alcazar de Tolède. Notre page de gloire à nous sera la cathédrale de Sigüenza ; derrière ses murs nous attendrons les troupes que Madrid enverra à notre secours. Confiance, camarades, et vive la République ! ..." »²⁴

Martínez de Aragón pense que les Franquistes n'attaqueront pas un édifice religieux. Mais, les réactions sont vives à cette annonce. Certains hommes fuient par le train destiné aux civils. D'autres restent et attendent une décision de Mika Etchebéhère, alors qu'il n'y a toujours pas de chef. Elle refuse le repli dans la cathédrale, dans ce qui lui apparaît comme un piège à rats. Elle s'adresse alors aux hommes le lendemain :

« "Camarades du POUM, la lutte dans les murs de Sigüenza commence cette nuit. Nous ne savons pas combien de temps elle durera ni comment elle finira. Nous pouvons nous en aller, mais pouvons-nous la livrer à l'ennemi en fuyant comme ces hommes qui ont volé le train des femmes et des gosses ? Badajoz et Irún sont tombées, Tolède vient de tomber, les fascistes menacent Madrid. Pour répondre à la question que je vais vous poser je vous demande de vous aligner sur deux rangs bien écartés. Acceptez-vous de rester ici ? Que ceux qui sont d'accord fassent un pas en avant." »²⁵

23 Ibidem page 57.

24 Ibidem page 62.

25 Ibidem page 64.

Les deux discours se ressemblent. Tout d'abord, ils commencent de façon identique, le même mot est utilisé pour s'adresser aux hommes, « camarades ». Ce terme met tout le monde sur un pied d'égalité puisqu'il est habituellement employé par les militaires pour s'adresser les uns aux autres et qu'il désigne, par extension des personnes qui ont une vie identique, les mêmes habitudes ou occupations²⁶. Nous voyons donc ici qu'aucun des deux orateurs ne veut se placer au-dessus des hommes et leur ordonner, mais bien apparaître comme leur égal et les conseiller.

Pourtant, une différence importante existe entre ces deux textes. Malgré une attitude humble, Martínez de Aragón affirme ce qu'il faut faire, quelle est la marche à suivre et emploie pour cela le futur, comme s'il s'agissait à la fois d'une évidence et d'une stratégie mûrement réfléchi ; alors que Mika Etchebéhère laisse planer le doute sur ce qui peut arriver et surtout laisse le choix aux soldats, rester pour combattre ou partir, même si ce choix reste relatif puisqu'elle compare ce départ à une fuite lâche. Mais, les miliciens la suivent car, contrairement à Martínez de Aragón, elle est sur le front avec eux depuis le premier jour et sait leur parler.

Ce discours et cette décision sont aussi pour Mika Etchebéhère le début de ses questionnements intérieurs sur ses choix vis-à-vis des miliciens, sur leur légitimité et leurs conséquences.

« Les deux rangs avancent d'un pas. C'est gagné et je prends sur moi la souffrance et la mort de ces hommes que j'entraîne dans une aventure désespérée. Pour éteindre l'éclair de remords qui brûle un instant dans ma tête je leur dis mon refus de la cathédrale en insistant sur les possibilités réelles de quitter la ville quand tout sera perdu. »²⁷

De plus, comme elle le rappelle quelques lignes plus bas, elle n'est pas chef : « *Aucun chef n'est nommé. Les responsabilités sont assumées collectivement.* »²⁸

Néanmoins, elle prend peu à peu sa place de chef, sans vraiment le vouloir et par-là même commence à découvrir les angoisses et les interrogations liées à ce poste.

26 Voir le Dictionnaire de la langue française, Littré.

27 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 64.

28 Ibidem page 64.

c) La cathédrale de Sigüenza.

Simone de Beauvoir constatait dans son oeuvre Le Deuxième sexe que :

« Le grand homme jaillit de la masse et il est porté par les circonstances : la masse des femmes est en marge de l'histoire, et les circonstances sont pour chacune d'elles un obstacle et non un tremplin. Pour changer la face du monde, il faut y être d'abord solidement ancré ; mais les femmes solidement enracinées dans la société sont celles qui lui sont soumises ; à moins d'être désignées pour l'action par droit divin - et en ce cas elles se sont montrées aussi capables que les hommes - l'ambitieuse, l'héroïne sont des monstres étranges. »²⁹

Cette citation s'applique assez bien à Mika Etchebéhère et à son action.

En effet, « les circonstances » que furent les mois de la Guerre Civile espagnole ont fait « jaillir » différents hommes et notamment Hippolyte Etchebéhère au sein du POUM. Du vivant de celui-ci, Mika Etchebéhère est restée en « marge de l'Histoire » puisqu'elle devait effectuer des travaux, certes d'importance, mais toujours à l'arrière. Néanmoins, le conflit ne sera pas un obstacle pour elle mais bien un « tremplin » inattendu. Mika Etchebéhère n'est pas désignée « par droit divin », comme l'évoquait Simone de Beauvoir pour devenir chef mais plutôt « par droit marital ». L'aura qu'a acquise son époux durant le premier mois de combats font de lui un héros. Son nom à lui et sa présence à elle auprès de son époux apporte à Mika Etchebéhère une partie de sa légitimité ; son courage et son caractère feront le reste. Elle n'en reste pas moins cette « héroïne » qui apparaît comme un « monstre étrange » car extraordinaire.

Le tremplin qui sert à Mika Etchebéhère pour jaillir de la masse des hommes qui l'entourent est l'épisode de la cathédrale de Sigüenza. Cet événement est primordial pour l'auteure car son récit occupe la moitié de ses mémoires, de la page 64 à la page 201³⁰.

Comme nous l'avons vu, Mika Etchebéhère refuse d'abord le repli dans la cathédrale. Elle pense qu'il vaut mieux combattre dans les rues et défendre la gare, même si elle n'exclut pas complètement ce repli : « *Peut-être serons-nous vraiment obligés de nous retrancher dans les murs de la cathédrale* »³¹. Elle s'investit complètement dans son rôle non défini de chef, de responsable du ravitaillement et du bien-être des hommes, d'agent de liaison avec le haut-commandement. Elle ne dort pas pendant trois jours, depuis l'annonce de l'arrivée d'un train blindé qui doit apporter quantité de munitions pour aider la colonne à garder la ville. Elle ne vit alors

29 Voir DE BEAUVOIR, Simone, Le deuxième sexe, tome 1 : Les faits et les mythes, op. cit., page 225.

30 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., pages 64 à 201.

31 Idem page 68.

plus en tant que femme mais en tant que combattante qui attend avec impatience des renforts. Dans la version espagnole de ses mémoires, Mika Etchebéhère poursuit sa description de la situation par un rajout à la version française, significatif de son état d'esprit. Une nouvelle vie commence pour elle, sans son époux. Elle devient peu à peu chef, responsable des décisions qu'elle prend ou de ses paroles. Sa légitimité s'installe même si elle ne se rend pas encore tout à fait compte des conséquences qu'un tel pouvoir peut avoir :

« [...] Una fuerza extraña me mantiene no solamente despierta al cabo de tres noches sin sueño, sino increíblemente lúcida y tranquila. Nada existe, nada existió nunca fuera de esta línea tendida frente al enemigo. Al reducirse, mi universo me ha tornado casi aéreo, sin angustia, sin pasado, sin porvenir. El presente que me da puede terminar al alba o ahora mismo, pero es inmenso. Lo lleva el tren blindado con que soñamos todos y hasta los aviones que a lo mejor vendrán a salvarnos. »³²

Mais, malgré une arrivée triomphale sous les cris, le train est une déception puisqu'il apporte peu de munitions et aucun renfort³³.

Néanmoins, malgré les fusillades qui reprennent et la dureté du combat, Mika Etchebéhère reste fidèle à ses choix et à son poste, comme les autres miliciens :

« Dans la nuit au calme menaçant, entre ces deux inconnus qui ont fait le même choix et les cent autres que je commence seulement à connaître et qui ont accepté ce que j'ai accepté, je me sens à ma place comme nulle part ailleurs, protégée et protectrice, libre parce que liée par des liens que j'ai voulus. »³⁴

Au huitième jour de combats, le 8 octobre 1936, trente avions franquistes bombardent la ville³⁵. Les bâtiments sont détruits, les hommes tombent. Pour la première fois aussi, Mika Etchebéhère évoque l'atrocité des combats. Une référence au rouge du sang avait été faite au moment de l'annonce de la mort d'Hippolyte, mais c'est surtout l'intensité des tirs qui, jusqu'à présent, a été mentionnée ; la cruauté physique qu'ils engendrent n'a été que peu décrite jusqu'à ce jour d'octobre :

« Il est temps d'évacuer les positions du deuxième étage et de se retrancher au rez-de-chaussée en attendant le départ. Les hommes brûlent leurs dernières cartouches. Je dégingole l'escalier pour prendre mon carnet de notes. Sur le palier du premier un homme est allongé, la poitrine ouverte comme on voit sur certaines images d'Epinal. Le sang coule encore, rouge et frais. A ses côtés, un petit mortier. »³⁶

32 Voir ETCHEBEHERE Mika, Mi guerra de España ..., op. cit., page 69.

33 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 77.

34 Idem page 34.

35 Ibidem page 91.

36 Ibidem page 92.

Le refuge dans la cathédrale devient alors inévitable et se fait de manière précipitée : « *Pas le temps de compter nos morts. Pas le temps de dire adieux aux deux hommes qui ne partiront pas* »³⁷. Mais, malgré la précipitation et l'intensité du combat, Mika Etchebéhère ne change pas d'avis sur ce dernier recours :

« La cathédrale dresse devant nous ses deux tours de forteresse. Des miliciens plaqués à terre tiennent les portes entrouvertes. Nous sommes les derniers à les franchir. Comme pour des rats traqués, n'importe quel refuge nous est bon. »³⁸

Non seulement la cathédrale apparaît comme un piège à rats, mais aussi comme l'ultime refuge de toute une population et comme un lieu d'angoisse et d'étouffement pour Mika Etchebéhère. Ces sensations sont d'ailleurs plus développées dans la version espagnole des mémoires, l'impression aussi de ne pas se sentir à sa place :

« *Yo no había entrado nunca a la catedral de Sigüenza. Ahora, recobrando el aliento tras largos minutos de ahogo, recorro la inmensa nave atestada de camiones y automóviles. Una multitud gris, parada, acostada o andando, diseña paquetes opacos sobre las losas. Parece que somos alrededor de setecientos, de los cuales doscientos son civiles, campesinos en su mayoría, con sus mujeres y sus hijos. Algunas muchachas de la ciudad han seguido a sus novios milicianos, lo cual da una serie de parejas que buscan amoroso y confortable asilo en los coches, sin cuidarse de lo que ocurre alrededor.*

La sensación de estar viviendo un final absurdo me hace sentirme desligada, no indiferente ni hostil, sino al margen. El sueño se me echa encima con tal exigencia que solamente la idea fija de salir de la catedral esta misma noche consigue tenerme despierta. Me pongo a caminar en busca del « Marsellés » y lo encuentro por fin muy atareado arrancando las losas del suelo para levantar parapetos. »³⁹

Enfermée, contre sa volonté, dans cet édifice religieux, persuadée que les Nationalistes ne feront pas cas de sa destination première et n'auront aucun scrupule à le bombarder, Mika Etchebéhère voit ressurgir ses inquiétudes et ses questionnements sur sa légitimité :

« [...] Je dors. Je dors pour ne pas voir les fantômes qui s'apprêtent déjà à l'inévitable. Je dors pour effacer les morts et les blessés restés dans la maison, pour gommer mes remords d'être vivante, et les responsabilités que m'apportera le réveil, et le dégoût d'une situation que je n'ai pas choisie... »⁴⁰

Dès les premières heures, Mika Etchebéhère cherche un moyen pour sortir, pour fuir⁴¹. Pourtant, la vie s'organise tant bien que mal. Il faut rassurer et installer la population civile, tout en laissant les miliciens combattre. La population civile est composée en bonne partie d'enfants et de

37 Ibidem page 92.

38 Ibidem page 93.

39 Ibidem page 93 ; ETCHEBEHERE Mika, *Mi guerra de España* ..., op. cit., pages 86-87. Nous soulignons les rajouts par rapport à la version française.

40 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., page 94.

41 Ibidem page 95.

femmes, souvent les épouses de combattants républicains. L'une d'entre elles vient d'ailleurs accoster Mika Etchebéhère pour obtenir du lait pour son bébé car elle n'en trouve plus :

- « - Ce sont les miliciens qui ont volé les boîtes de lait pour les boire avec leurs poules, enfermés dans les voitures. Tu devrais les faire fouiller...
- Pourquoi moi ?
- Parce que tu es un chef, tu commandes...
- Qui te l'a dit ?
- Mon mari et les autres. [...] »⁴²

De par son attitude, son assurance, Mika Etchebéhère s'est imposée aux yeux de tous, civils et combattants, comme un chef. Nous pouvons tout de même supposer que la femme vient s'adresser à Mika Etchebéhère afin de toucher son instinct maternel.

Les bombardements s'intensifient, les obus pleuvent sur la cathédrale. Les réunions pour savoir comment agir se multiplient. Les femmes veulent se rendre, les hommes hésitent entre fuir, combattre ou se livrer. Quant à Mika Etchebéhère, sa décision est déjà prise, elle l'était en fait déjà bien avant d'entrer dans la cathédrale :

« Voilà l'histoire de nos dix jours de résistance dans la ville de Sigüenza. Suivant les lois les plus élémentaires de la guerre, il fallait combattre. Et nous l'avons fait, voilà tout. Quant à la cathédrale, elle peut tenir encore quelques jours peut-être. Après, elle se rendra ou sera prise. Il est déjà minuit. Je dois dormir. Demain je partirai. »⁴³

Mais, il faut attendre cet ultimatum pour qu'elle accepte enfin d'endosser une certaine forme de responsabilité.

d) « La capitana »⁴⁴

Mika Etchebéhère décide donc de quitter la cathédrale avant que celle-ci ne tombe aux mains des Nationalistes. Elle se prépare, s'équipe de façon à ne pas avoir froid⁴⁵. La fuite se fait par l'arrière du bâtiment, par le cimetière, de nuit, sous les tirs. Un groupe se forme mais s'étirole peu à peu car il fait noir, les personnes ne se voient pas et ne peuvent se regrouper⁴⁶.

42 Ibidem page 97.

43 Ibidem page 124.

44 Voir OSORIO Elsa, *La Capitana*, Nuevos Tiempos, ediciones Siruela, 2012, Espagne, 287 pages. Elsa Osorio s'est inspirée des mémoires de Mika Etchebéhère pour écrire un récit romancé de sa vie.

45 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., page 125.

46 Idem pages 126-127.

Mika Etchebéhère se retrouve dans un groupe de sept personnes. Elle est partie avec le Marseillais, milicien étranger comme elle, venu de France pour participer à une guerre qui n'était pas la sienne. Il est aussi pour elle, un substitut à son mari, non pas en tant qu'homme à aimer mais en tant que protecteur, comme personne à suivre même si cela se fait de façon inconsciente ou du moins involontaire. De nouveau, elle s'en remet à un homme.

Ainsi, quelques heures avant de fuir, Mika Etchebéhère suit les conseils du Marseillais :

« Moi aussi je dois dormir pour ne pas être vannée à l'heure du départ, mais il me faut retrouver le Marseillais dont je suis devenue étrangement dépendante depuis que nous sommes enfermés dans la cathédrale, dût mon amour-propre en souffrir. Sans lui qui m'entraînait j'aurais été tuée dans les rues de Sigüenza. Maintenant j'attends encore de lui mon salut, toute volonté abolie depuis trois jours que je suis emmurée. »⁴⁷

C'est pourquoi aussi elle s'inquiète plus que de raison, au point de risquer sa vie et celle des autres membres du groupe lorsque le Marseillais, parti chercher d'autres personnes, ne réapparaît pas et qu'elle décide de l'attendre⁴⁸, mais se voit contrainte de l'abandonner. Les remords reviennent et la culpabilité aussi, surtout quand Mateo, jeune membre du groupe prend la place d'Hippolyte et du Marseillais⁴⁹. De la même façon, après une évasion de plusieurs heures, à travers les collines et la forêt, Mateo essaie de soulager Mika Etchebéhère, comme le faisaient les deux hommes :

« "Donne-moi les paquets, dit Mateo. La cape, le fusil aussi. Finies les sottises. Regarde un peu cette main que tu as. Cesse de vouloir toujours être la plus forte. Une femme est une femme, si courageuse soit-elle...[...]" »⁵⁰

Et Mika Etchebéhère réagit, de façon soumise, comme elle l'a souvent fait quand Hippolyte était toujours vivant et non pas en tant que chef : « *Oui, une femme est une femme, surtout si elle ne pèse que quarante-cinq kilos, traîne des pieds mouillés, a une main cassée et les yeux pleins d'arbres et de pierres* »⁵¹. Mais, malgré tout, Mika Etchebéhère est devenue une vraie combattante. Quand Luisa, la jeune fille du groupe, qui tient le rôle de guetteur, panique en apercevant des soldats apparemment franquistes, Mika Etchebéhère a alors une réaction froide et inhabituelle et lui dit : « - *Tais-toi ou je te loge une balle dans la tête, compris ?* »⁵²

47 Ibidem pages 106-107.

48 Ibidem page 127.

49 Ibidem page 128.

50 Ibidem page 134.

51 Ibidem page 134.

52 Ibidem page 129.

Le groupe avance et se retrouve au village de Pelegrina où une milice de l'UGT les recueille et les conduit rapidement à Madrid pour raconter ce qui s'est passé dans la cathédrale⁵³. Mais, avant de partir pour la capitale, le groupe passe devant un tribunal qui interroge « *les combattants de la région qui ont quitté leur unité* »⁵⁴. Mika Etchebéhère n'est pas, à nouveau, reconnue comme milicienne mais comme épouse de feu le chef de la colonne du POUM et ne semble pas avoir d'intérêt, autre que celui-ci, aux yeux des membres du syndicat : « *"Tu es la compagne d'Hippolyte Etchebéhère qui commandait la colonne du POUM et qui a été tué à Atienza ? Une grosse perte pour la révolution !"* »⁵⁵

D'ailleurs, la présence d'une femme parmi les chefs dans les événements de Sigüenza ne sont pas relevés dans les articles de La Batalla, que nous avons pu consulter, et publiés entre le 18 août et le 21 novembre 1936 et conservés aux archives du Mouvement ouvrier, au sein de la Fondation Pablo Iglesias à Alcalá de Henares. Nous avons pu constater qu'à aucun moment, sur cette période, le Secrétariat Féminin du POUM n'évoque Mika Etchebéhère. Seul l'article du 9 octobre 1936 et intitulé « *Hombres y cosas del frente. Sigüenza.* », que nous publions en annexe, consacre un petit paragraphe à Mika Etchebéhère mais après avoir fait parler les miliciens sur les dures conditions de vie et de combats et encore une fois en référence à son mari mort sur le front⁵⁶.

Pourtant, Mika Etchebéhère affirme son autorité face aux membres du syndicat. Son principal désir est d'aller à Madrid, au Ministère pour raconter ce qui se passe à Sigüenza et l'intensité des combats. Elle y est reçue, cette fois-ci, comme n'importe quel chef. Elle y relate les combats de Sigüenza, la décision du repli dans la cathédrale, la fuite. Néanmoins, elle n'en ressort pas soulagée. Bien au contraire. Elle se sent dépossédée de ce qu'elle a vécu, éprouvée, par une administration républicaine qui semble ne chercher à enregistrer que les exploits ou défaites de ses troupes.

Mika Etchebéhère fait un récit en espagnol beaucoup plus précis des sensations qu'elle a perçues, de ce sentiment d'être incomprise des personnes qui n'ont pas partagé avec elle les combats et ses peurs :

53 Ibidem page 140.

54 Ibidem page 141.

55 Ibidem 144.

56 Voir annexes pages 113 à 115, « *Hombres y cosas del frente. Sigüenza.* », Juan Brea, La Batalla, 9 octobre 1936.

« Leo en los ojos del hombre que la catedral se dio por perdida desde el primer día, *incluso quizás antes del primer día*, como la ciudad, como todo nuestro frente. ¿ *Para qué seguir hablando ?* ¿ Por qué haber contado todo lo que conté ? Entre los hombres que siguen defendiendo la catedral y éste sentado frente a mí, abatido y resignado, se alzan muros más altos que el cielo. Y ahora yo también estoy del lado de acá de esos muros, formo parte del batallón que archiva los combates. *Despojada del relato que la taquígrafa escribe ahora a máquina sobre una mesa vecina, tengo vergüenza de haberlo dado*. Quiero irme cuanto antes, huir de esta complicidad humillante.

Cuando me levanto de la silla, el hombre mira mi brazo en cabestrillo y me pregunta si puede hacer algo por mí, si necesito ayuda. Le contesto que no necesito nada. Sí, quizá de ser posible, una copia de mi informe. El hombre pregunta a la muchacha si le falta mucho. Ella contesta que muy poco. Sus manos rápidas sobre el teclado reproducen el tableteo de una ametralladora minúscula. Y de golpe me viene a la memoria el mortero de Antonio Laborda, su corazón sangrante como una granada estrujada, sus inmensos ojos muertos.

Todavía no puedo irme. Debo verificar si en la versión taquigráfica no hay errores ni omisiones, como se dice en lenguaje administrativo. Hago como que escucho, pero estoy muy lejos del zumbido monótono que emite la bonita muchacha. Cuando termina, tomo las tres hojas que me tiende, digo : « Salud compañeros », y salgo corriendo.

Al compañero que me espera con el coche frente al Ministerio pido que me lleve al sanatorio. Pensaba caminar un poco por Madrid, pero tengo las piernas flojas y una necesidad imperiosa de dormir. Como el día en que entré en la catedral, mi misión ha terminado. También como ese día, caigo en un sueño absoluto, espeso, sin la menor rendija. »⁵⁷

Pourtant, tout ceci n'est qu'une impression, car dès son retour à Madrid, de son séjour à Paris⁵⁸ pour se reposer et raconter, elle retrouve des camarades du POUM, certains survivants de Sigüenza. Elle apprend alors que la colonne du POUM dont elle avait pris le commandement sans vraiment le chercher, a été divisée en deux. Celle qu'intègre Mika Etchebéhère est commandée par Antonio Guerrero.

Très vite, la nouvelle milice est envoyée sur le front de la cité universitaire, à la Moncloa. Madrid est une ville républicaine mais est assiégée de toutes parts par les Franquistes. Les tranchées de la Moncloa représentent l'un des fronts les plus difficiles à tenir. Antonio Guerrero confie à Mika Etchebéhère le poste d'agent de liaison. Ce qui pourrait apparaître comme un rôle secondaire est, en fait, de première importance, car il permet de garder un contact entre les combattants et le commandement, et pour cela, il faut quelqu'un de confiance, auquel les hommes acceptent de parler et une personne prête à prendre des risques :

« "Je crois que tu devrais te charger d'établir la liaison avec le poste de commandement. Il se trouve à environ trois cents mètres derrière nous, dans une maison du quartier. Ce n'est pas une planque, tu sais, il est plus risqué de marcher dans les rues que de se tapir au fond de la tranchée quand leur artillerie se met à tirer ou que les avions arrosent le secteur [...]." »⁵⁹

57 Voir ETCHEBEHERE Mika, Mi guerra de España ..., op. cit., page 138. Nous soulignons les phrases rajoutées ou réécrites par rapport à la version française.

58 Voyage évoqué pages 17 et 18 de ce mémoire.

59 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 179.

D'ailleurs, si cette colonne a été placée sur le front de la Moncloa, c'est grâce à ses exploits passés, notamment ceux de la cathédrale de Sigüenza narrés par Mika Etchebéhère et dont elle croyait que le récit était purement administratif :

« Au début de l'après-midi un messenger du quartier général vient demander à Antonio Guerrero de se présenter devant le lieutenant-colonel Ortega, commandant de notre secteur. A son regard je crois comprendre que notre chef compte sur moi pour le remplacer en quelque sorte pendant son absence. Il revient au bout de vingt minutes et fait part de ce qui lui a été dit au quartier général. Avant tout, notre tranchée est une position clé, plus importante que celle de la prison Modelo. Elle nous a été confiée compte tenu de notre réputation de combattants aguerris.[...] »⁶⁰

Les combats sont âpres. Ils sont intenses et longs. Les obus pleuvent pendant plusieurs jours. Les conditions aussi sont difficiles. Il pleut. Les hommes tentent de survivre dans la boue. Mais, une guerre de tranchée n'est pas tout à fait une guerre comme les autres. Il y a aussi de longs moments de calme, d'attente pour chaque camp :

« C'est la première fois que je vis dans une tranchée, jour et nuit emmurée dans un fossé suintant où les odeurs de la terre pourrissante se mêlent aux émanations acides des hommes comme moi mal lavés, jamais déchaussés, à peine nourris, immobilisés à la limite de la grande ville, à deux cents mètres à peine du beau quartier de la Moncloa. Garder les hommes dans cette tranchée pareille à un caveau collectif ne pose pas de problèmes à l'heure du combat. Mais aux heures creuses de la longue journée mouillée de pluie, quand rien ne bouge, cela devient de plus en plus difficile. »⁶¹

Ces longues attentes sont aussi propices ou causes de méditations. Les inquiétudes et les interrogations réapparaissent et notamment, pour Mika Etchebéhère, sur sa légitimité dans ce conflit. Pourtant, sa réflexion a évolué. Après avoir partagé les heures sombres du combat avec les miliciens, Mika Etchebéhère a pris sa place parmi eux et a acquis toute légitimité à les commander :

« Dans ma cuvette-chambre à coucher j'essaie de repenser à mes rapports avec les hommes qui m'entourent depuis le début de la guerre. Que suis-je pour eux ? Probablement ni femme ni homme, un être hybride d'une espèce particulière à qui ils obéissent maintenant sans effort, qui vivait au début dans l'ombre de son mari, qui l'a remplacé à la tête de la colonne dans des circonstances dramatiques, qui n'a pas flanché, qui les a toujours soutenus, et, comble de mérite, est venu de l'étranger pour combattre avec eux. »⁶²

Elle est devenue cette héroïne, ce « monstre étrange » portée par les circonstances qu'évoquait Simone de Beauvoir⁶³.

60 Idem page 181.

61 Ibidem page 186.

62 Ibidem page 187.

63 Voir DE BEAUVOIR, Simone, Le deuxième sexe, tome 1 : Les faits et les mythes, op. cit., page 113 ; voir aussi ce mémoire page 34.

Mais, quand le soleil revient, les tirs reprennent et s'intensifient. Alors, les blessés se multiplient et parmi eux, Antonio Guerrero qui se voit contraint de laisser son commandement. Il le confie à Mika Etchebéhère pour les mêmes raisons simples et évidentes qui l'ont conduites dans les tranchées de la Moncloa : « *"Je regrette de te laisser dans ce pétrin. Fais attention, ce sera très dur, tiens bien tes hommes en main. C'est une chance qu'ils aient confiance en toi. Ne te fais pas descendre bêtement. Veille, veille..."* »⁶⁴

Les combats se poursuivent. Les miliciens, avec à leur tête Mika Etchebéhère, deviennent téméraires. Mais, ils combattent avec courage et valeur. Pourtant, Mika Etchebéhère constate que ces hommes sont fatigués, blessés, tout comme elle. Elle demande donc que sa colonne soit relevée :

« "Nous voulons partir ce soir même, lui dis-je [au lieutenant-colonel Ortega]. Impossible de tenir davantage. Sur les soixante-quinze survivants que nous sommes, plus de la moitié sont malades : il y a des jambes enflées, de fortes bronchites avec fièvre et toux. Moi-même, je ne crois pas pouvoir tenir au-delà de ce soir. Aie donc l'obligeance, camarade colonel, de nous faire remplacer. Plus tard, s'il le faut, nous reviendrons.[...]" »⁶⁵

D'ailleurs, le comportement exemplaire des miliciens est reconnu par tous ; le lieutenant-colonel Ortega, commandant en chef du secteur, mais aussi par les autres hommes et notamment ceux de la relève. Le départ de la colonne se fait accompagné de l'Internationale⁶⁶. Les miliciens partent se reposer dans une maison de la rue Serrano.

C'est aussi une époque de changements politiques, dont nous reparlerons ultérieurement⁶⁷. Les milices commencent à être réorganisées en armée. Les grades réapparaissent. Mika Etchebéhère est enfin mise à l'honneur pour tout ce qu'elle a accompli comme combattante : « *Je porte celui de capitaine, signalé par trois étoiles sur ma vareuse.* »⁶⁸ Mika Etchebéhère est devenue « la Capitana »⁶⁹, seule femme à commander une milice durant la Guerre Civile espagnole. Elle peut maintenant se laisser aller pour la première fois à ses émotions, en pensant à son mari mort :

64 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 194.

65 Idem page 205.

66 Ibidem page 206.

67 Voir ce mémoire page 55.

68 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 206.

69 Voir OSORIO Elsa, La Capitana, op. cit.

« Des larmes coulent de mes yeux. C'est la première fois depuis sa mort que je pleure ainsi, isolée dans le noir, pour moi toute seule, librement, à grands sanglots, cachée dans l'encoignure d'une porte, loin des regards, en toute faiblesse. »⁷⁰

Le repos est de courte durée. Les miliciens repartent sur le front. D'abord, à la Pinada de Húmera, un poste avancé qui défend Madrid. Mika Etchebéhère y fait la connaissance du colonel Perea, commandant du secteur, qui est surpris en voyant arriver cette femme-capitaine ; peut-être ne l'imaginait-il pas si féminine ? :

« "Je vous trouve bien différente de la femme que l'on peut imaginer à la tête d'une compagnie qui a la réputation de savoir se battre. Le lieutenant-colonel Ortega m'a fait un grand éloge de votre courage. - Vous pensiez donc voir arriver une espèce de virago moustachue aux allures de soudard ? C'est comique, tous les hommes se font la même idée bizarre sur les femmes qui font un métier d'homme." »⁷¹

De nouveau, il s'agit d'une guerre de tranchées. Les combats laissent la place aux longs moments d'attente et vice-versa. D'ailleurs, c'est cette relation particulière et unique durant cette guerre, qui est mise en avant dans la suite de ses mémoires, plus que son rôle de capitaine.

III. Une milicienne à rôles multiples.

Si les miliciens sont d'abord combattants car volontaires, ils peuvent aussi avoir d'autres rôles comme lieutenant ou colonel quand ils sont issus de l'armée régulière ou médecin, cuisinier... selon leur métier d'avant guerre. Pour les femmes, moins nombreuses, les rôles se multiplient, car en plus d'être parfois combattantes, elles endossent aussi tous les « métiers » impartis à leur genre. Pour Mika Etchebéhère, en plus d'être capitaine, situation déjà unique, elle a multiplié les rôles dus à son statut de femme.

a) La femme au foyer.

Comme nous l'avons déjà évoqué, Mika Etchebéhère a, dès le début du conflit, été cantonnée à l'intendance, à l'arrière. Il lui faut, avant tout, se préoccuper du bien-être des miliciens, leur procurer des vêtements propres et chauds⁷². Les hommes doivent pouvoir combattre quelles que soient les conditions de temps et de température :

70 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 212.

71 Idem page 232.

72 Ibidem page 27.

« Le sixième jour est là, brumeux et frais, sans chants d'oiseaux ni roulements de mitrailleuse. Les miliciens du front de la gare viennent par paquets dans la maison du POUM chercher des vêtements chauds. Nous en avons en quantité. La distribution de vestes fourrées, de caleçons longs en flanelle, de passe-montagne, de grosses chaussettes en laine, trois paires par personne, déclenche chants et danses. Quand nous arrivons aux jolies bottes courtes, cela devient du délire. [...] »⁷³

Et, même si elle devient capitaine, elle aura ce souci de prendre soin de ses hommes tout au long du conflit, et de se comporter en « ménagère-soldat », comme elle le dit page 53, bien qu'elle pense, à ce moment où elle prend vraiment les armes, que son rôle d'intendante est terminé⁷⁴. D'ailleurs, elle utilise souvent des expressions semblables à celle de « ménagère-soldat » pour souligner cet aspect de son rôle de milicienne, à la fois combattante et responsable de l'intendance de la milice, tel qu'elle agirait dans son propre foyer. Elle se qualifie, par exemple, de « capitaine-bonne femme »⁷⁵, une fois gradée mais toujours soucieuse du bien-être des soldats. Cette obsession pour que les miliciens soient dans de bonnes conditions pour combattre se retrouve dans un objet qui va devenir une sorte de fil rouge dans ses mémoires : la bouteille thermos pour porter le café chaud. La première référence apparaît page 42 : « Grâce à l'une de mes initiatives de ménagère il y avait cent bouteilles thermos pleines de café bouillant »⁷⁶. Elle réapparaît quand Mika Etchebéhère s'adresse à l'officier en charge de la colonne « Pasionaria » et qu'elle se permet de lui indiquer que ses hommes ont besoin de boissons chaudes pour se sentir mieux et être meilleurs combattants⁷⁷.

D'ailleurs, la bouteille thermos devient un symbole de ce souci féminin que tous aillent bien. Apparemment, les hommes ne se préoccuperaient pas, pendant un conflit, de ce genre de détail, même pour mieux combattre. Ainsi, Mika Etchebéhère relate un épisode lors de la bataille de Sigüenza :

« La relève arrive et avec elle le café chaud.

"Pour certaines choses les femmes sont formidables, recommence El Chato. Ton idée de faire venir toutes ces bouteilles thermos a été sensationnelle. Un homme n'y aurait pas pensé." »⁷⁸

Enfin, même dans les tranchées, lors de la bataille de la Moncloa, le café chaud devient essentiel.

73 Ibidem page 89.

74 Ibidem page 53.

75 Ibidem page 226.

76 Ibidem page 42.

77 Ibidem page 51. Nous avons déjà évoqué cette rencontre page 31.

78 Ibidem page 58.

Son arrivée est acclamée, étonnamment de façon plutôt virile⁷⁹ alors que l'idée vient au départ d'une femme.

De plus, elle s'obsède à nourrir les miliciens et surtout avant chaque bataille si elle le peut. Tout comme le café chaud, partir combattre avec le ventre plein, lui semble bien plus profitable et apporte courage et réconfort aux hommes. Elle s'en explique auprès du Commandant Bautista durant une période un peu plus calme dans les tranchées de la Pinada de Húmera :

« [...] j'ai la manie de donner à manger à tout être vivant, les humains, les chats, les oiseaux. Parfois je tue mes plantes à force de les arroser. J'ai besoin de savoir qu'autour de moi il n'y a pas de faim. Et puis, depuis le début de notre guerre j'ai appris qu'il est fondamental de donner à manger aux combattants, surtout quand ils doivent garder une position. Plus d'une fois il nous est arrivé de partager les sandwiches et le café chaud que nous apportions à nos miliciens avec les hommes des autres colonnes dont les responsables avaient oublié de leur donner à manger ou n'y étaient pas arrivés. Je ne sais pas, peut-être que j'exagère l'importance de la nourriture... »⁸⁰

Le commandant a alors une réaction surprenante, par rapport à celle que ses confrères ont pu avoir avant lui :

« - Absolument pas, capitaine, une bonne intendance est primordiale dans la guerre, et plus encore quand il s'agit de milices volontaires, parce que la discipline est consentie, pas imposée. L'une de nos failles est le manque de cuisines de campagne. Apparemment on manque encore de matériel. »⁸¹

Mais, son rôle de « capitaine-bonne femme » ne se limite pas à fournir des boissons et de la nourriture aux hommes.

b) Une mère sur le front.

Mika Etchebéhère développe de façon paradoxale, un rôle dévolu couramment aux femmes quelle que soit l'époque, celui de mère de famille.

Ainsi, sa première préoccupation est celle d'une mère pour la santé de ses enfants. La cuillère de sirop est aussi présente dans le livre et importante que la bouteille thermos. Son évocation revient régulièrement tout au long du récit. Le sirop rappelle d'abord les problèmes pulmonaires d'Hippolyte, c'est pourquoi il devient tellement important pour Mika Etchebéhère dans les tranchées pour que les miliciens ne tombent pas malades dans cet environnement si humide :

79 Ibidem page 186.

80 Ibidem page 347.

81 Ibidem page 347.

« A-t-on jamais vu un capitaine en train d'administrer du sirop pour la toux à ses soldats en pleine guerre, au fond d'une tranchée creusée à cent cinquante mètres des positions ennemies ? Flacon et cuillère à la main je tends la potion aux malades de l'air le plus naturel, et ils avalent de même. »⁸²

Cette obsession de leur capitaine devient même, pour les hommes, motif à plaisanterie, afin de relâcher la pression, car la situation est pour le moins incongrue :

« Il continue de pleuvoir toute la nuit, mais plus lentement, en gouttelettes fines comme des aiguilles de glace sur la peau. Flacon de sirop et cuillère à la main, je m'approche à quatre pattes des hommes qui toussent. Ils rejettent un peu la tête en arrière, ils ouvrent la bouche et quand ils ont avalé le sirop nous rions un moment de ce côté assez comique de la guerre. »⁸³

De même, Mika Etchebéhère se préoccupe de l'hygiène de ses soldats comme une mère pourrait se soucier de celle de ses enfants, en pourchassant les poux qui pullulent dans les conditions déplorables de combat.

Pourtant, elle se confronte avec dégoût et rejet à ces insectes au début de la guerre car le milieu dont elle provient était assez aisé et donc plutôt sain. L'hygiène n'y était pas particulièrement un problème. Ainsi, El Chato, milicien qui l'accompagnera dans de nombreux combats, lui fait remarquer, de façon plutôt agressive, lors de leur première rencontre, que cette différence de soins est aussi une différence de classe : « *Va, sale bourgeoise, tu as peur des poux !* »⁸⁴

Une nouvelle fois, cette préoccupation tourne à l'obsession puisque Mika Etchebéhère évoque la présence des poux à de nombreuses reprises dans ses mémoires⁸⁵. Elle développe notamment sur plusieurs pages un épisode à nouveau plutôt comique. Pour tuer le temps dans les moments d'attente dans les tranchées, les miliciens s'amuse à faire des courses de poux. L'intérêt que porte Mika Etchebéhère à cette activité la conduit aussi à connaître les méthodes pour s'épouiller de jour comme de nuit⁸⁶. Elle reconnaît même que cette nouvelle préoccupation vire à l'obsession, comme cela peut arriver quand un enfant rentre à la maison avec des poux :

82 Ibidem page 251. Le sirop est aussi évoqué par exemple pages 348 et 365.

83 Ibidem page 259.

84 Ibidem page 26.

85 Ibidem, voir notamment pages 338, 341, 350, 365.

86 Ibidem pages 342-343.

« Je suis si obsédée par les poux quand j'arrive au poste de commandement qu'au lieu de me mettre à manger j'assomme le commandant en cherchant des solutions possibles pour combattre le fléau. Le pauvre homme m'écoute avec patience. »⁸⁷

L'attitude de « mère de famille »⁸⁸ de Mika Etchebéhère vis-à-vis des ses hommes, est d'autant plus surprenante qu'elle n'a pas d'enfants et ne désire pas en avoir, car elle est avant tout une révolutionnaire et la Révolution demande une certaine abnégation et une liberté.

A un milicien qui lui demande si elle ne regrette pas cette situation, elle répond : « - *Je ne regrette pas. Mon mari et moi avons décidé de ne pas avoir d'enfants pour rester libres et sans attaches. Il y a assez d'enfants comme ça dans le monde. [...]* »⁸⁹

Sans avoir lu sa correspondance et ses notes qui se trouvent au Centro de Documentación e Investigación de la Cultura de Izquierdas de Argentina à Buenos Aires, il est difficile de savoir s'il s'agit vraiment d'un choix de sa part ou si l'influence de son mari, la pression politique pourraient être la cause de cette décision.

Néanmoins, au milieu des années 30, cette situation est loin d'être la règle, comme le constate le milicien avec lequel elle discute :

« - Je ne suis pas encore marié, fiancé seulement. Mais si *no me toca la china*, si je m'en sors et retrouve ma fiancée et que nous nous marions, comment faire pour ne pas avoir d'enfants ? D'ailleurs, ma *novia* serait très malheureuse si elle n'avait pas d'enfants. Chez nous c'est mal vu. Les hommes aussi veulent avoir des enfants sinon on dirait d'eux *que no sirven*, qu'ils ne sont pas bons. [...] »⁹⁰

D'ailleurs, c'est bien à Mika Etchebéhère que la femme de la cathédrale de Sigüenza s'est adressée pour obtenir du lait et non aux autres chefs⁹¹, souhaitant peut-être, inconsciemment faire vibrer sa fibre maternelle considérée comme innée chez toute femme.

Pourtant, Mika Etchebéhère se conduit bien en mère avec l'un des miliciens, le jeune Clavelín. Le jeune homme se présente au siège du POUM, en même temps que d'autres garçons de son âge dès le début de la guerre. Elle décrit son arrivée ainsi :

87 Ibidem page 343.

88 Ibidem page 198.

89 Ibidem page 198. Voir aussi les pages 346-347 dans lesquelles Mika Etchebéhère répète qu'elle a choisi, avec son mari, la Révolution aux enfants.

90 Ibidem pages 198-199.

91 Ibidem page 97 et page 37 de ce mémoire.

« [...] Répéter encore "reste" à "Clavelín", le plus petit en âge et en taille, le plus grand de nous tous par le courage, la ferveur. "Clavelín", ainsi nommé parce qu'il descend d'une lignée de Clavel, tous militants du POUM, est arrivé à Sigüenza un après-midi d'août avec un groupe de volontaires ivres de chants et de l'air si rude des montagnes de l'Alcarria. Cet enfant frêle, timide et sérieux, avec son visage triangulaire, de larges sourcils noirs qui vieillissent étrangement ses yeux, et sa bouche serrée, presque farouche, de mioche triste me bouleverse. Je suis bien décidée à le renvoyer coûte que coûte. Et ses quatorze ans sont si maigres, si fragiles qu'ils en valent à peine douze. »⁹²

L'enthousiasme et la conviction de Clavelín font très vite effet sur Mika Etchebéhère et, malgré son jeune âge, elle lui accorde sa confiance⁹³. Clavelín est alors désigné agent de liaison, toujours à proximité de son chef. Il suit Mika Etchebéhère et répond à ses ordres instantanément. Pourtant, au début de la guerre, malgré toute la tendresse que Mika Etchebéhère peut avoir pour lui, elle le considère comme un milicien parmi les autres et ne fait plus cas de son âge :

« [...] L'idée d'épargner au petit le danger de cette aventure ne m'est pas venue. Le combat a fait de lui mon égal, un compagnon à part entière, lui a accordé le droit de défier la mort, et j'accepte la loi de notre guerre. Cette loi qui veut le sacrifice des meilleurs, des plus dévoués, des plus conscients. »⁹⁴

Clavelín est de presque tous les combats : il est présent à Sigüenza⁹⁵, durant la bataille de la Pineda de Húmera où il est blessé à la tête⁹⁶. Lorsque la compagnie à laquelle appartient Mika Etchebéhère repart pour le front, Clavelín insiste pour les accompagner, un peu en enfant capricieux :

« "Rester à la maison maintenant ?... Quelle idée !... Quand la guerre sera terminée, elle sera terminée pour tout le monde.
- Et si on te tue ?
- Eh bien ! ce sera de la malchance. D'autres sont morts qui valent mieux que moi." »⁹⁷

Mika Etchebéhère se laisse alors attendrir : « *Il a promi, mais le voilà ici cette nuit, avec son petit visage d'enfant triste et sa volonté d'homme accompli.* »⁹⁸ Et comme une mère de famille qui voit son enfant grandir, elle cède par un compromis, tout en le consolant de sa peine temporaire :

« - Quand tu seras guéri, entends-tu, complètement guéri. Auparavant, je ne veux pas te voir sur les parapets. Dans huit ou dix jours, tu viendras nous rejoindre. Et maintenant enlève-toi tout ce barda et va-t'en à la cuisine boire une tasse de café chaud. »⁹⁹

92 Ibidem page 39.

93 Ibidem page 42.

94 Ibidem page 94.

95 Ibidem page 55.

96 Ibidem page 329.

97 Ibidem pages 329-330.

98 Ibidem page 330.

99 Ibidem page 330.

Lorsqu'il revient sur le front et rejoint les tranchées, c'est à nouveau un sentiment digne d'une mère de famille qui envahit Mika Etchebéhère : « *Je suis fâchée et peinée devant cet enfant entêté.* »¹⁰⁰ C'est encore en mère fière de son enfant quelles que soient les circonstances qu'elle tient tête au commandant qui refuse qu'un garçon aussi jeune aille combattre :

« [...] Cet enfant vaut plus qu'un homme, qu'un brave à trois poils : il sait manier les armes, lancer des grenades et des cartouches de dynamites, et en outre il connaît le sens de notre guerre, c'est un combattant vétéran à qui l'on peut confier n'importe quelle mission, si dangereuse soit-elle, et je peux vous assurer qu'il ne restera pas à l'arrière. Je vous demande de le laisser s'incorporer à la quatrième compagnie. Ses camarades veilleront sur lui, quoique, je le crains fort, personne ne l'empêchera de se trouver aux premières lignes le moment venu. »¹⁰¹

Puis, cédant à son « impulsion de mère de famille »¹⁰², elle lui dit de se changer et le materne car il est trempé par la pluie.

Le jeune Clavelín a, d'une certaine façon, remplacé son époux comme objet d'inquiétudes pour Mika Etchebéhère. Elle qui craignait pour la santé de son mari, lors des combats, se retrouve à avoir les mêmes peurs pour un garçon qui n'est pas son enfant mais avec lequel elle se comporte comme s'il l'était. D'ailleurs, quand Clavelín est mortellement blessé lors des combats sur la colline de l'Aguila, le récit que fait Mika Etchebéhère la ramène à sa condition de femme, non de combattante ni de capitaine, encore moins de révolutionnaire, mais simplement de femme. Qui plus est d'une femme vue par un homme des années 30. En effet, quand elle apprend que Clavelín a été grièvement blessé, Mika Etchebéhère se met à pleurer, Cipriano Mera, dirigeant anarchiste, pour lequel elle a pourtant une grande admiration¹⁰³, lui adresse cette phrase acerbe en la voyant pleurer : « *Allons, petite, cesse de pleurer : vaillante comme tu es, tu pleures ! Bien sûr, tu es femme après tout.* »¹⁰⁴ Avec fierté pour ce genre, elle s'oppose à son mentor et lui répond avec un certain mépris féminin :

« La phrase me cingle comme un fouet furieux qui me fait serrer les poings et me brûle au visage. Je lève la tête, tâchant de me calmer, cherchant une réponse écrasante, mais je parviens seulement à dire : "C'est vrai, femme après tout, et toi, avec tout ton anarchisme, homme après tout, pourri de préjugés comme n'importe quel mâle." »¹⁰⁵

100 Ibidem page 330.

101 Ibid Ibidem page 330. em pages 345-346.

102 Ibidem page 346.

103 Ibidem page 353 et voir ce mémoire page 13.

104 Ibidem page 388.

105 Ibidem page 388.

Mais, quelques lignes plus loin, Mika Etchebéhère clôt ses mémoires par une dernière référence à Clavelín, à la fois sobre et pleine de tendresse : « *Clavelín est mort six heures plus tard. Il n'avait que quinze ans.* »¹⁰⁶

c) Des relations ambiguës avec les miliciens.

Nous avons vu que Mika Etchebéhère endosse plusieurs rôles pendant la Guerre Civile espagnole : intendante, milicienne, capitaine. Mais, en plus d'être tout cela, elle est avant tout femme. Quoi qu'elle fasse ou qu'elle veuille, elle ne peut se départir de son genre. Sa situation exceptionnelle de femme-capitaine d'une colonne de miliciens fait que les comportements de chacun, homme ou femme, sortent aussi de l'ordinaire.

Ainsi, bien que chef qui se doit de protéger ses soldats, elle se retrouve protégée par ses miliciens comme ils pourraient protéger leur épouse, leur soeur ou leur mère. Ils prennent soin de ce qu'ils considèrent comme une faiblesse, le fait d'être femme, surtout durant une guerre :

« [...] Je souris en moi-même en découvrant le lien étrange qui m'unit aux miliciens. Je les protège et ils me protègent. Ce sont mes enfants et en même temps mon père. Ils se soucient du peu que je mange et de mon manque de sommeil, et en même temps ils trouvent miraculeux que j'endure autant ou plus qu'eux les rigueur de la guerre. Toutes leurs idées sur la femme se sont embrouillées. Pour ne pas les avoir récusés ils me jugent différente et parce que je suis leur chef ils se sentent d'une certaine façon supérieurs aux autres combattants [...] »¹⁰⁷

Mais, cette situation particulière est aussi source de fierté pour les miliciens. En effet, ils ont ce que les autres n'ont pas. Pourtant, cette situation particulière est aussi source de jalousie car, malgré tout, leur chef est une femme et eux ne sont que des hommes, qui plus est, pour la plupart Espagnols et selon Mika Etchebéhère : « *La jalousie et le courage sont en Espagne les vertus ou des défauts nationaux.* »¹⁰⁸ D'ailleurs, cette jalousie va très vite apparaître dans les relations entre les miliciens et Mika Etchebéhère. Ainsi, à Sigüenza, une maison est réquisitionnée pour les chefs et le repos des combattants. Un poste de défense est installé à la gare. Mika Etchebéhère fait des allers retours entre ces deux endroits mais ces trajets ne sont pas du goût de tous :

106 Ibidem page 389.

107 Ibidem page 259.

108 Ibidem page 273.

« [Anselmo] Va faire un tour aux étages. Les hommes t'aiment bien, ils sont fiers de toi. Et ne reste pas trop longtemps à la gare, ils sont jaloux !
- Jaloux de quoi ? de qui ? dis-je étonnée.
- Des hommes de la gare, oui, ils sont jaloux des hommes de la gare. Chaque fois que tu t'en vas j'entends des réflexions. Ils voudraient que tu restes tout le temps ici. »¹⁰⁹

D'autant plus que les miliciens qui protègent la gare ne font pas partie de la colonne du POUM à laquelle appartient Mika Etchebéhère. Cette jalousie s'apparente à celle que peut éprouver un homme pour la femme qu'il aime, aucun autre ne peut la voir et obtenir ses faveurs comme lui. Si le chef avait été un homme, il est fort probable que les miliciens n'auraient pas souffert de cette jalousie et surtout n'auraient pas exprimé une quelconque contrariété. Mais, ils auraient tout de même été fiers des exploits accomplis par le chef de la colonne et de sa réputation. De plus, Mika Etchebéhère se conduit en mère de famille et une mère ne peut pas être partagée par d'autres qui ne sont pas ses enfants, et parfois une mère crée une certaine jalousie quand elle essaie de répartir au mieux son amour entre ses enfants. Ici, les hommes se conduisent comme s'ils étaient les enfants de Mika Etchebéhère et semblent éprouver de la jalousie quand elle se préoccupe des autres qui ne sont pas de la colonne comme elle prend soin d'eux, qui combattent avec elle depuis le début. D'ailleurs, Mika Etchebéhère a un peu provoqué ce comportement en se préoccupant à ce point du bien-être de ses soldats. Peut-être ressent-elle, à certains moments, une frustration de ne pas pouvoir éduquer et prendre soins d'enfants qu'elle n'a pas eu.

C'est aussi elle et non les autres chefs qu'un milicien, plus âgé, prévient lorsque les hommes jouent aux cartes pour de l'argent pendant le temps de repos à Madrid. Selon le vieil homme, Mika Etchebéhère peut mettre fin à cette situation dépravante car les combattants lui font confiance :

« "Tu devrais aller jeter un coup d'oeil au dortoir du premier. Presque tous les miliciens jouent aux cartes à l'argent. C'est cet Andalou de malheur venu d'on ne sait où qui les plume. Il gagne neuf fois sur dix.
- N'oublie pas que nous avons maintenant un commandant, lui dis-je. C'est à lui de mettre de l'ordre ici.
- Et toi n'oublie pas, me répond le vieux, que nos hommes ne sont pas encore habitués aux grades militaires. Toi, ils te connaissent bien avant que tu portes ces étoiles de capitaine. Il vaut mieux ne rien dire au commandant et que tu ailles voir ce qui se passe, mais pas ce soir. Ils m'ont vu sortir et pourraient m'accuser d'avoir vendu la mèche." »¹¹⁰

Mika Etchebéhère semble, peut-être inconsciemment, apprécier cette sensation de plaire, d'être jalouée, d'être aimée de ses hommes, ceux de sa colonne :

109 Ibidem page 71.

110 Ibidem page 214.

« [...] Ernesto, toujours à mes côtés dans les déplacements, me demande pourquoi je souris.

"Peut-être parce que nous nous entendons bien, vous tous et moi, ou parce que le colonel ne m'a pas trop grondée pour le chahut de cette nuit.

- C'est bien vrai que nous sommes tous d'accord avec toi. Sauf un qui ne t'aime pas. Autant que tu le saches, c'est l'Andalou, le tricheur qui raflait notre argent au jeu à la caserne de Serrano. On l'a entendu dire qu'il aurait ta peau."

Une sensation bizarre, comme si une araignée tapie au plafond allait fondre sur moi, me remplit brusquement de dégoût. Et je sens la nausée délayer la joie dans ma gorge. »¹¹¹

Mika Etchebéhère se sent bien avec ces combattants qui ont un comportement un peu différent des autres miliciens. Néanmoins, celui appelé l'Andalou réagit, en fait, comme n'importe quel combattant qui se ferait prendre la main dans le sac. Il éprouve la même rancune à son égard que celle qu'il ressentirait pour un homme qui aurait mis fin à son larcin.

IV. Réflexions stratégiques et politiques.

Même si nous nous sommes intéressés, jusqu'ici, à une réflexion sur le genre dans les mémoires de Mika Etchebéhère, nous ne pouvons pas séparer cette analyse de la politique. En effet, Mika Etchebéhère est devenue la première femme capitaine d'une milice, mais cette milice a une orientation politique bien marquée puisqu'elle a été créée par le POUM. Il ne s'agit pas d'une colonne des Brigades Internationales¹¹² (créées par le Parti Communiste), ni d'une milice républicaine chaperonnée par le Parti Socialiste. Les implications politiques n'y sont donc pas tout à fait les mêmes.

a) Une capitaine en proie au doute.

Mika Etchebéhère, la seule femme à commander une milice durant la Guerre Civile espagnole est arrivée à ce poste d'abord grâce à l'influence de son mari ; elle prend peu à peu sa place en installant un climat de confiance avec les soldats. Mais, une fois à la tête de la colonne, il lui faut assurer les questions stratégiques souvent liées aux interrogations politiques. Pourtant, malgré un engagement relativement jeune, elle s'interroge encore sur sa présence dans ce conflit ; notamment, quand ses convictions sont ébranlées par les événements :

111 Ibidem page 247.

112 Voir SKOUTELSKY Rémi, L'espoir guidait leurs pas. Les volontaires français dans les Brigades Internationales. 1936-1939, Paris, Grasset, 1998, 411 pages.

« Et moi, suis-je vraiment de mon bord ? Cette guerre et cette révolution sont l'incarnation de mes idées. J'en ai rêvé depuis mon enfance en entendant les récits des révolutionnaires russes évadés des prisons tsaristes. Pour la servir, Hippo et moi avons refusé les lacs de la Patagonie et les forêts envoûtantes de ses montagnes, rogné les ailes de notre amour, choisi la pauvreté et le devoir, accepté le sang qu'il fallait verser, le nôtre et celui des autres. Que vient faire alors ce trouble à la vue de deux curés qui vont mourir ou d'une jolie petite chapelle qui peut brûler ? »¹¹³

Ainsi, Mika Etchebéhère remarque d'abord tout ce qui va à l'encontre de ses certitudes, notamment au début de la guerre. Par exemple, les références à l'alcool sont récurrentes. Boire est un acte antirévolutionnaire. Selon la doctrine, avoir l'esprit embué par l'alcool ou la drogue ne permet pas de penser librement et correctement. Par principe, un bon révolutionnaire ne boit pas. Mika Etchebéhère assiste, enfin, à la mise en place de ce à quoi elle croit, c'est-à-dire la révolution de la société en plein conflit armé. Mais, ceci suppose que les hommes doivent se battre, commettre des actes violents. Mais, en Espagne, la guerre est civile. Elle oppose alors des personnes qui ne sont pas, en grande partie, issues de l'armée et qui ne sont pas, par conséquent, entraînées à se battre et surtout à en accepter les conséquences parfois atroces. Les miliciens, même politisés, boivent donc plus que de raison pour se donner du courage avant les combats, ou après pour oublier les actes qu'ils ont commis. Cette situation choque Mika Etchebéhère au début du conflit, quand elle ne combat pas, car cela n'est pas compatible avec son idéologie :

« [...] Je n'ai pas pensé à la boisson mais d'autres y ont pensé, et à ma grande épouvante, je vois arriver deux énormes bacs remplis de vin, du rouge et du blanc. Une joyeuse ovation les accueille.

"Hippo, vite, dis quelque chose, il y a de quoi les soûler tous. Tu devrais leur ordonner de remporter ce vin...

- Et ils boiront quoi ?

- De l'eau.

- On ne fait pas la guerre avec de l'eau.

- Mais nous sommes contre l'alcool. Nos principes...

- Nos principes, il faudra y mettre un peu d'eau, mais va, ne t'affole pas, nous mettrons de l'ordre." »¹¹⁴

Mais, elle se rend vite à l'évidence que les conditions sont exceptionnellement violentes et hors du commun. Elle met donc de côté ses principes pour ses miliciens et pour elle. D'ailleurs, même quand il s'agit d'alcool ou de tabac, une différence de genre apparaît.

« Baquero finit de tapoter délicatement le bouchon de son morse. Maintenant il roule une cigarette.

"Tu ne veux pas fumer ?" me demande-t-il en me tendant à lécher la belle grosse qu'il vient de tasser.

Un peu honteuse j'avoue que je n'ai même pas pu fumer les américaines que les miliciens m'ont données. Ils n'en voulaient pas parce que le tabac blond c'est bon pour les *señoritas*.

"Essaie toujours, dit Laborda. ? Nous verrons la tête que tu feras. Je parie que tu es aussi contre l'alcool.

- Oui, j'étais contre. Maintenant je picole un peu, et comme vous voyez, je fume aussi du gros tabac sans faire la grimace. [...] »¹¹⁵

113 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 52.

114 Idem page 25.

115 Ibidem page 68.

Mika Etchebéhère s'est imposée comme chef parce que les hommes lui font confiance. Son attitude de bonne « mère de famille » lui permet de compenser sa méconnaissance en matière de stratégie. Cette ignorance est souvent source d'interrogations sur sa légitimité par rapport au poste qu'elle occupe, par exemple quand elle rend compte, comme agent de liaison, au colonel, de ce qui se passe sur le front de la Pinada de Húmera :

« Il est huit heures quand je me présente au poste de commandement. Heureusement que le colonel Perea tarde à venir, car brusquement, devant la grande carte d'état-major épinglée au mur, une peur démesurée s'empare de moi. Si l'on m'interroge, comment dire que je ne sais même pas lire un plan de ville, que les cotes de niveau sont pour moi un mystère indéchiffrable... »¹¹⁶

Pourtant, tout au long de ses mémoires, ses réactions vis-à-vis de ces questionnements sont contradictoires. Elle souligne parfois sa légitimité par le fait qu'elle a su instaurer un climat de confiance avec ses hommes, ce qui l'autorise à être chef, sans avoir de connaissances tactiques particulières :

« "Qu'on ne vienne pas me demander des détails de tactique ou de stratégie parce que je ne sais pratiquement rien. Je ne sais pas non plus commander. Ou plutôt je n'en ai pas besoin parce que les hommes ont confiance en moi. Quand un ordre arrive je le communique à la compagnie et nous l'exécutons tous ensemble. Je fais mon possible pour qu'ils n'aient pas faim, et quand il n'y a rien à manger ils tiennent bon, sans protester, parce qu'ils connaissent ma manie de les nourrir." »¹¹⁷

D'autres fois, elle prend conscience de son statut de femme-capitaine et s'oblige à se plonger dans les manuels d'instruction militaire afin d'être encore meilleure dans sa fonction :

« [...] Je n'ai pas, comme les miliciens, le droit de traîner dans les bars pour écouter les jours et les nuits sans combats. Mon statut de femme sans peur et sans reproche, de femme à part, me l'interdit. Mes convictions personnelles aussi me l'interdisent. Alors il ne me reste qu'à me plonger dans le manuel de formation militaire que j'essaie d'apprendre par coeur... »¹¹⁸

Mais, malgré tout, elle est choquée, comme ses hommes, par ceux qui prétendent sauver la République sans rien faire mais qui se pavanent « déguisés » en miliciens :

« J'ai peu circulé dans les rues de Madrid depuis le début de la guerre. Cette ville insouciant qui voulait à tout prix ignorer le combat me rebutait profondément. Un couplet ironique venu du front dépeignait un de ses aspects les plus irritants : *Quand on arrive à Madrid, la première chose qu'on voit ce sont les miliciens-pour-rire attablés aux cafés.* »¹¹⁹

116 Ibidem page 231.

117 Ibidem page 257.

118 Ibidem page 221.

119 Ibidem page 207.

b) La politique au coeur de la guerre.

Néanmoins, si Mika Etchebéhère n'a pas de connaissances particulières en stratégie militaire, elle a tout de même une solide formation politique. L'apprentissage de militant se fait par le biais de lectures et de discussions. Elle ne manque pas de peaufiner cette instruction durant le conflit espagnol, d'autant plus que ce conflit est avant tout une lutte d'opinions dans une société en changement.

Nous n'allons pas écrire une nouvelle histoire de la Guerre Civile espagnole. De nombreux ouvrages, plus ou moins orientés, ont été publiés sur le sujet¹²⁰. Mais, nous ne pouvons pas passer, non plus, à côté des querelles politiques qui ont gangréné le camp républicain puisqu'elles seront en partie responsables de la défaite de celui-ci et de la disparition du POUM.

En juillet 1936, lorsqu'éclate la Guerre Civile espagnole, les forces en opposition se mettent très vite au combat. Les Nationalistes s'appuient sur l'armée régulière et ont donc, tout de suite, des armes. Pour les Républicains, la chose est plus difficile. Les différentes milices sont composées en grande partie de volontaires qui ne sont pas formés au combat et ne sont pas armés. Dès le 18 juillet, les civils pro-République cherchent des armes à tout prix, comme le relate Mika Etchebéhère :

« De tous les quartiers les hommes et les femmes sont venus à la Puerta del Sol ; ils se sont arrêtés un moment, surpris, devant le ministère de l'Intérieur, et ont écouté le message, mille fois répété, qui parle d'ordre, de calme et de loyauté ; ils haussent les épaules et poursuivent... L'heure n'est plus aux palabres. Où donne-t-on des armes ? Qui a des armes ? Le gouvernement armera-t-il enfin le peuple, les syndicats, les partis ouvriers ? »¹²¹

Dès le mois d'août, les pays alliés de la République (France, Angleterre et même l'URSS entre autres) décident entre eux d'un pacte de non-Intervention pensant ne pas pouvoir faire face à la demande d'armes et à l'arrivée, déjà, de réfugiés¹²². Pourtant, l'URSS ne respecte pas cet engagement et fournit de la nourriture, des armes et même des hommes, qui constitueront les Brigades Internationales, aux communistes du camp républicain. Bien entendu, les poumistes ne sont pas servis en armes car, bien que dans le camp républicain, ils apparaissent aux communistes

120 Voir AUROY Vanessa, *Le rôle du POUM durant la Guerre Civile espagnole ...*, op. cit., bibliographie page 177, notamment ALBA Victor, *Histoire du POUM. Le marxisme en Espagne (1919-1939)*, Paris, éditions Ivrea, 2000.

121 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., page 14.

122 Voir THOMAS Hugh, *La guerre d'Espagne. Juillet 1936-Mars 1939*, Paris, Robert Laffont, 1985.

du PCE comme des ennemis de la Révolution, car ils sont trotskystes¹²³. C'est d'ailleurs cette orientation politique proche, qui plus est, des libertaires, qui a fait quitté Mika Etchebéhère le Parti communiste argentin en 1926¹²⁴.

Un conflit politique interne au camp républicain apparaît alors et va prendre de plus en plus d'importance au fil des mois comme nous pouvons le constater dans les mémoires de Mika Etchebéhère. Les réflexions politiques sont présentes dans ce livre dès le début mais prennent plus de place après la bataille de Sigüenza.

D'ailleurs, l'un des chapitres s'intitule « La relève. Discussions politiques loin du front », ce qui souligne l'importance du fait politique dans ces mémoires, que le titre est été mis par l'auteure elle-même ou par la maison d'édition. Dans l'impossibilité d'accéder aux archives et comme il existe plusieurs éditions de la version espagnole notamment, il est difficile de savoir qui a intitulé ce chapitre ainsi. Néanmoins, ce titre reste intéressant. En effet, nous nous intéressons plus particulièrement dans ce mémoire au fait que ce soit une femme qui commande des hommes mais Mika Etchebéhère est aussi une femme politisée. C'est d'ailleurs son implication politique qui l'a faite venir en Espagne et surtout y rester au moment du déclenchement de la guerre :

« Mon mari et moi sommes allés en Espagne chercher ce que nous avons cru trouver à Berlin en octobre 1932 : la volonté de la lutte de la classe ouvrière contre les forces de la réaction qui tournaient au fascisme. Jour après jour, mêlés aux militants socialistes et communistes, nous avons entendu les premiers dire que, la grève des transports n'ayant pas recueilli les voix nécessaires, ils devaient s'abstenir d'y participer, et les seconds, les communistes, traiter de social-fascistes les socialistes et faire bloc contre eux dans les usines avec les ouvriers nazis. Nous avons marché avec les communistes dans ces manifestations qui coupaient le souffle à la bourgeoisie tant elles étaient denses et ordonnées, graves et menaçantes, telle une armée à la veille du combat. Nos chants révolutionnaires montaient dans le ciel livide de ce 15 janvier 1933 où le froid meurtrier terrassait vieillards, femmes et enfants de chômeurs qui défilaient le ventre creux, les vêtements élimés par de longues années de misère. »¹²⁵

Ainsi, quand Mika Etchebéhère est à l'arrière, au repos, après les événements de Sigüenza, à Paris chez ses amis les Rosmer ou dans l'attente des tranchées, l'essentiel des discussions portent sur les querelles politiques qui se développent entre poumistes et communistes. Contrairement à son attitude de retrait quand il lui faut se confronter aux stratégies militaires, Mika Etchebéhère participe volontiers aux discussions politiques, donne son avis, même s'il lui arrive d'avoir des doutes. Sur le trajet qui la conduit à Paris, elle rencontre des civils apparemment politisés, sympathisants républicains, et entame avec eux une conversation qui s'oriente rapidement sur l'arrivée « salvatrice » des Brigades Internationales. Mika Etchebéhère sait alors affirmer ce

123 Voir SUÁREZ Andrés, El proceso contra el POUM Un episodio de la revolución española, Paris, Ruedo Ibérico, 1974.

124 Voir la première partie de ce mémoire page 15.

125 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., pages 16-17.

qu'elle pense de cette aide russe qu'elle ne voit pas forcément d'un bon oeil :

« - Les armes seront l'atout majeur dans les tractations que les communistes entameront avec les anarchistes. Ceux-ci marcheront ou se déclareront neutres dans une querelle qui, au fond, diront-ils, ne les concerne pas. Quant aux socialistes, ils ne sont pas de taille à se mesurer avec les communistes, qui leur ont déjà pris les militants les plus actifs. Je voudrais me tromper, mais je suis pessimiste. Le peuple espagnol a une telle faim d'armes et le POUM est si désemparé face à la puissance de ceux qui les fournissent... »¹²⁶

Et les discussions vont se multiplier. Mika Etchebéhère y participe et en rend compte avec intérêt¹²⁷.

Les polémiques politiques entre le POUM et le PCE prennent de plus en plus d'ampleur. Les miliciens se posent des questions, d'autant plus que dans les milices, les hommes ne proviennent pas tous forcément du même parti politique. Ainsi, à Madrid, certains appartiennent aux Jeunesses socialistes unifiées mais sont tout de même intégrés à la colonne de Mika Etchebéhère. Ces hommes décident de quitter la colonne pour incompatibilité politique :

« "C'est pour te dire, articule péniblement le délégué, que nous sommes obligés de quitter la colonne du POUM.

- A cause de ?

- A cause du POUM, répond le délégué, qui n'est pas une organisation révolutionnaire, ce sont nos responsables qui le disent. Le POUM est trotskyste et Trotsky est un contre-révolutionnaire ennemi du prolétariat, qui a été chassé de l'Union soviétique. Alors nous ne pouvons plus rester dans la colonne du POUM." »¹²⁸

Mika Etchebéhère essaie de les faire changer d'avis en leur expliquant qu'ils se trompent à propos de Trotsky, en vain. Pourtant, les hommes affirment leur volonté de partir mais veulent emmener Mika Etchebéhère avec eux malgré ses orientations politiques en contradiction avec les leurs :

« "Mais nous avons décidé de t'emmener avec nous. Nos responsables sont d'accord et la direction des milices aussi. Tu auras le même grade et peut-être même plus, car tu le mérites."

"Mais vous oubliez que je suis trotskyste !

- Aucune importance, personne n'a besoin de le savoir. Nous voulons que tu viennes avec nous, un point c'est tout, dit d'un ton ferme le délégué, soutenu par la voix des autres.

- N'insistez pas, camarades, je reste. »¹²⁹

A aucun moment, ils n'expliquent le pourquoi de leur insistance à l'emmener. Mais, nous pouvons supposer que la confiance que les miliciens ont en Mika Etchebéhère et son influence par rapport au haut-commandement sont sûrement deux des raisons qui suscitent autant d'obstination.

126 Idem pages 155-156.

127 Ibidem pages 172-173, 180, 213.

128 Ibidem page 215.

129 Ibidem page 216.

Son implication et sa réflexion politique permettent enfin à Mika Etchebéhère d'accepter, au fil du combat, ce que les miliciens ne veulent pas, la disparition des petites colonnes pour former une véritable armée capable d'affronter les Nationalistes aguerris :

« Le milicien a cessé d'être un pèlerin qui errait à la recherche du combat. Bien ou mal, nous commençons à former une armée. De nous dépend qu'elle soit capable de se mesurer à celle d'en face. Que ça vous plaise ou non, nous sommes embrigadés dans un bataillon et nous devons respecter la discipline. »¹³⁰

c) Une bibliothèque et des écoles.

Enfin, l'aspect politique prend un tournant pour le moins inattendu sur le front de la guerre. Mika Etchebéhère provient d'une famille bourgeoise cultivée, intellectuelle. Elle s'est aussi formée politiquement par des lectures, des visites dans son pays et dans d'autres que le sien, pour mieux connaître le monde et ses interactions politiques. La culture fait partie à part entière de sa vie, quelles que soient les circonstances.

Ainsi, lorsque les Républicains, principalement les Anarchistes brûlent par anticléricalisme les églises, au début de la guerre, Mika Etchebéhère est interpellée et choquée malgré son orientation politique et ce au grand dam d'Hippolyte :

« "Hippo, tu trouves que brûler les églises est un acte révolutionnaire ?

- Oui, et ne t'avise pas de dire à ces hommes comme tu es en train de le penser, qu'il y a dedans des oeuvres d'art qui ne méritent pas de périr. Tant pis pour les oeuvres d'art. L'Eglise a toujours servi les riches contre les pauvres en Espagne, elle a toujours été une arme d'oppression. Laisse-les brûler leurs églises." »¹³¹

Mais, au coeur des combats, il lui est difficile de penser à s'instruire ou simplement à se détendre par la lecture. L'esprit n'y est pas. Pourtant, son intérêt culturel ne s'éteint pas. Ainsi, quand elle arrive sur le front de Madrid, avant d'entamer la dernière bataille relatée sur la colline de l'Aguila, elle est d'abord conduite dans une maison, afin de rencontrer les commandants. Son exploration de la demeure, bien que sommaire, lui fait découvrir les pièces abandonnées par ses occupants. Mais, ses pas se dirigent, comme par instinct, vers la pièce où se trouvent les livres. En tout cas, c'est ce qu'elle a décidé de décrire ou ce qu'il reste de ses souvenirs de cette maison. Mika

130 Ibidem page 362.

131 Ibidem page 20.

Etchebéhère se dirige vers les objets qui pourraient avoir une référence intellectuelle comme les flacons remplis de formol et les livres. Elle cherche instinctivement à savoir de quoi traitent ces documents. Mais, elle sait aussi que cet intérêt doit rester discret car il est celui d'une bourgeoise, loin des préoccupations des miliciens qui proviennent souvent de milieux ouvriers ou paysans, c'est-à-dire d'un environnement opposé au sien souvent considéré comme oppresseur¹³² :

« La première chose qui nous accueille à la porte de la première salle, c'est une violente odeur de formol. Un terrible désordre règne à l'intérieur. Des flacons brisés par terre, des livres déchirés, des poissons morts dans les coins. La pièce d'à côté est une bibliothèque. Sur les rayons, il reste encore plusieurs livres intacts, quelques-uns très anciens, richement reliés. Le premier que j'ouvre traite de poissons, le second aussi. J'en déduis que nous nous trouvons dans un musée ou un centre d'études consacré aux poissons, sur lequel la guerre est passée.

On n'a pas le temps de souffrir pour ce beau matériel anéanti. Pour nous, il eût mieux valu le préserver. C'est ce que je dis aux miliciens qui m'ont suivie, mais je ne prononce pas de discours inutile. J'ai appris à modérer mes transports culturels. »¹³³

Néanmoins, elle persévère dans le domaine culturel. Les conditions sont pourtant défavorables à tout entrain intellectualiste. Il pleut beaucoup, les hommes vivent dans la boue et le temps est long car de nouveau la colonne est installée dans les tranchées. La seule occupation est de trouver le moyen d'éliminer les poux. Mais, Mika Etchebéhère a l'idée de faire lire les miliciens pour les aider à passer le temps :

« "Pour en finir avec les poux, dit-il, il faudrait démolir les tranchées infestées et y mettre le feu de fond en comble."

Je dois m'incliner. Reste l'ennui des jours interminables. Je communique au commandant mon projet d'apporter des livres et des revues illustrées qui puissent intéresser les miliciens. S'il est d'accord et me prête une voiture, j'irai à Madrid à la recherche du matériel de lecture. Je rapporterai des livres faciles, à la portée de tous : romans d'aventures ou d'amour, récits historiques, etc. »¹³⁴

L'idée est alléchante et sans conséquence, mais le commandant soulève un point gênant : « *"Cela ne coûte rien d'essayer, [...]. Dommage que tant de nos miliciens ne sachent pas lire...[...]"* »¹³⁵

Mais, Mika Etchebéhère ne désarme pas, l'idée qu'un certain nombre de miliciens ne sache pas lire l'avait effleurée. En bonne révolutionnaire, elle veut appliquer les paroles de Karl Marx, « *L'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes* », et propose donc de créer des écoles sur le front :

« "[...] - J'y ai pensé, et pour ceux-là j'ai un autre projet. Nous leur apprendrons à lire et à écrire ici même, si vous êtes d'accord. J'ai noté qu'il y a quatre instituteurs parmi les nôtres. Ce ne sera pas un grand travail de dresser deux baraques derrière les premières lignes, où auront lieu les classes." »¹³⁶

132 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., pages 198-199.

133 Idem pages 331-332.

134 Ibidem page 338.

135 Ibidem page 338.

136 Ibidem page 339.

Les miliciens doivent comprendre les raisons pour lesquelles ils combattent et ne pas simplement se laisser guider par la haine du patron oppresseur ou du bourgeois que peut représenter le Nationaliste propriétaire. D'autant plus qu'ils comptent dans leurs rangs des miliciens qui sont issus de la bourgeoisie tant détestée, à commencer par Mika Etchebéhère elle-même.

Cependant, Mika Etchebéhère procède avec méthode, telle une institutrice enthousiaste, et pense d'abord à fournir des livres pour que les hommes se détendent et acquièrent le goût de la lecture :

« [...] Demain à la première heure j'irai à Madrid chercher des livres. Tandis que je mastique le bout de jambon blanc quotidien à goût de chiffon, je me remets en mémoire les titres et les auteurs de romans populaires. Salgari me semble excellent, Jules Verne, Alexandre Dumas peuvent servir, sans oublier Pérez Escrich, Delly, Hector Malot et l'auteur de romans-feuilletons Luis de Val. Pérez Galdós peut intéresser. Nous verrons ce que je trouve aussi comme romans policiers. »¹³⁷

Elle part à Madrid chercher des livres et reçoit un accueil chaleureux de la part des libraires quand elle leur explique son idée de bibliothèque et d'écoles :

« A l'heure du rendez-vous pour le retour j'ai fait quatre librairies. J'ai trouvé quelque deux cents romans et autant de revues illustrées. Les libraires se sont montrés généreux, aucun n'a voulu que je le paie, ils se sont même proposés de chercher eux-mêmes dans d'autres maisons du matériel d'enseignement pour l'école que nous allons créer. L'idée de créer une école aux premières lignes du front leur inspire du respect et de l'enthousiasme. Ils veulent tous aider à cette tâche. »¹³⁸

En revanche, les miliciens sont moins enthousiastes et ne voient pas, a priori, l'intérêt de cette initiative¹³⁹. Pourtant, Mika Etchebéhère s'obstine, une nouvelle fois, et tient bon. Elle repère ceux qui ne savent pas lire et leur propose d'aller à l'école¹⁴⁰. Cette proposition est accueillie avec engouement. En effet, si les miliciens apprennent à lire et à écrire, ils auront une vie meilleure à la fin de la guerre quand ils retourneront à la vie civile. Ils se rendent bien compte de cela car ils savent pourquoi leurs patrons étaient patrons et eux « simples » ouvriers. Le responsable de l'entreprise doit aussi savoir gérer son bien et savoir calculer les salaires ou lire un contrat, par exemple. C'est ce que lui fait remarquer un milicien avec lequel elle discute pendant un moment de trêve :

« "[...]- Si nous changions de sujet ? proposé-je. Ceux qui veulent apprendre à lire et à écrire peuvent s'inscrire à l'école. Si vous quittez les parapets sachant au moins les premières lettres, ce front pouilleux vous aura au moins servi à quelque chose. Ceux qui apprendront vite auront des jours de permission en

137 Ibidem page 339.

138 Ibidem 340-341.

139 Ibidem page 341.

140 Ibidem page 341.

récompense.

- Moi, ma récompense, ce sera de savoir le plus vite possible écrire deux mots à mes parents, dit un garçon robuste qui regarde une revue à la lumière misérable de son briquet.

- A te voir, j'ai cru que tu lisais...

- Non, je regardais les images. Il y a des images de viande grillée et de gâteaux qui te mettent l'eau à la bouche, et des filles presque nues que ça t'en coupe le souffle. Mais ce que je veux c'est progresser dans mon métier quand la guerre sera finie, et pour ça je dois lire des livres et savoir un peu de calcul. Après la guerre l'ouvrier vivra d'une autre façon. Moi, on n'a pas pu m'envoyer à l'école : nous n'avions pas la peseta pour payer le maître, et quand on est venus à Madrid, fatigués d'avoir faim, mon père a voulu que j'apprenne un métier. A douze ans, je suis entré dans un atelier de chaudronnerie. Et me voilà, bon ouvrier chaudronnier, gagnant un salaire décent qui aide ma famille, mais analphabète ; c'est comme ça qu'on dit, n'est-ce pas... ? En combien de temps crois-tu qu'on peut apprendre à lire, même pas très bien, pas couramment, et de même pour écrire ?

- C'est une affaire de volonté. Si tu t'accroches ça ira vite.

- J'ai de la volonté, reste à savoir si j'ai une bonne tête, parce que lire et écrire ce n'est pas la même chose que prendre un marteau et donner des coups.

- Ne crois pas ça, c'est assez semblable. Pour bien calculer les coups, il faut beaucoup d'attention. C'est pareil pour les lettres. A force de les regarder et de les répéter, tu finiras par savoir les réunir et former des mots. Tu peux commencer dès demain. Les classes débutent à huit heures. Bonne nuit, c'est l'heure de dormir." »¹⁴¹

D'ailleurs, nous pouvons noter que les discussions qui portent sur l'école en cette fin d'ouvrage, suivent pratiquement systématiquement une discussion sur les poux, comme c'est le cas pour celle que nous venons de citer. Cela souligne une fois de plus que les miliciens appartiennent au monde des poux, à une classe sociale inférieure à celle de Mika Etchebéhère, car ils ont l'habitude de vivre avec ces insectes. Ils apprennent à Mika Etchebéhère comment cohabiter avec ces bestioles. Quant à elle, elle leur apprend à lire et à écrire, à accéder à un niveau social un peu plus cultivé. De nouveau, un échange, une certaine complicité se crée entre cette femme et ces hommes.

Mika Etchebéhère est une des rares femmes à s'engager comme combattante durant la Guerre Civile espagnole mais elle est, surtout, la seule à commander une colonne de miliciens. Elle doit donc assumer deux rôles : celui de chef et celui de femme durant une guerre d'hommes. Ce dernier emploi la conduit à s'interroger sur son comportement. Il est difficile d'être capitaine et de rester simplement femme. Son statut de chef l'oblige à commander, à diriger des hommes. Son sexe lui rend cette tâche plus ardue, propice à de multiples questionnements. Elle est à tour de rôle intendante, mère de famille en se préoccupant du bien-être de ses soldats et surtout du jeune Clavelín, institutrice. Elle trouve, d'une manière ou d'une autre, sa place auprès de ces hommes. Pourtant, ses questionnements sur le comportement qu'elle doit avoir ou sur ce qu'elle ressent sont au moins aussi importants quand elle se positionne vis-à-vis des autres femmes sur le front ou à l'arrière.

141 Ibidem pages 350-351.

TROISIÈME PARTIE :

Une militienne de son temps

Mika Etchebéhère s'est retrouvée capitaine d'une colonne du POUM pendant la Guerre Civile espagnole. Elle est la seule femme à occuper un poste d'une telle importance durant le conflit et sait se faire obéir de ses miliciens. S'il est vrai, comme nous l'avons vu, qu'elle se pose beaucoup de questions par rapport à l'attitude qu'elle doit avoir face à ces hommes, elle s'interroge aussi sur sa féminité. Quels sont les comportements qu'elle peut avoir en tant que femme ? Peut-elle se laisser aller à exprimer ses sentiments, à suivre ses désirs ?

Cette réflexion est d'autant plus difficile pour Mika Etchebéhère que, non seulement, elle a lieu durant une guerre, moment qui oblige prioritairement à réfléchir à sa survie plutôt que de se pencher sur ses problèmes de conscience, mais aussi à une époque où la femme n'a pas le droit aux mêmes désirs ou aux mêmes plaisirs que les hommes.

Souvent vues comme des êtres faibles et soumis, les femmes des années 30 adaptent leurs sentiments et leurs comportements à ceux que la société et l'éducation qu'elles ont reçus veulent qu'elles prennent. Tel est le cas de Mika Etchebéhère qui, bien qu'ayant une position exceptionnelle, tolère mal les autres femmes qui, pour une raison ou une autre, se trouvent aussi sur le front. Elle a des doutes sur sa féminité et n'assume qu'avec honte les sentiments ou les sensations qu'elle peut éprouver. Elle se retrouve engoncée dans les préjugés d'une époque qui, malgré sa situation et des circonstances extraordinaires, sont source d'inquiétude pour elle. Elle-même en vient, par mimétisme ou simplement par éducation, à reporter ces préjugés sociétaux sur les autres femmes qui l'entourent.

I. Des a priori misogynes.

a) Des filles à la sexualité débridée.

Tout d'abord, dans ses mémoires, Mika Etchebéhère ne fait pas référence aux femmes en général mais plutôt à des catégories de femmes. Suivant leur apparence, elles sont classifiées et donc cataloguées.

Les premières qu'elle cite sont ces « *quelques femmes, certaines d'allure bizarre* »¹ qui se trouvent dans les locaux du POUM aux premiers jours de la guerre. Très vite, elle apprend « *que ce sont des filles d'une maison close voisine qui viennent s'enrôler dans la milice.* »²

Un sentiment de dégoût et de gêne l'envahit alors face à ces prostituées. Elle explique facilement cette attitude de rejet par un souvenir de jeunesse. Mais, son engagement politique, pourtant très fort, qui voudrait que hommes et femmes soient égaux, quelles que soient leurs origines ou leur classe sociale, n'arrive pas à bout de sa répulsion :

« [...] C'est la première fois que je peux les regarder sans qu'elles m'intimident, mais elles me ramènent loin en arrière, à un morne soir de Paris, dans le quartier de la Chapelle, rue de la Charbonnerie : je portais un ciré noir, ma lassitude d'une harassante journée de courses, et une valise pleine de *Que faire ?*, la revue de notre groupe qu'il fallait distribuer dans les kiosques. Le long des trottoirs, devant des maisonnettes basses, des femmes court-vêtues, la cigarette au coin des lèvres, me montraient du doigt en débitant des choses atroces. Une terreur enfantine me saisit, et lorsqu'une grosse brune marcha sur moi avec des gestes obscènes, je me mis à courir comme une folle, poursuivie très longtemps par les éclats de rire de ces femmes que dans nos discours anarchistes, alors que j'avais dix-huit ans, nous appelions "nos soeurs les putains".

Devant ces soeurs qui aujourd'hui viennent à nous, je ne me sens pas l'âme fraternelle. Rancune, peut-être même jalousie parce que nos camarades les couvent du regard. Je me tourne vers Hippo : "Tu trouves que nous devons les prendre avec nous ?

- Non, il vaudrait mieux ne pas les prendre, pas au début surtout, mais va expliquer ça aux camarades nourris de vieille prose anarchiste ! Enfin, nous verrons plus tard." »³

Une certaine rivalité féminine fait son apparition, pour la première fois, dans l'ouvrage. Que son époux se préoccupe de son bien-être, comme nous l'avons déjà vu⁴, ne lui pose aucun problème ; que les miliciens n'aient d'yeux que pour leur chef, en l'occurrence elle, et la protègent avec une affection bien marquée ne lui seront d'aucun souci. Mais, que les hommes qui l'entourent posent les yeux sur ces « femmes de mauvaise vie » lui semble plus difficile à accepter, même

1 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 19.

2 Idem page 19.

3 Ibidem pages 19-20.

4 Voir la première partie de ce mémoire.

sous prétexte d'égalité anarchiste.

D'autres femmes sont aussi pour Mika Etchebéhère source de rejet, même si elles ne sont pas prostituées. Ce sont les jeunes filles qui cherchent, à tout prix, à devenir les fiancées des miliciens ou les maîtresses des chefs afin d'obtenir, par procuration, un certain prestige, de l'ascension sociale ou qui essaient simplement de sauver leur vie en profitant de leur féminité :

« [...] Un autre danger non négligeable vient de toutes ces petites-bourgeoises, instruites et jolies, qui se placent comme secrétaires des grands manitous des fédérations syndicalistes ou des ministères et deviennent souvent leurs maîtresses.⁵ »

Mika Etchebéhère n'apprécie absolument pas l'utilisation de la sexualité et du corps de la femme, même par la femme, à des fins préventives, bien qu'elle affirme le contraire :

« Quelqu'un fait un geste de l'air de dire : "Il n'y a pas grand mal à cela." Alors je m'explique. Il ne faut pas me croire plus puritaine que je ne suis. Ces femmes appartiennent généralement à des milieux réactionnaires, elles sont parfois filles ou soeurs de fascistes en fuite ou emprisonnés dont elles essaient d'améliorer le sort. Dans le meilleur des cas, c'est-à-dire si elles sont simplement de leur classe, ni espionnes ni traîtres, leur influence est toujours négative sur le militant haut placé. Pour un certain esprit bureaucratique qui commence à sévir dans les rangs des dirigeants ouvriers, avoir une jolie maîtresse, tellement mieux élevée et instruite que l'épouse prolétaire, ajoute une promotion sociale à rebours. »⁶

Elle ne se taxe pas de puritaine, pourtant elle exprime un certain rigorisme moral face à ces femmes qui essaient de se placer. Car, même si les jeunes filles dont il est question, appartiennent au camp républicain, « leur influence est toujours négative », dit-elle. Elles ne semblent avoir aucune légitimité à ses yeux. Elles sont apparemment sans compétences particulières qui expliqueraient leur position, et encore moins amoureuses de leur compagnon. Mika Etchebéhère porte donc un jugement négatif sur des femmes qu'elle ne connaît pas et dont elle ne connaît pas le parcours. Mais, à aucun moment elle ne rapproche cette situation de la sienne. Certes, elle était déjà mariée à Hippolyte quand celui-ci s'est retrouvé à diriger la colonne motorisée du POUM mais elle n'aborde jamais le problème de sa présence à elle aux côtés de cet homme.

Pourtant, sa réflexion sur la sexualité des autres femmes évolue quelque peu au fil du temps, après avoir vu toutes les atrocités que peut provoquer une guerre. Ainsi, lors d'une nouvelle journée passée à Madrid, elle croise une femme dans les rues et entame une courte discussion avec elle :

⁵ Ibidem page 167.

⁶ Ibidem page 167.

« "On n'a jamais fait autant l'amour ici, me dit une femme qui tient une grosse poule attachée par une patte à sa chaise. Cette poule, tiens, elle nous pond un oeuf chaque jour. Je la sors prendre l'air dès que les obus cessent de tomber. Les filles de Madrid vont aussi pondre des tas de gosses... A ce train-là, les pertes de la guerre seront vite comblées.

- C'est toujours comme ça en temps de guerre, lui dis-je pour qu'elle n'ait pas honte de ses compatriotes. Les gens veulent vivre vite de peur de mourir..." »⁷

La sexualité ne semble pas pour elle un tabou à cet instant, mais un symbole de vie, de vivre le moment, car on ne sait ce qui peut arriver, et de perpétuer la vie pour l'avenir. Néanmoins, même si la réflexion de la femme souligne que les jeunes filles s'offrent aux hommes sans pudeur ni scrupule, Mika Etchebéhère lui répond d'une façon plus proche d'une femme qui éprouve de l'empathie (que nous pourrions presque qualifier de catholique) pour son interlocutrice que de celle d'une militante politique qui pourrait lutter pour une plus grande liberté sexuelle de la femme. Elle ne condamne pas l'attitude des jeunes filles (contrairement à ce qu'elle a fait avec les maîtresses des chefs), mais n'apporte pas non plus d'approbation politique à cette liberté nouvelle de la femme. Il semblerait que pour elle aussi cette libération du corps ne soit que circonstancielle.

b) Les religieuses.

Un autre groupe de femmes, un peu à part dans la société, est aussi mentionné par Mika Etchebéhère ; il s'agit des religieuses. Leur évocation n'est pas incongrue dans ses mémoires. En effet, la Guerre Civile espagnole a lieu au milieu des années 30, c'est-à-dire à une époque où la population est encore très croyante et s'en remet à la religion et aux religieux très couramment, que ce soit pour l'office du dimanche comme dans la vie quotidienne. Les femmes sont particulièrement soumises aux préceptes catholiques à cette époque pour plusieurs raisons. La plupart d'entre elles ne travaillent pas, quel que soit leur milieu social. Elles aident en général la famille notamment dans les milieux ruraux. L'Espagne est d'ailleurs un pays majoritairement rural à cette époque. Les femmes n'ont vraiment de contact social, c'est-à-dire hors du contexte familial, qu'avec les écoles tenues souvent par l'Eglise ou les services d'aide aux personnes en difficulté, et n'ont donc pas facilement accès à une vision de la société et à une opinion contradictoire. Leur pensée est façonnée, comme le constate l'historien Bartolomé Bennassar dans son ouvrage Histoire des Espagnols :

⁷ Ibidem page 220.

« [...] Les femmes [...] ont une attitude notoirement différente [des hommes]. Femmes de la classe moyenne, bien sûr, généralement très attachées aux pratiques religieuses et conduites à faire entendre leur voix au travers de ligues d'inspiration régionaliste [...] ou proprement catholique. Leur « immense aspiration au calme et à la sécurité », [...], les conduit d'autre part à considérer l'Eglise comme la gardienne naturelle des valeurs qu'elles estiment menacées : autant d'attitudes intériorisées par les enfants dès leur plus jeune âge, puis réaffirmées (avec des résultats divers, à vrai dire) par un enseignement religieux fortement structuré. »⁸

D'ailleurs, dans la narration de Mika Etchebéhère, nous pouvons assister à une scène typique de cette imprégnation lorsque la jeune Luisa, qui a le rôle de vigie du groupe qui fuit la cathédrale de Sigüenza, se met à prier en apercevant des gardes civils⁹. Mika Etchebéhère n'est pas une catholique espagnole mais, de naissance, une juive argentine qui ne semble pas, pourtant, avoir été élevée dans un milieu particulièrement religieux. Elle apparaît plutôt athée. Cependant, elle est en Espagne pour la seconde fois lorsque le conflit commence. De plus, elle s'est beaucoup intéressée à ce pays et s'est documentée depuis la crise des Asturies. Elle a donc une connaissance assez précise de la mentalité espagnole, spécialement de l'emprise de la religion catholique sur les consciences.

Elle sait aussi que ce sujet est une lutte perpétuelle dans le camp républicain car la religion catholique a été la base de l'éducation de tous les Espagnols, même de gauche, et qu'il est donc pour eux difficile de s'en détacher. De plus, il s'agit sans doute de la religion la moins bien perçue par les militants parce que, selon eux, elle est aliénante car trop intrusive et dirigiste. Enfin, la religion catholique est ce qui marque la plus grande différence entre les Nationalistes qui la revendiquent et les Républicains qui la combattent, par exemple en brûlant les églises mais nous reviendrons sur cet aspect du combat plus avant. Pourtant, certaines religieuses quittent le camp nationaliste qui leur est, a priori, favorable pour le camp républicain pour de multiples raisons, parfois futiles comme a pu le constater Mika Etchebéhère quand, au début de la guerre, elle se fait soigner pour un abcès à la gorge : « *"Il faut vous nourrir", dit l'infirmière, une ex-religieuse devenue laïque pour l'amour d'un milicien communiste.* »¹⁰

D'autres n'ont pas abandonné le voile, comme cette dernière, mais ont, quand même, rejoint le camp républicain. Mika Etchebéhère rencontre l'une d'entre elles à Madrid avant de gagner les tranchées de la Moncloa. Elle est alors logée dans un couvent et profite de la visite des lieux que lui fait faire une religieuse pour discuter avec celle-ci. Mika Etchebéhère ne croit pas à une conversion militante sincère, bien au contraire. Quand la religieuse lui propose de dîner seule

8 Voir BENNASSAR Bartolome, *Histoire des Espagnols, VI^e-XX^e siècle*, Paris, 1992 (1^{ère} édition 1985), 1132 pages, page 777.

9 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., page 130.

10 Idem page 29.

dans sa chambre pour se reposer, cette attitude l'agace :

« Loin de me flatter, ces paroles m'irritent. Je les prends pour un boniment de bonne soeur désireuse de se faire pardonner son ancien état, une louange hypocrite venue du trottoir d'en face.

"N'essaie pas de me faire croire que tu nous aimes, lui rétorqué-je d'une voix dure, que tu t'es sincèrement convertie à la cause du peuple, comme ça, du jour au lendemain, dans le feu d'une révolution qui brûle vos églises et tue vos prêtres. »¹¹

Mais, loin de s'en laisser conter, la religieuse s'explique, comme si elle était au tribunal, dans l'obligation de se défendre et de se justifier :

« - Je crois en Dieu et pleure les églises brûlées, me répond-elle d'une voix ferme, pas tellement les prêtres - quoiqu'il y en ait de bons. Quant à ma conversion à la cause du peuple, comme tu dis, elle s'est faite le jour où « ils » ont commencé à bombarder Madrid, à tuer des enfants. Beaucoup de religieuses ont jeté leur voile aux orties pour pouvoir mener joyeuse vie. Pas moi. Je ne couche pas avec les miliciens, mais je suis pour eux contre les « autres », et tous les jours je prie la Sainte Vierge d'aider les « rouges », de punir les fascistes et de protéger Madrid. Tu crois que je te raconte des mensonges ?" »¹²

Il est difficile de savoir si Mika Etchebéhère a été convaincue par les propos de la religieuse car elle ne répond pas, mais cela semble peu probable. Elle qui, pourtant, accepte, comme nous l'avons vu, les remarques, les questions et les attitudes des hommes qui l'entourent, même si elles ne sont pas en adéquation avec ce qu'elle pense, rejette des femmes qui, bien que dans le même camp qu'elle, sont, logiquement, imprégnées de la foi catholique.

D'après ses paroles, il semble difficile pour Mika Etchebéhère d'être à la fois croyant et de lutter pour le peuple, c'est-à-dire de vouloir une égalité de droits pour tous alors qu'une partie de la hiérarchie qui constitue l'Eglise catholique soutient officiellement le Général Franco. Pourtant, d'autres que les religieuses évoquées par Mika Etchebéhère ont rejoint ou soutenu le camp républicain que ce soit des membres du clergé ou simplement des catholiques qui se sont ralliés à cette cause et, pour cela, ont été persécutés par les Franquistes.

c) Une autre femme sur le front.

Les femmes que nous venons d'évoquer ont la particularité de se distinguer aussi dans la société en temps de paix et pas seulement durant un conflit. Les prostituées sont rejetées et cachées. Elles font partie de la société mais ne sont pas reconnues. Que ce soient les hommes qui n'avouent pas

11 Ibidem page 175.

12 Ibidem page 175.

les apprécier ou les femmes dites « convenables » qui les méprisent car elles sont leurs concurrentes directes en ce qui concerne la sexualité, aucun ne veut voir leur rôle réel. Quant à Mika Etchebéhère, elle prétexte un souvenir perturbant pour ne pas les accepter et leur assimile même des jeunes filles aux moeurs plus dissolues que ce que la société conçoit. Il en est de même pour les religieuses qui pourtant pourraient être un exemple de la bonne conduite à tenir mais qui revêtent pour l'auteure un sentiment de défiance.

Un personnage présent dans ses mémoires pourraient être tout cela à la fois et en même temps représenter encore autre chose. Il s'agit de la femme qui accompagne le colonel Tomás qui commande les hommes sur le front, à Puerta de Hierro, face à la colline de l'Aguila où a lieu la dernière bataille mentionnée par Mika Etchebéhère.

Cette femme n'a pas de nom. Nous ne savons pas d'où elle vient, ni qui elle est, dans quel camp elle se situe réellement (même si elle accompagne un Républicain). Elle est évoquée comme l'épouse du colonel et en vraie petite femme d'intérieur puisqu'elle prépare des plats chauds au colonel, auxquels à droit Mika Etchebéhère quand elle va lui faire son rapport¹³. D'ailleurs, la première personne à s'offusquer de cette situation est Rogelio Bautista, le commandant :

« "Ça te semble juste que, parce qu'il est colonel, il ait le droit de vivre avec sa femme au front ? D'ailleurs, il paraît que ce n'est pas sa véritable femme mais une femme de la guerre. Comme tant d'autres par ici qui, avant la guerre, étaient de pauvres diables et maintenant, avec les galons militaires ou politiques ou syndicaux, ils ne se contentent plus de la compagne qui partageait leur pauvreté, il leur faut des maîtresses, souvent une fasciste ou de famille fasciste. »¹⁴

Il est intéressant de constater que le commandant emploie des termes presque identiques à ceux qu'a tenu Mika Etchebéhère à propos des jeunes filles qui cherchent à avoir des amants républicains et que nous avons précédemment évoquées page 66 de ce mémoire.

Une nouvelle fois, la femme est considérée comme un objet d'ascension sociale, comme étant utilisée par les hommes. L'amour, à nouveau, n'est pas pris en compte. D'ailleurs, le commandant en parle comme d'une « femme de la guerre » et non d'une « véritable femme ». Ces expressions ont une connotation catholique, la « véritable femme » est, en fait, l'épouse ou du moins la fiancée, celle avec qui l'homme doit passer le reste de sa vie. Avoir une autre femme sur le front peut être considéré comme un pécher, dans un pays toujours très catholique.

13 Ibidem pages 348-349.

14 Ibidem page 349.

Mika Etchebéhère prend cette fois-ci la défense de cette femme :

« - Remarque, dis-je, que le colonel Tomás pourrait aussi bien avoir une secrétaire ou une milicienne qui s'occuperait de cuisiner et de nettoyer, comme celles qu'avaient les colonnes au début de la guerre. Nos miliciennes ne le faisaient pas parce qu'à mon avis la femme qui vient lutter avec nous n'a pas à servir de bonne à personne, mais dans le cas présent, il s'agit réellement de sa femme... »¹⁵

Elle la présente d'abord comme une secrétaire ou une milicienne. Néanmoins, elle nuance rapidement son propos en expliquant que dans la colonne qu'elle commandait les miliciennes n'étaient pas à l'arrière mais sur le front pour combattre comme les hommes. Il est cependant à noter qu'elle ne mentionne pas les propos de son mari défunt qui, au début du conflit, lui avait ordonné de rester à l'arrière avec les autres filles¹⁶.

D'autre part, comme « il s'agit réellement de sa femme », elle ne semble pas choquée de la voir dans un rôle de « femme au foyer » et non de milicienne ; rôle que, elle aussi, a su tenir au début de la guerre, comme intendante, et qui lui a, en partie, permis d'obtenir ses galons, mais qu'elle a été heureuse de quitter pour endosser l'habit de combattante. Il semblerait toutefois que la milicienne doive absolument passer par ce rôle de « femme au foyer » et montrer ses compétences de bonne ménagère avant de pouvoir être considérée comme une milicienne à part entière par tous les combattants, y compris Mika Etchebéhère.

Le paragraphe en espagnol reprend l'ensemble du propos français mais nous semble apporter néanmoins une légère nuance :

« - *Lo que dices es cierto en muchos casos. Ahora que si el coronel Tomás hace mal en vivir con una mujer en el puesto de mando resulta difícil juzgar. Lo mismo podría tener una miliciana que se ocupara de guisar y limpiar, como las que llevaban las columnas de milicianos al comienzo de la guerra. En el caso que estamos discutiendo es difícil pronunciarse porque se trata de su mujer ; al menos, él la presenta como tal.* »¹⁷

D'abord, Mika Etchebéhère y précise bien qu'il ne faut pas juger la situation du colonel et de cette femme. Cela ne regarde personne tant qu'il n'est pas empêché de diriger. Puis, elle n'évoque pas les colonnes du POUM comme elle peut le faire en français. Cette éviction lui permettrait de ne pas faire référence à sa situation personnelle. Elle qui était aux côtés de son époux au début de la guerre et qui a acquis ses galons, certes grâce à son courage, mais aussi par son lien avec le chef

15 Ibidem page 349.

16 Voir ce mémoire page 26.

17 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Mi guerra de España* ..., op. cit., page 315.

de la colonne du POUM, en tant qu'épouse et personne qui le connaissait le mieux et pouvait agir d'une façon identique¹⁸.

Enfin, elle précise, dans la version espagnole, que le colonel présente cette femme comme étant son épouse, ce qui pourrait, aux yeux de Mika Etchebéhère, justifier qu'elle s'occupe de la « popote », ce qui est une vision quelque peu rétrograde de la femme pour une femme qui a, elle, acquis une position exceptionnelle en partie grâce aux hommes.

II. Quelle féminité durant une guerre ?

Mika Etchebéhère n'évoque pas que les femmes qui ont un statut particulier dans la société quelle que soit la période, mais elle mentionne aussi toutes les autres femmes qu'elle peut croiser durant ce conflit à l'arrière et sur le front.

a) Les miliciennes.

Les femmes dont il est le plus question sont, à juste titre, les miliciennes. En effet, elles apparaissent dès le début de la guerre, en même temps que les miliciens. De nombreux Espagnols, quelles que soient leurs tendances politiques, souhaitent rapidement s'engager. Ce volontarisme n'accorde aucune importance au sexe. Homme ou femme, chacun veut défendre ses idées.

Comme nous l'avons vu antérieurement, les premières femmes à faire leur apparition sur le front sont les prostituées, soit pour continuer à exercer leur travail dans un endroit où elles sont sûres de trouver de nombreux clients, soit pour s'engager dans les milices, au grand désarroi de Mika Etchebéhère au début¹⁹. D'ailleurs, lorsque Mika Etchebéhère décrit pour la première fois, une jeune fille qui cherche à devenir milicienne, malgré l'attrance qui semble émaner de cette personne, la représentation que nous pouvons nous faire d'elle est très proche de celle des prostituées ou de celle des jeunes filles qui cherchent à se placer :

« D'où venait cette Abisinia que j'avais trouvée parmi nous au retour de l'hôpital ? Elle avait la peau d'un brun presque noir, des yeux de jais et la tête couronnée de nattes aussi noires que ses yeux, d'où son surnom d'"Abyssinienne", et elle avait seize ans – qui en paraissaient vingt. Grande, la poitrine haute, son bleu de milicienne n'arrivait pas à effacer sa taille de *maja* ni à dissimuler sa démarche balancée de fille

18 Voir ce mémoire page 26.

19 Voir ce mémoire page 65.

des bas quartiers de Madrid. Elle chantait toute la journée *Ay Mari-Cruz, Mari-Cruz, maravilla de mujer...*, on la voyait se promener, esquisser un pas de danse, aborder un milicien, un autre avec toujours la même exigence : "Montre-moi comment ça se démonte, un fusil. Je sais le charger, mais pas le démonter, et un jour moi aussi j'en aurai un..." »²⁰

La description présente une jeune fille très féminine, voire sensuelle avec « sa poitrine haute ». Sa démarche est dépeinte comme celle d'une séductrice. Mika Etchebéhère brosse un portrait assez provocant de l'Abisinia, car tel est son surnom, comme celui d'une personne qui ne pourrait obtenir ce qu'elle veut (ici en l'occurrence un fusil pour aller combattre) que par la séduction. L'Abisinia n'aurait, selon l'auteure, à ce moment, aucun autre atout que son corps et ce qu'elle en fait. Déjà, Mika Etchebéhère porte un jugement rapide sur une femme qu'elle ne connaît pas et n'accorde que peu de crédit quant à ses réelles motivations pour s'engager.

Néanmoins, son attitude évolue vis-à-vis des miliciennes à force de discussions et convaincue aussi qu'elle ne peut se faire respecter et accepter des hommes qu'en admettant les autres femmes. Cependant, ses a priori négatifs inspirés du physique des jeunes filles sont encore bien présents à Sigüenza :

« [...] L'arrivée de deux filles inconnues tombe comme un ballon multicolore aux pieds d'un groupe d'enfants qui boudent. Tous les hommes se retournent pour les fixer. La plus petite, courte sur pattes, la figure grisâtre, la démarche lourde, n'a de beau que sa voix.
"Je m'appelle Manuela..." »²¹

Ce préjugé est renforcé par la réflexion qui n'apparaît que dans la version espagnole, de l'un des miliciens, Paco : « *Manolita la Fea.* »²²

Cet épisode de l'arrivée de Manuela et de sa consœur est intéressant pour comprendre l'évolution de la pensée de Mika Etchebéhère sur les miliciennes. Manuela, qui s'appelle en réalité Manolita Mocheté explique le pourquoi de sa présence :

« - Manolita Mocheté, rectifie tout bas Paco, mais la fille l'entend et de la même voix attachante :
- Oui, Mocheté. Paco me connaît bien. Nous avons grandi dans le même quartier, à Carabanchel. Je suis de la colonne Pasionaria, mais je préfère rester avec vous. Jamais ils n'ont voulu donner de fusils aux filles. On était bonnes pour la vaisselle et la lessive. Et maintenant notre caserne est vide. Le gros de la troupe se bat dehors. Les autres aident Martínez de Aragón à défendre la cathédrale, qu'ils disent. Le capitaine voulait que toutes les filles quittent Sigüenza. »²³

20 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., page 33.

21 Idem page 75.

22 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Mi guerra de España* ..., op. cit., page 73.

23 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., page 76.

Manuela a une réaction similaire à celle qu'a eu Mika Etchebéhère quelques jours plus tôt, juste après la mort d'Hippolyte, quand il fallait nettoyer les dortoirs. Elle avait alors affirmé que les miliciennes n'avaient pas à être les bonnes des hommes, qu'elles étaient en droit de combattre²⁴. Bien entendu, l'auteure lui pose alors la question : « - *Alors pourquoi n'es-tu pas partie ?* »²⁵, ce à quoi Manuela répond :

« - Parce que je veux me rendre utile. Ceux qui sont restés ne sont pas si nombreux. Toi aussi tu es restée. Hier soir, au moment de la fusillade, je suis venue dans votre jardin. Je sautais de joie comme une folle à chaque décharge, mais je n'ai pas osé monter jusqu'ici. Ma compagne, qui s'appelle Nati, veut aussi rester avec vous. Avant, elle avait deux longues nattes, mais elle les a coupées, on ne sait jamais, si on tombe entre les mains des fascistes ils nous raseront la tête, alors il vaut mieux avoir les cheveux courts. Eh bien ! vous nous gardez ? »²⁶

En fait, Manuela réclame le même droit que celui supposé accordé aux femmes de la colonne de Mika Etchebéhère et pour cela veut l'intégrer. Cette demande n'est pas du goût de tous, notamment des plus âgés qui ont, sans doute, une vision de la place des femmes plus rétrograde encore que celle des plus jeunes : « - *Je n'y tiens pas réellement, bougonne le vieil Hilario. Elles ne savent même pas se servir d'un fusil.* »²⁷

Les réactions contradictoires de Manuela et de son amie Nati qui suivent l'intervention d'Hilario soulignent parfaitement l'évolution des mentalités qui est en train de se produire, un peu aux forceps, durant cette guerre :

« - Mais si, nous savons, et même le démonter, le graisser, tout, riposte très vite Nati. Nous savons aussi rouler des cartouches de dynamite. Mais si vous ne voulez pas nous donner un fusil, gardez-nous pour faire la cuisine et balayer, c'est sale ici. »

Manuela s'insurge :

"Ah ! ça non. J'ai entendu dire que dans votre colonne, les miliciennes avaient les mêmes droits que les hommes, qu'elles ne s'occupaient ni de lessive ni de vaisselle. Je ne suis pas venue au front pour crever, un torchon à la main. J'ai assez récuré de marmites pour la révolution !" »²⁸

D'un côté Nati exprime son désir de combattre mais est prête à se plier aux règles de la société en vigueur simplement pour intégrer la colonne. Peut-être pense-t-elle que le temps fera son oeuvre et qu'à force de persévérance elle obtiendra ce qu'elle veut, c'est-à-dire un fusil comme objet d'émancipation.

24 Voir ce mémoire pages 30-31.

25 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., page 76.

26 Idem page 76.

27 Idem page 76.

28 Ibidem pages 76-77.

De l'autre, Manuela a une attitude beaucoup plus revendicatrice et utilise les images du quotidien, ce que tous connaissent, hommes ou femmes, pour appuyer son argumentation ce qui lui permet de se faire accepter avec son amie dans la colonne :

« Elle a gagné, gagné par la grâce de son parler madrilène le droit de mourir pour la révolution, et les hommes ont applaudi en lui lançant un *Olé tu madre !* »²⁹

Mika Etchebéhère se prend peu à peu d'affection pour des jeunes filles qui, comme elle, ne veulent pas être cantonnées à l'arrière à assumer les tâches dévolues aux femmes depuis des décennies. Malheureusement, cette revendication féministe est compliquée par les circonstances mais aussi par des mentalités difficiles à faire évoluer, même en temps de guerre, pour les hommes comme pour les femmes, comme a très bien sû le démontrer Mary Nash dans son ouvrage Rojas. Las mujeres republicanas en la guerra civil.³⁰

D'ailleurs, nous pouvons constater que Mika Etchebéhère accepte enfin la présence des autres femmes-miliciennes par son attitude face à la Chata. Cette jeune fille grièvement blessée sur le front se retrouve soignée dans la cathédrale de Sigüenza. Mika Etchebéhère qui va voir les blessés lui porte une attention particulière. Elle est étonnée par le courage et la lucidité de cette jeune fille, malgré son âge et sa souffrance du moment, qui lui demande de l'achever car elle est convaincue, en tout état de cause, que la cathédrale sera rapidement prise par les fascistes et qu'elle sera alors soumise à des souffrances encore plus atroces que celles qu'elle subit à ce moment : « *Avant de partir, demande qu'on m'achève, je ne veux pas que ce soient les fascistes qui me démolissent à coups de pied.* »³¹ Mika Etchebéhère est décontenancée par un tel courage, elle qui, quelques minutes avant a demandé au Marseillais de l'accompagner voir la Chata car « *même "une femme aussi courageuse" que moi est capable de se mettre à chialer mal à propos.* »³² Elle ne sait pas quoi lui dire et a même des difficultés à lui mentir sur ce qui va sûrement arriver, dans le but de la rassurer³³.

Mais, elle retourne la voir avant de fuir la cathédrale, par obligation personnelle. Mika Etchebéhère se transforme alors en confidente. La Chata lui montre une photo et lui raconte sa vie d'avant la guerre, notamment sa communion. Elle lui parle de sa mère croyante comme beaucoup de femmes à l'époque, nous l'avons vu, et de son père anarchiste. D'ailleurs, dans cette dernière

29 Ibidem page 77.

30 Voir NASH Mary, Rojas. Las mujeres republicanas en la guerra civil, op. cit.

31 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 105.

32 Idem page 104.

33 Ibidem page 105 et page 117.

description, la Chata résume en trois lignes l'essentiel de l'opposition entre les Nationalistes et les Républicains. Mais, elle souligne aussi que, bien que combattante, une milicienne reste une femme avec des goûts de femme et qu'avant d'être milicienne et d'être amenée à tuer des hommes, elle était une petite fille comme les autres :

« - Et ton père ?

- Il est mort de tuberculose. Je l'ai toujours connu malade. C'était un homme instruit et un vrai anarchiste. Il s'est beaucoup disputé avec ma mère au sujet de ma communion ! ... Moi aussi, j'y tenais, à cause de la robe blanche et du voile, comme toutes les filles, quoi ! »³⁴

b) Conversations sur le front.

Comme nous venons de le voir, Mika Etchebéhère discute beaucoup avec les miliciens, les jeunes filles qui veulent s'engager mais elle le fait aussi avec les personnes qu'elle croise à Madrid ou sur les trajets pour le front. Quand elle rencontre les civils, celles et ceux qui ne combattent pas, les conversations portent souvent sur la vie quotidienne, sur comment faire pour s'en sortir en temps de guerre, comment éviter les tirs et les obus aussi. Elle rencontre principalement des femmes, des mères de famille qui n'ont pas voulu ou pas pu quitter leur maison à cause du danger. Elle se rend compte alors, en les observant, que ces femmes ont, malgré la situation, su s'adapter et tirer profit, en bonnes ménagères, des circonstances et de l'orgueil des miliciens :

« [...] Toutes les femmes ne sont pas parties ; restées pour veiller sur leur maison et le bétail, elles se terrent dans les pièces du fond, habillées de noir, silencieuses mais courtoises, vendant volontiers jambon et poulets aux miliciens riches de leur dix pesetas par jour. »³⁵

Même si ces femmes peuvent passer inaperçues par leur tenue, si elles se mettent d'elles-mêmes en retrait, elles savent, à leur façon, être indispensables aux hommes. Ici, les miliciens n'aiment pas le jambon qui leur est servi, qu'à cela ne tienne, ils arrivent à trouver une ferme où la femme est restée et s'occupe du bétail. L'argent fait le reste et permet la transaction. Les miliciens mangent bien, les femmes perçoivent de l'argent pour continuer à entretenir tant bien que mal le ménage et ont nourri les hommes. Les circonstances ont peut-être changé mais le résultat est identique à la période d'avant-guerre.

34 Ibidem page 118.

35 Ibidem page 30.

Cependant, certaines femmes se retrouvent dans l'obligation de quitter leur maison, de fuir avec leurs enfants pour sauver leur vie. Mais, même lorsqu'elles se réfugient dans les casernes où se trouvent les miliciens, les conversations avec ces civiles tournent autour du quotidien. Nous avons vu que les discussions politiques sont fréquentes sur le front, surtout après l'épisode de la cathédrale de Sigüenza. Il semblerait que pour Mika Etchebéhère ce type de conversation soit difficile avec les femmes qui ne sont pas engagées politiquement :

« En arrivant dans le hall, j'entends des cris de femmes et des pleurnichements d'enfants.

"Les pauvres, elles se sont mises ici quand la canonnade a commencé, dit la sentinelle. Ça aurait été criminel de les mettre dehors avec tous ces obus qui explosent par ici. A la fin du bombardement elles s'en iront."

Je m'assoie par terre près des femmes et nous nous mettons à parler entre nous des choses que se disent les femmes, du peu qu'on trouve à manger, du mal que cela fait aux enfants d'avoir si peur, de la tristesse du froid... Quand Javier arrive avec une casserole de café chaud nous lui disons toutes mille choses aimables. Nous avons oublié les coups de canon en nous berçant des soucis quotidiens. A l'heure de nous séparer, nous sommes devenues de vieilles amies. »³⁶

D'ailleurs, Mika Etchebéhère semble même éprouver une légère répulsion vis-à-vis de ces femmes qui ne prennent pas part au combat. En effet, elle parle de « pleurnichements » en évoquant les enfants qui pleurent, ce qui est un terme familier, qui suggère plutôt que les enfants font un caprice et non qu'ils ont réellement peur des bruits des bombes et des tirs. De la même façon, Mika Etchebéhère est assez méprisante avec les civils qui se sont réfugiés dans la cathédrale de Sigüenza, notamment avec les femmes. Dans la description qu'elle fait de leur arrivée dans l'édifice religieux, elle les présente apeurées, ce qui est tout à fait logique, mais avec des mots qui soulignent un manque de courage de leur part : « hagardes » et « hébétées ». De plus, Mika Etchebéhère présente des femmes incultes qui ne se préoccupent pas des merveilleux objets qui les entourent, ce qui est pourtant tout à fait compréhensible puisqu'elles cherchent simplement à sauver la vie de leurs enfants et la leur :

« [...] Et je n'ai plus qu'à rallier les courageux et les lâches, ceux qui veillent derrière les parapets et les fuyards cachés dans les recoins des chapelles, les femmes hagardes et les enfants qui jouent ou qui pleurent assis sur des chasubles d'une invraisemblable richesse. Et ceux qui boivent autour de moi ce café qu'une main anonyme me tend, et qui par leur lassitude et leurs yeux vides me ressemblent, comme moi vaincus et désengagés. Et ces femmes hébétées assises par terre et leurs enfants qui pissent sur des tapis d'Orient. »³⁷

Elle accorde cependant un certain crédit à une vieille femme, dû apparemment à son âge.

36 Ibidem page 327.

37 Ibidem pages 94-95.

Quand les coups de canon pleuvent sur la cathédrale, Mika Etchebéhère tente de déplacer les femmes et les enfants vers la sacristie où ils seront plus à l'abri. Le refus et l'entêtement des femmes l'irritent. A ce moment, Mika Etchebéhère ne se souvient pas ou du moins n'évoque pas son refus du repli dans la cathédrale :

« Dans la poussière aveuglante et étouffante, je cours vers les cris des femmes et les hurlements des enfants. Heureusement peu de blessés graves dans tout ce monde qui vit allongé par terre ou blotti dans les encoignures. Entourées de leurs pauvres hardes, de pots de chambre et de gamelles, les femmes ont reconstitué un misérable semblant d'habitat qu'elles refusent de quitter, malgré mes prières. Je vante tant que je peux le refuge sûr que les enfants trouveront dans la sacristie, assez éloignée, plus chaude, plus ramassée que cette haute nef glaciale et menaçante : en vain. Seule une petite vieille enveloppée de la tête aux pieds dans un châle noir commence péniblement à se lever. Je lui tends la main. Dans son visage tanné et cisailé de rides brillent des yeux d'un bleu limpide, un regard doux et serein. Sa main ne tremble pas.

"D'où es-tu, grand-mère ? »³⁸

Cependant, la femme âgée revêt plus d'intérêt aux yeux de Mika Etchebéhère, non seulement par son âge qui la rendrait plus faible que les autres, mais surtout parce que les autres femmes peuvent l'écouter, par respect. De plus, sa pensée est politisée. Certes, elle n'appartient à aucun parti politique mais son mari est cénétiste. Par son engagement à lui, elle a apparemment découvert la politique et a des opinions bien tranchées, ce que n'ont pas vraisemblablement les autres femmes car Mika Etchebéhère n'y fait pas référence :

« - D'ici même, de Sigüenza.

- Pourquoi n'es-tu pas restée dans ta maison ?

- Parce que mon mari est un très ancien militant de la CNT, connu de toute la ville. Il a toujours lutté *por la idea*, pour *la sociale*. Les fascistes de la région le connaissent bien. Mieux vaut pour nous mourir ici sous les obus qu'être assassinés dans l'humiliation et la honte dans les rues du pays.

- Quel âge à ton mari ?

- Quatre-vingt-cinq ans, comme moi. Je sais que nous avons assez vécu et qu'il est temps de mourir. Mais crois-moi, nous avons mérité de mourir proprement, dignement. Aussi je ne vais pas me calfeutrer dans la sacristie. Je vais rejoindre mon mari près des parapets. Tu devrais m'accompagner pour dire aux miliciens de ne pas me chasser. Je ne gênerai personne.

- Grand-mère, tu nous rendrais mieux service en restant aux côtés de ces femmes qui s'affoleront dans quelques instants, quand le canon va recommencer à tonner. Elles ont plus confiance en toi qu'en moi. Il faut à tout prix éviter qu'il y ait des blessés car n'avons rien pour les soigner. Loin d'ici, dans les dépendances de la cathédrale, elles seront à l'abri." »³⁹

38 Ibidem page 101.

39 Ibidem page 102.

Mika Etchebéhère semble chercher à tout prix un engagement politique chez les civiles qu'elle rencontre, ce qu'elle ne fait pas d'ailleurs avec les prostituées ou les jeunes maîtresses des miliciens. Peut-être que malgré ses tendances politiques, les seules femmes qui pourraient se prévaloir d'une reconnaissance idéologique sont les femmes « convenables ». Ses propos sont souvent méprisants lorsque les femmes n'expriment aucune opinion politique et sont simplement femme ou mère. Ainsi, quand elle se voit contrainte de se réfugier dans le métro de Madrid durant les bombardements, elle se retrouve confronté à une situation qu'elle n'avait pas imaginée : les gens s'entassent dans les souterrains et sur les quais du métro. Une nouvelle vie souterraine s'est créée (comme elle s'était créée aussi dans la cathédrale de Sigüenza). Mika Etchebéhère n'y voit pas simplement l'afflût d'une masse de population apeurée mais une lutte de classe pour obtenir le meilleur endroit ou le plus de place. Elle fait d'ailleurs part de sa constatation à une jeune femme présente :

« Même dans cet enfer qu'aucune littérature n'a su encore inventer, la différence de classes groupe entre eux les plus riches, les plus propres, ceux qui mettront un drap sur leur matelas à l'heure de dormir. Les autres, ceux qui sont étendus à même le sol, n'ont pas l'air de leur en vouloir. La jeune femme à qui je fais la remarque me répond d'un ton détaché, sans la moindre hargne :

"Oui, ils sont peut-être moins pauvres, mais ce sont surtout des locataires plus récents du métro, et nombre d'entre eux passent la journée au dehors. Les membres de la famille se relaient pour surveiller les affaires. Il y en a qui finissent par trouver une chambre dans les quartiers moins bombardés. Il y en a qui viennent seulement pour rester avec les leurs les jours de permission, comme mon mari, milicien, maintenant aux arrières à cause de sa jambe arrachée par un obus sur le front de la Sierra.[...]" »⁴⁰

Mais, très vite la conversation dévie vers le quotidien, comment vit-on dans de telles conditions ? D'après la jeune femme, tout est question d'organisation, presque simplement : « - *On s'y habitue et on s'organise. Je sors, surtout à cause des enfants, deux ou trois fois par jour, quand il n'y a pas d'avions. Ma soeur aînée vient prendre nos vêtements pour les laver. Regarde nous ne sommes pas sales. [...]* »⁴¹

Mais, la réalité se rappelle à l'ordre et les atrocités réapparaissent, sautent au visage de Mika Etchebéhère. Et c'est en évoquant cette cruauté que la jeune femme montre le plus d'engagement :

« Une petite fille très brune est venue se blottir entre les bras de la femme, qui sort un peigne de sa poche et lui démêle les cheveux. De grosses larmes coulent sur son visage.

"Celle que les bombes m'ont tuée avait des yeux verts et des nattes noires comme du jais, dit-elle d'une voix tremblante. Elle travaillait bien à l'école et disait qu'elle serait institutrice. Tant d'enfants qui ne seront plus rien parce que les bombes les ont déchirés en mille morceaux. Si nous gagnons la guerre, il faudra tuer tous ces aviateurs fascistes car ce sont des assassins d'enfants." »⁴²

40 Ibidem pages 208-209.

41 Ibidem pages 209-210.

42 Ibidem page 210.

Mika Etchebéhère quitte ce métro avec un goût amer dans la bouche : « *Ma descente aux enfers m'a mis du fiel dans la bouche* ». Ce fiel (« *hiel* » dans la version espagnole) est à double sens et traduit bien l'ambiguïté de ce qu'elle peut ressentir. En effet, elle éprouve du chagrin en voyant ces personnes se réfugier dans le métro comme des rats et en sachant que des enfants meurent dans un conflit qui n'est pas le leur. Mais, son attitude reflète aussi toute l'animosité que peut contenir cet adjectif. Elle est assez dédaigneuse vis-à-vis de ces femmes avec leurs enfants qui ne semblent pas faire autre chose, pour elle, que de fuir ou se cacher.

c) Une féminité remise en doute.

Cette ambiguïté nous la retrouvons dans les propos de Mika Etchebéhère lorsqu'elle parle d'elle en tant que femme.

En premier lieu, Mika Etchebéhère n'est pas vraiment une femme pour les miliciens ou en tout cas, elle n'a pas le droit de l'être. Elle fait tout pour ne pas les provoquer, les perturber ou réveiller leur jalousie et se consacre entièrement à son rôle de capitaine. Elle ne peut pas être femme à part entière car cela l'engagerait dans une relation bien différente avec les hommes qu'elle dirige. Elle se doit d'être pure :

« - En premier lieu, je suis la mère de tous, donc ils ont droit d'être les seuls à être aimés. D'un autre côté, et cet aspect est le plus subtil, je suis leur femme à eux tous, intouchable, placée sur un piédestal. Mais si, pour une raison ou une autre, je vais voir d'autres hommes je quitte mon piédestal, je descends sur terre comme toutes les autres femmes, comme elles, je peux pécher, en un mot je suis passible des mêmes mauvaises pensées. Aussi je me retire [...] »⁴³

Cette attitude conduit parfois à des réflexions surprenantes de la part des miliciens comme celle d'Anselmo quand Mika Etchebéhère refuse d'aller dormir : « *"C'est fort, une femme, dit-il, quand elle a des couilles. [...]"* »⁴⁴

Mais, cette position à vouloir nier sa féminité quand elle est en présence des hommes, la conduit aussi à y renoncer quand elle se retrouve seule. Ainsi, à plusieurs reprises elle raconte qu'elle refuse de se laisser aller à pleurer, même après la mort de son époux : « *La tête ne me fait plus mal, c'est la gorge maintenant, à force d'y refouler ce sanglot, indigne d'une femme qui a*

43 Ibidem page 273.

44 Ibidem page 71.

choisi de faire la guerre. »⁴⁵

Elle se contient plus que de raison pour ne pas « chialer mal à propos »⁴⁶ quand elle va voir la Chata. Elle ne veut pas toucher non plus aux blessés ou même regarder les blessures car elle dit d'elle que c'est une « "petite nature" »⁴⁷(*ñoña* en espagnol). Or, ne pas supporter la vue du sang, les plaies atroces ou la douleur des blessés n'est pas une attitude typiquement féminine. D'ailleurs, déjà à l'époque les soignants étaient surtout des infirmières, même si les médecins étaient des hommes car ils pouvaient plus facilement faire des études. Et quand bien même, la répulsion face à ces visions d'horreurs seraient purement féminines, elle n'en serait pas pour autant honteuse.

Ce qui semble le plus gêner Mika Etchebéhère c'est d'agir en tant que femme devant les hommes. Une fois retirée, hors de leur vue et après avoir quitté son habit de capitaine, à de rares occasions, elle se laisse aller à ses émotions, sans culpabilité. D'ailleurs, c'est seulement une fois seule dans sa chambre à Madrid qu'elle ressent les émotions que sont en droit d'éprouver toutes les femmes qui viennent de perdre leur mari :

« Des larmes coulent de mes yeux. C'est la première fois depuis sa mort que je pleure ainsi, isolée dans le noir, pour moi toute seule, librement, à grands sanglots, cachée dans l'encoignure d'une porte, loin des regards, en toute faiblesse. »⁴⁸

Mais, une fois encore, son abandon est, pour elle, un signe de faiblesse alors que les larmes ne sont que le symbole du chagrin face à la mort d'un être cher. Un homme peut tout aussi bien pleurer à la mort de son épouse sans que cela ne soit la marque d'une quelconque fragilité. Mais, Mika Etchebéhère pense bien avec les codes de son époque, voire les amplifie, eux qui veulent qu'une femme soit plus faible même quand elle a une position extraordinaire comme la sienne.

Enfin, cette remise en cause perpétuelle de sa féminité pousse Mika Etchebéhère à se refuser des soins qui lui seraient nécessaires. Ainsi, elle a des démangeaisons dues aux poux ou à ce qu'elle a mangé. Pour être mieux, elle doit se passer une pommade sur le corps. Mais, par pudeur due à sa condition de femme, elle ne peut le faire dans la pièce commune. Elle décide de ne pas le faire plutôt que de demander une faveur qu'elle considère trop féminine :

45 Ibidem page 90.

46 Ibidem page 104.

47 Ibidem page 194.

48 Ibidem page 212.

« [...] Cela fait trois semaines que je ne me suis pas déshabillée... Je pourrais demander à l'infirmier de me laisser seule un instant dans l'infirmierie, mais ce serait souligner ma différence par rapport aux autres, ma condition de femme. »⁴⁹

Ce comportement qui cherche à nier son genre, face aux hommes, conduit Mika Etchebéhère à se poser des questions sur sa féminité quant aux relations qu'elle pourrait avoir avec eux.

III. Une sensibilité honteuse.

Malgré tous ses efforts, Mika Etchebéhère n'en reste pas moins femme. Elle a donc des sentiments dus à son sexe ou a des comportements qui le rappelle même si elle préfère parfois les nier.

a) Les oeuvres d'art.

Tout d'abord, Mika Etchebéhère porte un intérêt tout particulier aux oeuvres d'art et aux monuments qui l'entourent. Elle vient, comme nous l'avons déjà dit, d'une famille bourgeoise d'Argentine. Durant ses études et grâce à son environnement familial, elle a acquis un goût pour les arts mais aussi pour leur conservation. Un tableau, une étoffe... appartiennent à la culture d'un pays et raconte une partie de son histoire. En cela, elle se distingue d'un certain nombre de républicains issus de milieux ouvriers, qui se sont formés seuls, souvent autodidactes, ils ont gravi les échelons des syndicats ou des partis politiques à leur rythme mais surtout en découvrant par eux-mêmes ce que la connaissance pouvait leur apporter. Tel fut le cas de son mentor Cipriano Mera ou du socialiste Francisco Largo Caballero par exemple. Mika Etchebéhère provient, elle, d'un milieu aisé, intellectuel. Elle possède un important bagage politique, comme de nombreux miliciens, mais elle a aussi une large culture générale qui manque parfois aux autres engagés qui, bien que souvent formés dans les ateneos, ces lieux de réunion qui avaient été créés pour instruire le peuple, n'ont eu accès, la plupart du temps, qu'à des connaissances théoriques, en lien avec leur tendance politique.

49 Ibidem page 364.

Pour Mika Etchebéhère les choses sont différentes. Quand elle voit les églises brûlées par anticléricalisme, elle s'insurge même modestement, de cet acte qui fait disparaître des oeuvres d'art à tout jamais⁵⁰.

« "Vous savez, camarades, il y a de vrais trésors ici. Chaque morceau de bois peint vaut une fortune. C'est très vieux et jamais plus on ne referra rien de pareil. Quand la guerre sera finie, votre chapelle sera déclarée monument national et l'on viendra de partout la voir, même de l'étranger." »⁵¹

A ce moment, elle ne semble pas prendre conscience de ce qui est en train de se passer. Une guerre commence et des personnes qui n'ont pas une très grande éducation car venant de milieux défavorisés, ne se préoccupent que de sauver leur vie et les modestes biens qu'elles ont obtenus par leur travail. De plus, elle s'adresse à des Républicains qui, pour la plupart, vouent une haine féroce à l'Eglise et à tout ce qui peut la représenter.

De même, face à des curés arrêtés par les miliciens sous un prétexte fallacieux, un certain apitoiement s'empare d'elle, sentiment qui ne semble pas d'ailleurs toucher les autres miliciens :

« Trois curés sont assis sur un banc devant la gare. Sans le milicien armé qui les surveille on pourrait croire qu'ils attendent le train pour partir. Aucun ne prie. Ils ont l'air si lamentable que je rage de sentir ma vieille ennemie, la pitié, et la honte d'avoir toujours pitié, me prendre à la gorge. Les deux plus jeunes seront probablement fusillés car les paysans les accusent d'avoir tiré sur le village ; on a trouvé des fusils et des cartouches dans leurs églises. [...] »⁵²

Il semblerait que les miliciens ne soient pas soumis à la même commisération. Ce sentiment de faiblesse vis-à-vis d'une personne qui n'est pas du même bord semble être plutôt féminin pour Mika Etchebéhère qui ne l'attribue pas aux hommes.

Ainsi, lorsqu'une femme s'aventure dans les lignes républicaines à Sigüenza en criant « No pasarán » (slogan républicain durant la Guerre Civile), elle est arrêtée et interrogée. Les miliciens pensent qu'il s'agit d'une fasciste. Mika Etchebéhère décide de l'envoyer auprès du chef qui la fera juger mais sa décision la tourmente : « *La porte s'est à peine refermée que les scrupules se mettent à me serrer la gorge.* »⁵³ Sa sensibilité féminine lui apparaît quelque peu honteuse.

50 Ibidem page 20.

51 Ibidem page 52.

52 Ibidem page 51.

53 Ibidem page 85.

Néanmoins, elle nuance son propos car elle attribue ce sentiment d'apitoiement aux femmes engagées comme elle. Les civiles qui se réfugient dans la cathédrale n'ont pas droit à une telle déférence quand elles sont assises avec leurs enfants sur les chasubles et les tapis d'Orient, comme nous l'avons souligné antérieurement⁵⁴.

Enfin, sa culture peut aussi l'amener à éprouver, si ce n'est de la pitié, du moins de la compassion pour les civils ou même les autres miliciens enfermés dans la cathédrale de Sigüenza. A l'intérieur de ce monument se trouve la statue d'un personnage important pour l'histoire de la ville : le Doncel. Ce militaire du XV^{ème} siècle, de son vrai nom Martín Vásquez de Arce, a combattu les musulmans près de Grenade durant la Reconquête. C'est en faisant le tour de la cathédrale que Mika Etchebéhère, accompagnée du Marseillais, aperçoit la chapelle dans laquelle se trouve le gisant du Doncel. Elle raconte alors au milicien, qui n'y porte pas grand intérêt, l'histoire de ce personnage qui a combattu contre les Maures. Ce récit devient prétexte à comparaison avec la situation que la population et les combattants sont en train de vivre dans la cathédrale.

Nous avons choisi de citer le passage en espagnol qui est un peu plus complet que celui des mémoires en français. Mika Etchebéhère converse avec le Marseillais qui évoque le sentiment d'étouffement qui l'étreint dans ce lieu pourtant gigantesque dans lequel ils sont enfermés et encerclés. De plus, il ne parle qu'en espagnol de sa compassion pour la population qui croit en la valeur de la colonne de Mika Etchebéhère et qui espère une issue victorieuse :

« Es un guerrero adolescente – le digo – muerto hace cerca de quinientos años en una batalla contra los moros.

- Nosotros también estamos combatiendo contra los moros, pero nuestras tumbas no serán tan ricas, poniendo por caso que nos entierren en algún sitio. ¡ Si supieras lo pesada que me cae esta catedral ! Todas estas vírgenes, todos los santos, y los demás también que *están vivos por fuera, pero que por dentro apenas respiran*. Vámonos de aquí, *dejémoslos robar los cuatro jamones que quedan. Verdadera basura la mayoría.*

- ¿ Hablas de los paisanos ?

- No, de muchos que se dicen milicianos. *Los paisanos son pobres infelices que tiemblan por sus mujeres y sus críos y que siguen creyendo que los sacaremos a flote. Te digo que debemos irnos esta misma noche, antes de que los fascistas instalen alrededor un cordón de ametralladoras.* »⁵⁵

54 Ibidem pages 94-95 et ce mémoire page 77.

55 Voir ETCHEBEHERE Mika, Mi guerra de España ..., op. cit., page 92 ; ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 99.

D'autre part, la description de la chapelle et de ce gisant, même succincte, est aussi intéressante. En effet, dans la version espagnole, Mika Etchebéhère évoque une oeuvre d'art, une statue très belle à laquelle elle porte depuis longtemps un intérêt et un attachement particulier :

« Una luz parecida a la que suele haber en los cuadros flamencos lame al sesgo los dorados de los retablos, *las vestiduras de las vírgenes, las rejas de la capilla*. Pasamos frente a la del "Doncel", el *bellísimo* yacente cuya fotografía en tarjeta postal guardé mucho tiempo. *Se lo enseño al Marsellés que lo mira sin gran interés.* »⁵⁶

L'expression « el bellissimo yacente » peut être ambiguë. Mika Etchebéhère parle-t-elle seulement de la statue en tant qu'oeuvre d'art ? Ou fait-elle aussi allusion à la beauté supposée du jeune garçon ?

Il semblerait, d'après le texte français, que bien qu'émerveillée par la sculpture qui est offerte à ses yeux, elle semble plus touchée par les traits remarquables du visage du jeune homme :

« Une lumière pareille à celle des tableaux flamands lèche de biais les dorures des retables. Nous passons devant la chapelle du Doncel, ce gisant si beau et si jeune dont j'avais longtemps gardé une reproduction en carte postale... »⁵⁷

Pour la première fois dans son ouvrage, Mika Etchebéhère évoque la beauté masculine en ne parlant pas de son mari. Certes, cette phrase ne porte pas à mal car elle se réfère à un personnage historique, mort depuis longtemps et qui ne côtoie pas chaque jour Mika Etchebéhère. Mais, elle montre que malgré les circonstances, la guerre, son veuvage, Mika Etchebéhère reste une femme hétérosexuelle, qui a des sensations, des désirs comme n'importe quelle autre femme de son âge (c'est-à-dire de seulement 34 ans en 1936).

b) Une attirance pour les hommes mais à quel prix ?

Après cette scène dans la cathédrale de Sigüenza, Mika Etchebéhère n'emploie pas de termes qui pourraient évoquer une quelconque attirance pour les hommes qui l'entourent. Ce sentiment ne réapparaît en fait que dans les tranchées, notamment celles de la Moncloa, où la promiscuité, qu'elle ne connaissait pas à ce point jusqu'alors, réveille des sensations oubliées ou parfois jamais perçues avant.

Cette première fois, comme nous pourrions l'appeler, a donc lieu suite à une discussion avec

56 Voir ETCHEBEHERE Mika, Mi guerra de España ..., op. cit., pages 91-92.

57 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 98.

Antonio Guerrero, l'un des chefs, sur l'occupation des miliciens durant les moments d'attente. Les hommes voudraient aller voir les filles des rues de la Moncloa. Mika Etchebéhère accepte « cette contrainte du corps » comme elle le présente. Cette appétence sexuelle de la part des hommes ne semble pas être un tabou pour elle. Elle paraît très bien comprendre leurs besoins et se charge même d'être leur porte-parole à ce sujet auprès du chef.

Nous citons pour cet extrait le texte espagnol qui nous semble plus explicite sur toute sa longueur que le texte français et nous soulignons les rajouts et les différences :

« Es la primera vez que vivo en una trinchera, emparedada día y noche en una zanja pegajosa donde los olores de la tierra podrida se añaden a las emanaciones ácidas de los hombres como yo mal lavados, nunca descalzados, apenas alimentados, inmovilizados en las cercanías de la gran ciudad tan próxima, que doscientos metros alcanzan para entrar en el bonito barrio de la Moncloa.

Tener a los hombres metidos en esta trinchera tan parecida a una fosa colectiva no plantea problemas a la hora del combate. Pero en las horas baldías de la larga jornada empapada de lluvia, cuando nada se mueve, llega a ser cada vez más difícil *impedir que salgan un rato*. Todos quisieran dar una vuelta por las calles donde hay todavía chicas en las puertas y bodegones abiertos que venden vino.

Hablo de esto con Antonio Guerrero, tratando de convencerlo de que podría dejarlos ir por turno, en grupo de cinco con dos horas de permiso durante las cuales, *si el cuerpo se lo pide*, puedan entrar en un burdel o conquistar a una muchacha. »⁵⁸

Cette conversation avec Antonio Guerrero fait prendre conscience à Mika Etchebéhère de son statut de femme. Cet homme, dont elle a l'impression qu'il ne la regarde pas comme d'habitude ou dont elle se rend compte du regard qu'il lui porte pour la première fois (est-ce dû dans les deux cas au sujet de la conversation ?) la trouble. Elle n'est plus à ce moment une combattante, mais elle est redevenue une femme à part entière qui peut être désirée comme telle et qui peut aussi désirer à son tour.

Mais, une fois encore, la culpabilité l'assaille. L'aurait-elle provoqué pour qu'il ait ce regard et peut-être une intention non avouée ? Même pour un sentiment naturel, Mika Etchebéhère se pose autant de questions que lorsqu'elle obtient son grade de capitaine par sa valeur :

« *Mi lenguaje produce un efecto curioso en nuestro jefe, mitad fraile, mitad pastor. De sus ojos adormilados cae una mirada despaciosa, que me descubre de repente mujer y despierta en mis entrañas, durante un instante mínimo, a una hembra ablandada que puede ceder. Con un movimiento brusco aparto la mano que ya busca mi hombro, y, mostrando un trozo de trinchera que comienza a desmoronarse, digo que habrá que apuntarla.*

¿ Habrá leído el hombre una complicidad en las inflexiones de mi voz, un consentimiento en mis ojos antes de que yo los hurte ? ¿ De dónde me ha venido esa debilidad, esa traición de una carne reprimida sin el menor esfuerzo consciente desde la muerte de Hippo ? Me pongo a odiar con todas mis fuerzas esta flaqueza que me devuelve a la humilde condición de mujer, tan bien escondida hasta aquí, que ninguno de los hombres con quienes he dormido a menudo sobre el mismo jergón se atrevió a descubrirla. ¿ *Hablaban entre ellos ? Es la primera vez que me lo pregunto. Para ver más claro, me alejo de un Antonio Guerrero, que ha vuelto a ser el hombre de antes de la mirada.* »⁵⁹

58 Voir ETCHEBEHERE Mika, Mi guerra de España ..., op. cit., pages 173-714.

59 Idem page 174.

D'ailleurs, ce sentiment qu'elle éprouve lui apparaît comme une trahison vis-à-vis d'elle et de son époux décédé. Elle ne pense pas avoir le droit d'être attiré par un homme quel qu'il soit. Apparemment ce penchant vis-à-vis de l'autre sexe serait pour elle une faiblesse purement féminine. A aucun moment elle n'exprime la sensation d'avoir été l'objet d'un regard courtois et donc d'une volonté personnelle d'Antonio Guerrero de la séduire. Il s'ensuit d'ailleurs un questionnement. Elle s'interroge sur un éventuel comportement qui aurait pu être déplacé ou suggestif de sa part (face à des hommes qui demandent à aller voir des prostituées).

« En mi zanja-dormitorio trato de recordar mis relaciones con los compañeros que me rodean desde los comienzos de la guerra. Sí, estoy siempre con ellos. Hablamos de sus familias, de política, nos queremos quizá, pero, ante todo, me respetan como respetan los españoles. Nunca revelan delante de mí más que sentimientos confesables según el código del pudor español. A la vez pegada a ellos y distante, todo lo que se refiere a los sentidos, las historias de burdel, incluso las otras, menos groseras, casi amorosas, nacidas al azar de los encuentros en la ciudad antes del asedio, se cuentan delante de mí. »⁶⁰

Elle se rend compte dans cet extrait de ce qu'elle est et de ce qu'elle n'est pas pour ces hommes. Elle est une milicienne à part entière, comme eux. Mais, elle n'est plus femme ou du moins si elle l'est encore, elle est alors une femme particulière : la veuve de leur chef et une femme au destin extraordinaire qui est venue combattre dans une guerre qui n'était pas la sienne :

« ¿ Qué soy yo para ellos ? Probablemente ni mujer ni hombre, un ser híbrido de una especie particular a quien obedecen ahora sin esfuerzo, que vivía al comienzo a la sombra de su marido, que lo ha remplazado en circunstancias dramáticas, que no ha flaqueado, que siempre los ha sostenido, y, colmo de méritos, ha venido del extranjero a combatir en su guerra. »⁶¹

Peut-être alors dans ces circonstances, alors qu'elle ne semble plus appartenir à aucun genre, éprouver des sentiments et des désirs de femme paraît difficile. Elle pense que son statut de femme paradoxalement l'en empêche. Pour pouvoir assouvir ses désirs « charnels », il faudrait qu'elle se comporte comme un homme. Sans doute a-t-elle raison. Mais que veut dire se comporter comme un homme ? Le pistolet en main, courageux et surtout, selon ce qu'elle dit, extrêmement violent et intrépide, plus qu'une femme peut-être d'après ses dires :

« ¿ Tengo derecho a tomar un amante entre ellos, incluso fuera de ellos, y dejar de pertenecerles ? Las palabras del viejo Anselmo diciéndome que no debía ir a ver tan a menudo a los hombres de la estación porque los nuestros tenían celos, me acuden a la memoria. *Había decidido entonces pensar en lo que contenían esos celos colectivos, pero me faltó tiempo.* Ahora me pregunto si no había en este sentimiento

60 Ibidem pages 174-175.

61 Ibidem page 175.

componentes carnales que no se habrían manifestado si se trataba de un jefe varón. Luego soy para ellos una mujer, su mujer, excepcional, pura y dura, a la cual se le perdona su sexo en la medida en que no se sirve de él, a la que se admira tanto por su valentía como por su cantidad, por su conducta.

¿ Puedo correr el riesgo de faltar a este compromiso tácito, tener un amante y que ellos lo sepan, *portarme como un hombre* y conservar al mismo tiempo su respeto y la admiración que me manifiestan a la hora de la verdad ? *La respuesta es "quizá", si yo fuese capaz de mandarlos pistola en mano, infundirles temor, si me portara como un hombre de guerra, más hombre que todos ellos en la mala acepción del término. »*⁶²

Elle en conclut cependant qu'elle doit rester telle qu'elle est, « une femme assexuée ». Avoir des désirs notamment sexuels serait pour elle honteux vis-à-vis de ces hommes. Elle doit redevenir cette femme pure, cette « légende » qu'elle est devenue, nous pourrions dire plutôt ce mythe car elle est une femme qui n'existe pas, une femme qui n'a pas de désirs, seulement celui de tout faire pour que les hommes combattent au mieux dans cette guerre, être cette femme « sans peur et sans reproches » dont nous parlions page 20 et qui est au coeur de ce mémoire.

« Pues bien, no, no quiero, sigo siendo la que soy, austera y casta como ellos me quieren, mujer o un ser híbrido, no tiene importancia. Lo que cuenta es servir en esta revolución con el máximo de eficacia y que se vaya a la mierda el pequeño tirón de la carne. Además, ya está tan lejos que puedo volver a la trinchera, mirar cara a cara a Antonio Guerrero lavada de toda culpa, envuelta en mi inviolabilidad y mi leyenda. »⁶³

Néanmoins, à partir de cet instant, Mika Etchebéhère se permet de faire des réflexions sur le physique des hommes qu'elle rencontre pour compléter leur description : « *A côté de notre beau colonel [Perea] se dresse un militaire presque aussi beau que lui et plus grand encore [le général Kleber]. »*⁶⁴

c) Des plaisirs défendus.

Mais, même si Mika Etchebéhère se laisse aller, avec le temps, à des considérations sur le physique des hommes qui l'entourent, toujours des chefs, elle ne va pas plus loin. Elle n'a pas le droit, selon elle, d'assouvir ses pulsions sexuelles ou ses désirs. Elle pense que les miliciens n'accepteraient pas une telle situation. Pourtant, elle ne leur pose jamais la question de savoir s'ils s'offusqueraient si, comme eux, elle se liait, même le temps d'une nuit, avec un homme.

Ainsi, lorsque Mika Etchebéhère apprend qu'elle doit réunir des miliciens pour aller combattre à la Moncloa, elle ne peut répondre par l'affirmative à cette demande car : « *"[...]Les miliciens ont touché aujourd'hui les trois cents pesetas du mois. Presque tous sont partis s'amuser en ville. Ils*

62 Ibidem page 175.

63 Ibidem page 175.

64 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 255.

ne viendront pas coucher à la caserne, et ceux qui rentreront seront soûls. »⁶⁵

La situation la contrarie mais elle agace aussi le commandant. Tous deux sont irrités de ne pouvoir satisfaire immédiatement le haut commandement et de se retrouver, à leur dépens, empêchés d'aller combattre.

Néanmoins, ce qui déplaît encore plus à Mika Etchebéhère c'est qu'elle ne peut pas aller en ville, boire pour oublier et se laisser aller à ses désirs sexuels. Mais, cette interdiction n'est pas exprimée par les miliciens. Elle seule s'impose ce comportement, car il ne convient pas, d'après ses paroles, à celui que doit avoir une femme aussi extraordinaire soit-elle. Elle ne peut se conduire comme les autres miliciens parce qu'elle a été placée, par eux, sur un piédestal. De plus, elle s'exclut d'elle-même de toute sexualité car elle doit se concentrer et s'astreindre au combat et au bien-être de ses miliciens, en bonne mère de famille qu'elle est depuis le début du conflit :

« Le commandant est gêné, mécontent, moi aussi et tellement lasse ; à tel point incapable de trouver une autre occupation que celle de me faire tuer, que cette occasion manquée me rend d'une humeur encore plus noire. Je n'ai pas, comme les miliciens, le droit de traîner dans les bars pour écouter les jours et les nuits sans combats. Mon statut de femme à part, me l'interdit. Mes convictions personnelles aussi me l'interdisent. [...] »⁶⁶

D'ailleurs, au retour de la Pinada de Húmera, Mika Etchebéhère rencontre un journaliste français avec lequel elle discute de ce qui se passe sur le front et de la non-intervention française. Elle ressent d'abord de la défiance vis-à-vis de cet homme qui ne combat pas mais qui est présent pour témoigner de ce qui se passe :

« "Et que font les Français du Front populaire qui restent les bras croisés devant la lutte du peuple espagnol ? Pourquoi n'envoient-ils pas les armes qui nous font défaut pour combattre le fascisme ? Vous venez ici regarder la guerre comme des amateurs de courses de taureaux vont aux arènes, et vous écrivez même de beaux articles sur le martyre de la population madrilène sous les sinistres bombardements de l'aviation franquiste. Et toi aussi, la petite excursion que tu as faite à la Pinada de Húmera te servira à faire un article plus ou moins pittoresque, plus ou moins apitoyé, plein de bonne volonté, sur la poignée de miliciens qui viennent de passer trois semaines en tenant ferme à coups de dynamite contre les mitrailleuses et les mortiers fascistes. [...] »⁶⁷

Elle préfère le laisser s'entretenir avec les autres membres du POUM, ne se sentant pas à même de répondre à ses questions. Pourtant, le journaliste désire la revoir sans vraiment donner de réelle raison à cette rencontre dans la version française : « - *Non, ce qui m'intéresse, c'est de parler avec toi de ce que tu voudras. Je passerai ce soir te chercher pour dîner.* »⁶⁸

65 Idem page 221.

66 Ibidem page 221.

67 Ibidem page 304.

68 Ibidem page 304.

En revanche, le texte espagnol nous permet de comprendre qu'une pensée se glisse derrière les paroles du journaliste, changer l'esprit de Mika Etchebéhère, qu'elle ne pense plus, temporairement à la guerre :

« - Lo que me interesa es hablar contigo de lo que tú quieras. Pasaré esta noche a buscarte para cenar. Comeremos en el "Hotel Gran Vía", donde estoy parando. No te prometo manjares extraordinarios, pero sí buen vino que todavía queda. No me mires con esa cara de burla, no te estoy sobornando, trato simplemente de convencerte para que aceptes un rato de charla amistosa, que te servirá de distracción. »⁶⁹

Mais, Mika Etchebéhère ne semble pas prête à honorer ce rendez-vous, sans doute parce qu'elle se sent trop fatiguée : « "[...] - Ne viens pas me chercher à la caserne. Si après m'être baignée et avoir dormi j'ai envie de bavarder, j'irai à ton hôtel autour de neuf heures. Ce n'est pas sûr, seulement probable. " »⁷⁰

Pourtant, sans explication dans la version française, elle décide qu'elle ira à ce rendez-vous :

« [...] Une fois de plus, ce réveil que j'ai derrière le front m'a signalé l'heure : je serai à temps pour mon rendez-vous avec le journaliste français. »⁷¹

En fait, elle cède par principe, selon ce qu'elle dit en espagnol :

« [...] Una vez más, ese despertador que tengo detrás de la frente ha marcado la hora de *cumplir*. De nada ha servido la cita dudosa fijada a regañadientes. La manía de cumplir que mantiene viva mi ansiedad desde que tengo uso de razón, se revela constantemente. [...] »⁷²

Mais, est-ce vraiment une question de principe ? Après tout, elle est femme et elle peut simplement être flattée qu'un homme, qui n'est pas l'un de ses miliciens ou des chefs qu'elle côtoie quotidiennement, s'intéresse à elle. D'ailleurs, ses réflexions lorsqu'elle se prépare pour ce rendez-vous et ses gestes inconscients montrent bien qu'elle est redevenue, pour un instant, une femme qui a rendez-vous avec un homme :

69 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Mi guerra de España* ..., op. cit., page 279.

70 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*, op. cit., page 305.

71 Idem page 305.

72 Voir ETCHEBEHERE Mika, *Mi guerra de España* ..., op. cit., page 281.

« C'est bon, cesse de chercher des raisons pour justifier ton envie de parler avec le Français, me dis-je en passant en revue le linge que je peux mettre. Dommage que je n'aie ni jupe ni robe ni manteau de femme. Alors, mettons ce pantalon de ski bleu avec le blouson neuf à double épaisseur de laine et la cape qui m'arrive aux chevilles. En fouillant dans ma mallette, où je garde une pommade pour les mains, je tombe sur un bâton de rouge à lèvres qu'une amie m'a offert à Paris. Je le prends sans m'en rendre compte, je l'ouvre, m'approche de la glace et reconnais étonnée ce que je suis maintenant : une femme-soldat qui n'a pas le droit de se farder les lèvres. »⁷³

Ses doutes sur sa tenue et sur l'attitude qu'elle doit avoir face au journaliste sont accentués par la réaction des miliciens qu'elle croise en sortant de la caserne et qui ne sont absolument pas habitués à la voir habillée ainsi, c'est-à-dire sans le « mono » (la salopette) bleu traditionnel des Républicains, mais surtout avec des vêtements un peu plus féminins que ceux qu'elle peut porter sur le front :

« Et comme soudain il [Garbanzo] découvrait que je suis habillée en vêtement de ville, il met un genou en terre, jette sa casquette à mes pieds et s'écrie :

"Quelle élégance ! Tu es la capitaine la plus chouette de toute notre guerre. Peut-on savoir où tu vas, sur ton trente et un ?

- Est-ce que la capitaine va rendre compte de ses faits et gestes ?" demande le vieux Saverio d'un ton sérieux.

Et il me regarde d'un oeil interrogateur comme s'il voulait savoir aussi où je vais.

"A l'Hôtel Gran Vía, dis-je. Je dois parler avec ce journaliste français pour lui raconter les exploits des miliciens du POUM.

- Et avant tout dis-lui que nous sommes révolutionnaires, dicte Garbanzo, et pas de la dernière heure, comme tant d'autres qui se disent aujourd'hui communistes." »⁷⁴

Elle se trouve obligée de se justifier, d'expliquer que malgré ses vêtements, elle n'y va pas pour un rendez-vous galant mais pour une discussion politique, pour apporter des informations qui pourraient servir pour un article à la gloire de la colonne. Apparemment, les miliciens semblent convaincus.

Elle arrive à l'hôtel avec du retard car les obus se sont remis à tomber sur Madrid.

Un premier sentiment de gêne la surprend en entrant dans la salle vide du restaurant. Elle se rend compte alors que, bien qu'en vêtements « civils », différents en tout cas de ceux qu'elle porte habituellement sur le front, elle a tout de même gardé ses étoiles de capitaine. S'ensuit alors une conversation avec le journaliste qui porte d'abord sur son rôle de milicienne. Elle est combattante, elle en a les stigmates sur le visage et cela se voit. Le journaliste la trouve fière, sûre d'elle et de ce qu'elle représente. Pourtant, Mika Etchebéhère se considère fragile, très loin de l'image presque virile que peut avoir la milicienne. Elle dit être une « faible femme sans défense », ce qui est une réflexion assez misogyne de sa part, comme si une femme ne pouvait

73 Voir ETCHEBEHÈRE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 306.

74 Idem page 307.

être à la fois forte dans les moments intenses de combats et plus fragile à l'arrière, quand les nerfs se relâchent, et en même temps garder toute sa féminité dans les deux cas.

De plus, Mika Etchebéhère ne semble pas assumer l'orgueil dont la qualifie le journaliste. Elle a pourtant accompli des exploits, elle est la seule femme à commander une colonne de miliciens.

Elle peut donc avoir une haute opinion de ses qualités :

« "J'ai oublié d'ôter mes insignes, dis-je au journaliste. Ces messieurs doivent penser que je suis une capitaine à la gomme sortie de quelque ministère.

- On voit à ton visage que tu reviens du front, dit-il. Tu as la peau comme du cuir tanné et une sorte d'arrogance dans l'allure peu commune à l'arrière-garde. C'est naturel que ton orgueil de combattante te colle à la peau. De toute façon, j'image que tu te moques de ce que les gens pensent de toi.

- Tu te trompes, j'en fais plus de cas que je ne le voudrais. C'est une faille de mon caractère, une faiblesse si tu préfères. La plus légère manifestation de méfiance ou d'hostilité me blesse, pis encore, m'humilie comme une offense insupportable. Au fond, je suis une faible femme sans défense. C'est la pure vérité, mais je ne devrais pas te l'avouer. Je parle plus qu'il ne le faut à cause de la chaleur et du vin, c'est sûr. Changeons de sujet. Demande-moi ce que tu as envie de savoir. »⁷⁵

Même si Mika Etchebéhère a fortement envie de changer de sujet, le journaliste poursuit dans la même idée et veut parler de ses relations avec les miliciens, bien qu'il le fasse à mots couverts. Il se pose en fait les mêmes questions que tout un chacun peut se poser dans cette situation, et cette fois-ci quelle que soit l'époque : est-ce que les relations vont plus loin ? Sont-elles plus intimes que ce qu'elle peut en dire ?

« - Au risque de te gêner, je veux te demander une chose que je crois importante.

- Je sais, tu es comme tout le monde, tu veux savoir si cela ne me crée pas de problèmes de types, disons, sentimental ; si je n'ai pas à repousser des propositions, des insinuations ou des tentatives amoureuses. C'est bien cela ? »⁷⁶

La réponse de Mika Etchebéhère est catégorique mais surtout ressemble beaucoup à ce qu'elle a toujours dit, elle remet en avant ce lien quasi maternel qui existe entre elle et ses hommes. Il ne s'agit pas pour elle de sexualité, mais d'un sentiment de jalousie enfantine qui peut vite être résolu. Mika Etchebéhère n'évoque pas le comportement de ses hommes comme étant celui d'adultes. Cela compliquerait pour elle les relations qu'elle peut se permettre d'avoir avec eux. Est-ce qu'une cohabitation provoquée par une guerre, une promiscuité imposée entre une femme et des hommes peut réussir sans qu'à aucun moment, la sexualité mette à mal les relations établies ? :

« - Oui, c'est ce que je voulais dire.

- Alors je te réponds catégoriquement : jamais.

- En as-tu parlé quelque fois avec les miliciens ?

75 Ibidem page 310.

76 Ibidem page 311.

- Jamais. Ça aurait été une erreur de ma part, et de plus une faiblesse. Pour eux je ne suis ni femme ni homme. Le climat qui s'est créé entre nous est né de ma conduite.
- Tu n'as jamais essayé de savoir ce qu'ils disent de toi entre eux ?
- De façon délibérée, non. Une fois, par hasard, à Sigüenza. Et je lui parle de la jalousie des miliciens vis-à-vis des camarades qui défendaient la gare.
- Cela aurait dû te prouver que tu n'étais pas pour eux aussi intouchable que tu veux le croire.
- Ne sois pas aussi primaire. La jalousie est un sentiment possessif que les enfants éprouvent envers leur mère, qui existe entre amis et même entre animaux. Je n'avais pas le temps alors de me mettre à rechercher la nature de la jalousie que les miliciens ressentaient et je me suis gardée de les interroger à ce sujet. En revanche, j'ai limité au minimum mes absences, et le problème a ainsi été résolu. »⁷⁷

Elle qualifie le journaliste de « primaire » mais, elle a une vision, qui peut paraître un peu simpliste, de son statut en se présentant comme une « non-femme ». Elle n'assume pas beaucoup les caractéristiques de son genre.

La conversation continue sur des considérations politiques, sur ce qui se passe sur le front pendant un long moment. Quand il commence à se faire tard, Mika Etchebéhère décide de retourner à la caserne. Le journaliste lui propose de dormir à l'hôtel. Elle lui explique alors que ce n'est pas possible par conviction politique, par respect pour l'image que les miliciens ont d'elle ou que lui-même a d'elle. Elle prétend aussi ne pas vouloir suivre une morale bourgeoise pourtant, dans les faits, c'est ce qu'elle fait : une femme ne doit pas coucher avec un homme d'une nuit.

- « - Tu pourrais rester dormir ici.
- Ici, avec toi ?
- Pourquoi pas ? Tes principes te l'interdisent ?
- Oui, mes principes guerriers me l'interdisent.
- Parce que tu crois que dans l'article que je vais écrire je vais dire que j'ai couché avec une capitaine qui commande des forces sur le front de Madrid ?
- Même si tu ne le dis pas, même si personne ne le sait, pas même les miliciens, cela rabaisserait d'une certaine manière, salirait même la cause que je sers. Ne me regarde pas avec cet air de moquerie ou de pitié, ne crois pas que je me prenne pour Jeanne d'Arc ou que je m'impose une règle de vie monacale. Mon attitude n'a rien à voir avec la morale bourgeoise : elle concerne le personnage que j'incarne pour les miliciens de ma compagnie, pour tous ceux qui m'entourent et même pour toi.
- Alors tu t'imagines que si tu passais la nuit avec moi, tu baisserais dans mon estime ?
- Je suis sûre que oui. Je n'ai pas la force cette nuit de t'expliquer par quels chemins tortueux l'image que tu emporterais de moi se banaliserait, s'abaisserait à la taille d'une aventure pittoresque dans l'Espagne rouge avec une capitaine que tu mets dans ton lit quand tu l'as décidé. Tu me répondras, je sais bien, que je donne une importance démesurée à quelque chose qui n'en a aucune, que je me donne à moi-même une fausse importance en voulant à tout prix que tu me prennes pour un être exceptionnel. »⁷⁸

Le journaliste lui répond avec lucidité. Il a eu le comportement qu'un homme peut avoir envers une femme attirante aussi exceptionnelle soit-elle : « "[...] - *J'espère au moins ne pas t'avoir offensée. La seule chose peut-être que tu puisses me reprocher, c'est d'avoir voulu te traiter*

⁷⁷ Ibidem page 311.

⁷⁸ Ibidem pages 314-315.

simplement comme une femme semblable aux autres femmes, en oubliant en effet que tu es exceptionnelle." »⁷⁹

Cependant, aucun des deux n'a complètement eu un comportement adapté de femme pour elle, d'un homme attiré par une femme pour lui. De plus, même si le journaliste parle, à la fin de la conversation du statut exceptionnel de Mika Etchebéhère, durant la conversation ce caractère extraordinaire n'apparaît pas comme étant vraisemblablement la cause de cette attirance. Pourtant, le fait que Mika Etchebéhère soit milicienne, avec tout l'imaginaire que cela peut véhiculer, et qu'elle ait un comportement fier et volontaire peut la rendre désirable aux yeux des hommes car comme le dira Simone de Beauvoir après la Seconde Guerre Mondiale durant laquelle de nouvelles combattantes apparaîtront et créeront d'autres mythes, comme celui des résistantes :

« [...] qu'une femme exerce un « office viril » et soit en même temps désirable, ça a été longtemps un thème de plaisanteries plus ou moins graveleuses ; peu à peu le scandale et l'ironie se sont émoussés et il semble qu'une nouvelle forme d'érotisme soit en train de naître : peut-être engendrera-t-elle de nouveaux mythes. »⁸⁰

Enfin, lorsque Mika Etchebéhère rentre à la caserne, personne, que ce soient les miliciens de garde ou Mika Etchebéhère n'évoque le pourquoi de cette rencontre avec le journaliste mais surtout de son retour tardif :

« Il est deux heures du matin quand j'arrive à la caserne. Derrière la porte entrouverte, dans le large hall, en plus des deux miliciens de garde, je vois, assis par terre et fumant, trois de nos vieux et quatre ou cinq jeunes.

"Que se passe-t-il, pourquoi êtes-vous réveillés ?

- Rien on t'attendait. On croyait même que tu ne viendrais pas dormir, tu aurais pu..."

Les voix deviennent indécises, comme gênées, cherchant une explication difficile à exprimer. Je ne recueille pas la méfiance, je ne revendique pas une indépendance parfaitement naturelle et qu'il leur en coûterait de discuter.

"Si j'avais pensé ne pas rentrer dormir, dis-je seulement, j'aurais averti avant de m'en aller. Et si quelque chose de grave s'était produit, vous saviez bien que j'avais rendez-vous avec le journaliste à l'hôtel Gran Vía." »⁸¹

Un accord tacite a été conclu. Tous luttent pour la même cause, hommes et femmes. Les pulsions du corps n'ont pas à interférer :

« Ni eux ni moi ne faisons allusion au motif qui aurait pu me faire dormir ailleurs qu'à la caserne. Hypocrisie ? Je dirais précaution. Entre eux et moi, il existe un terrain commun, la lutte, la solidarité, la dure loi du combat. Au-delà, il y a une zone obscure où nous nous mouvons, eux et moi, à pas prudents, comme si nous marchions au bord d'un puits mal fermé. Ce qui dort ou s'agite dans les eaux de ce puits nous concerne eux et moi, mais par un accord tacite nous ne regardons pas à l'intérieur du puits. Cela n'est pas nécessaire non plus. L'essentiel est clair entre nous. Si j'étais restée dormir avec le journaliste français, quelque chose se serait troublé. L'homme ne pouvait le comprendre parce qu'il n'est pas espagnol. »⁸²

79 Ibidem page 315.

80 Voir DE BEAUVOIR, Simone, Le deuxième sexe, tome 1 : Les faits et les mythes, op. cit., page 407.

81 Voir ETCHEBEHÈRE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., pages 315-316.

82 Idem page 316.

Pour Mika Etchebéhère, le lien qui l'unit aux miliciens ne peut être ébranlé par aucun désir personnel, en tout cas de sa part, car elle n'évoque pas ici le besoin pour les hommes d'aller voir les prostituées, ce qui laisse supposer que le même comportement chez une femme serait alors signe de vulgarité.

De plus, la dernière phrase de cette citation est assez surprenante. Le fait que le journaliste ne soit pas espagnol justifie qu'il ne comprenne pas ce silence de tous. Ce qui sous-entend qu'un milicien d'une autre nationalité aurait eu une attitude différente face à elle. Ne pense-t-elle pas à ce moment-là au Marseillais qui s'est comporté vis-à-vis d'elle comme les autres hommes sous ses ordres alors qu'il était Français ? Les arguments de Mika Etchebéhère pour ne pas céder à la tentation du corps sont assez déconcertants et parfois contradictoires. Cette attitude souligne ses hésitations et ses attirances non assouvies face aux hommes.

Nous avons donc pu constater que Mika Etchebéhère a des difficultés à assumer son genre mais aussi l'aspect humain de cette guerre. Elle accepte que ses miliciens aient une sexualité mais elle le refuse catégoriquement pour elle et l'admet difficilement pour les autres femmes, même les prostituées qui se servent de leur corps pour pouvoir combattre et avoir un fusil. De plus, elle attribue comme faiblesse féminine tout atermoiement du corps ou toute sensibilité face aux oeuvres d'art notamment.

Mika Etchebéhère se pose beaucoup de questions sur son comportement avec les hommes mais aussi sur celui qu'elle doit avoir avec les autres femmes ou simplement quand elle est seule dans sa chambre mais les seules réponses qu'elle réussit à y apporter se soldent par l'édification d'un bouclier maternel. Elle se conduit en mère et laisse ses désirs charnels de côté afin de mieux s'occuper de ses « enfants », les miliciens.

CONCLUSION

« [...] On aura tout vu. C'est une femme qui commande la compagnie et les miliciens qui lavent les chaussettes. Pour une révolution, c'est une révolution ! »¹ Par ces paroles, le milicien, dénommé Ernesto, résume le propos de ce mémoire et le contenu de l'oeuvre de Mika Etchebéhère, Ma guerre d'Espagne à moi. Certes, Mika Etchebéhère y relate un épisode de sa vie de militante, et non des moindres puisqu'il s'agit de la Guerre Civile espagnole à laquelle elle a participé, mais elle raconte aussi et surtout son implication durant ce conflit. C'est l'analyse de ce dernier point que nous avons choisi de développer car Mika Etchebéhère s'est retrouvée à la tête d'une colonne de miliciens. Elle est devenue la seule femme responsable d'une milice de combattants dans le camp républicain. Nous avons vu que cette situation exceptionnelle est d'abord due à la mort tragique de son mari Hippolyte mais elle est aussi née de la volonté des miliciens, comme elle le souligne elle-même dans son ouvrage : « C'est vous qui m'avez choisie comme capitaine librement, sans tenir compte de ma condition de femme. »²

Si les hommes ne se sont pas préoccupés plus que de raison du sexe de leur chef, Mika Etchebéhère s'est interrogée sur cette bizarrerie, ce commandement hors-norme qui s'installait. Comme nous l'avons vu, Mika Etchebéhère se questionne beaucoup sur sa légitimité à ce poste, à diriger des hommes, elle qui n'est « que » femme dans ces années 30. Elle a dû trouver la place appropriée à cette situation particulière. Elle est devenue à la fois mère et épouse des miliciens. Elle a tout fait pour leur bien-être en tant que chef, mais s'est investie d'une façon plus personnelle en tant que femme. Les miliciens devaient manger pour combattre avec force mais la nourriture se

1 Voir ETCHEBEHERE Mika, Ma guerre d'Espagne à moi, op. cit., page 254.

2 Idem page 254.

devait d'être suffisante et chaude dans la colonne de Mika Etchebéhère.

De plus, elle qui n'a pas eu d'enfants, par conviction politique, afin de se consacrer entièrement à la révolution dont elle rêvait depuis son adolescence, s'est préoccupée des miliciens comme elle aurait pu le faire de ses propres enfants, notamment des plus jeunes, allant jusqu'à s'enticher de l'un d'entre eux, Clavelín et de le pleurer éperdument, lorsque celui-ci est mortellement blessé, alors qu'elle ne s'est pas autorisée à le faire pour son mari.

Comme de nombreux chefs, elle a son moment de gloire : la cathédrale de Sigüenza. Mais, ce n'est pas simplement son opposition aux Nationalistes, en tant que Républicaine, qui lui fait acquérir une petite notoriété mais aussi son statut inhabituel de femme-chef. Cependant, cette caractéristique semble aussi avoir ses limites. Elle n'est pas évoquée, durant les premiers mois du conflit, par le Secrétariat Féminin du POUM, qui aurait pourtant pu tirer profit de la position exceptionnelle de cette femme. Mais, Mika Etchebéhère ne recherche pas la renommée à travers ce poste, même si elle en tire un certain orgueil. Et surtout elle ne profite pas de la situation pour entreprendre un quelconque prosélytisme féministe effréné. Mika Etchebéhère défend les femmes de sa colonne, milicienne ou non, mais après une période de réticences. Et même si elle finit par accepter les autres femmes dans les rangs de son camp, elle a tout de même, au début, du recul face aux prostituées ou aux religieuses défroquées.

Ce qui la tourmente le plus, ce n'est pas l'image de la femme, ni la façon dont elle peut être perçue durant cette guerre civile mais bien son attitude à elle face aux hommes qui composent sa colonne et le comportement qu'elle doit adopter. Nous avons vu qu'elle a des difficultés pour se positionner en tant que femme dans ce monde d'hommes. Elle se doit de garder une certaine retenue. Elle ne peut, selon ses paroles, laisser libre court à sa féminité, laisser ses sentiments prendre le dessus sur son engagement politique.

Pourtant, comme tout un chacun, elle a des attirances, parfois sexuelles, face aux hommes qu'elle croise après la mort de son mari. Mais, ses réflexions ne la conduisent pas à faire évoluer son attitude. Elle reste, durant toute la période relatée, prisonnière de l'image qu'elle veut donner d'elle, au point de réagir avec un certain rigorisme moral.

Bref, elle se questionne beaucoup. Elle met en place des stratégies d'effacement de sa féminité, n'accordant le droit d'être féminines qu'à certaines autres femmes. Mais, malgré tout, elle et ce qu'elle représente attire. L'intérêt des hommes est éveillé par cette milicienne différente des autres. Si Mika Etchebéhère fait tout pour rendre insipide sa féminité, les hommes qui l'entourent n'en semblent que plus attirés par elle.

D'ailleurs, les personnes qui ont pu la côtoyer au moment du conflit ne sont pas les seules à s'intéresser à Mika Etchebéhère. Elle suscite aussi l'intérêt de certains de nos contemporains et pas seulement celle des historiens. En effet, Elsa Osorio, romancière et journaliste argentine, s'est penchée sur l'histoire exceptionnelle de sa compatriote et en a écrit un roman, La Capitana³. S'appuyant sur une base historique importante et surtout très documentée, Elsa Osorio raconte avec enthousiasme, respect et admiration la vie, sous la forme de la fiction, de Mika Etchebéhère. Il est intéressant de constater à quel point la grande Histoire et la petite histoire d'un individu peuvent, d'une part, être imbriquées, et d'autre part, s'influencer mutuellement. Bien entendu, l'action de Mika Etchebéhère n'a pas changé à elle seule le cours de la Guerre Civile espagnole mais ses mémoires permettent de comprendre un moment de l'Histoire de l'Espagne et l'implication des partis politiques, mais aussi l'Histoire des femmes. L'oeuvre d'Elsa Osorio permet au lecteur de se rendre compte, à quel point Mika Etchebéhère était à la fois une femme politisée, une femme-capitaine, une femme étrangère dans les pays pour lesquels elle a lutté mais une femme tout simplement.

³ Voir OSORIO Elsa, La Capitana, op. cit.

Bibliographie

Textes de référence

ETCHEBÉHÈRE Mika : Ma guerre d'Espagne à moi, Actes Sud, Collectiob Babel révolution, 1998, 1ère édition Denoël 1976, 391 pages.

ETCHEBEHERE Mika : Mi guerra de España, Testimonio de una miliciana al mando de una columna del POUM, Alikornio ediciones, Barcelona, 2003, 347 pages.

Dictionnaires

Dictionnaire biographique du Mouvement Ouvrier français, publié sous la direction de Jean Maitron, tome 27, pages 98 à 100, Editions ouvrières, Paris, 1986.

Dictionnaire de la langue française, dit Littré.

Etudes

AUROY Vanessa : Le rôle du POUM durant la Guerre Civile espagnole et ses relations avec les communistes et les anarchistes : l'exemple de la Catalogne, sous la direction de Monsieur Antoine Fraile, mémoire de maîtrise, Université d'Angers, 2000, 180 pages.

CHRIST Michel : Le POUM. Histoire d'un parti révolutionnaire espagnol. 1935-1952, L'Harmattan, Paris, 2005, 137 pages.

NASH Mary : Rojas, las mujeres republicanas en la Guerra Civil, Taurus, Espagne, 1999, 358 pages.

SUÁREZ Andrés, El proceso contra el POUM Un episodio de la revolución española, Paris, Ruedo Ibérico, 1974.

THOMAS Hugh, La guerre d'Espagne. Juillet 1936-Mars 1939, Paris, Robert Laffont, 1985.

BENNASSAR Bartolomé : Histoire des espagnols, VIè-XXè siècle, Bouquin, Robert Laffont, Paris, 1992, 1ère édition 1985, 1132 pages.

SKOUTELSKY Rémi, L'espoir guidait leurs pas, Les volontaires français dans les Brigades Internationales, 1936-1939, Paris, Grasset, 1998, 411 pages.

LEJEUNE Philippe : Le pacte autobiographique, éditions Seuil, 1996, 1ère édition 1975, 383 pages

DE BEAUVOIR Simone : Le deuxième sexe, tome 1, Les faits et les mythes, Gallimard, Paris, 1^{ère} édition 1949, renouvelée en 1976, 2002, 409 pages.

Articles

La Batalla :

Mardi 18 août 1936 : « Ha muerto un gran camarada : LUIS HIPOLITO ETCHEBEHERE »

Jeudi 20 août 1936 : « Nuevos detalles sobre la heroica muerte del camarada Etchebehere. »

Dimanche 5 octobre : « Secretariado femenino del POUM :

A todas las compañeras militantes y simpatizantes

A todas las mujeres trabajadoras

Vendredi 9 octobre 1936 : « *Hombres y cosas del frente por Juan BREA SIGÜENZA* »

Fondation Nin :

PORTELA Luis : «Mika Etchebéhère : una heroica y desconocida combatiente de nuestra guerra civil», 2000, 5 pages.

TARCUS Horacio : « Historia de una pasión revolucionaria» in El Robadallo, número 11-12, Buenos Aires, 2000, 23 pages.

Roman

OSORIO Elsa, La Capitana, Nuevos Tiempos, ediciones Siruela, 2012, Espagne, 287 pages.

ANNEXES

Introduction de Mi guerra de España

Articles de La Batalla

Mardi 18 août 1936 : « *Ha muerto un gran camarada : LUIS HIPOLITO ETCHEBEHERE* »

Jeudi 20 août 1936 : « *Nuevos detalles sobre la heroica muerte del camarada Etchebehere.* »

Dimanche 5 octobre : « *Secretariado femenino del POUM :*

A todas las compañeras militantes y simpatizantes

A todas las mujeres trabajadoras »

Vendredi 9 octobre 1936 : « *Hombres y cosas del frente por Juan BREA*

SIGÜENZA »

Photographies de la cathédrale de Sigüenza (extérieur et intérieur)

Nota biográfica*

Mika Etchebéhère (Mica Feldman) (1) nació en la localidad de Moisesville, en la provincia argentina de Santa Fe, el 14 de marzo de 1902. Sus padres, judíos rusos, habían llegado unos años antes huyendo de los pogromos que se sucedían en la Rusia zarista. Su infancia transcurre entre los emigrados rusos, muchos de los cuales, eran revolucionarios huidos de las cárceles siberianas. Muy pronto, a los catorce años, en la ciudad de Rosario, adonde se había trasladado con su familia unos años antes, entra en contacto con las ideas anarquistas, formando parte de la Agrupación Femenina "Luisa Michel". Con dieciocho años llega a Buenos Aires para cursar la carrera de Odontología y establece relación con el grupo Insurrexit, editor de la revista del mismo nombre, que reunirá a un puñado de jóvenes universitarios radicales que constituye un referente de primer orden en la vanguardia literaria y política de la Argentina de su tiempo.

Es a través de su colaboración con Insurrexit como llega a conocer a Hipólito Etchebéhère; desde entonces, permanecerán unidos en vida y militancia hasta la muerte de éste en combate durante la guerra civil española de 1936-39, "cuando la revolución aún era hermosa...", según palabras de la propia Mika. Hipólito Etchebéhère había nacido dos años antes que Mika, en 1900, en Sa Pereira (Santa Fe), hijo de padre vascofrancés y madre oriunda de Burdeos. El año de 1919 fue decisivo en la decantación

(*) La mayor parte de las referencias biográficas han sido entresacadas del exhaustivo y muy recomendable trabajo realizado por Horacio Tarcus, "Historia de una pasión revolucionaria. Hipólito Etchebéhère y Mika Feldman, de la reforma universitaria a la guerra civil española", que apareció en *El Rodaballo. Revista de política y cultura*, n° 11/12, Buenos Aires, 2000, si bien el texto aquí publicado, como las notas que lo acompañan son de exclusiva responsabilidad de Alikornio Ediciones.

1. Mica Feldman es el nombre de soltera de Mika Etchebéhère, que modificó asimismo la grafía, trocando la c por una k, durante su estancia en Europa.

de Hipólito hacia la lucha revolucionaria. Un día de enero de aquel año, desde el balcón de su casa, Hipólito contempla cómo la policía arrastra por las calles, atados a la montura de su caballo, a ancianos judíos de barba blanca sacados del guetto de Buenos Aires. “En Argentina —evoca la propia Mika— en esa época, se llamaba judíos a los rusos. Ser ruso quería decir bolchevique, revolucionario, responsable de la lucha que libraban en ese momento los obreros de una de las mayores fábricas del país mediante una huelga que, por su dimensión y firmeza, hacía temblar a la burguesía”. Después de denunciar públicamente la represión y de ser detenido por ello, Hipólito abandona la casa familiar e inicia su periplo de militante revolucionario. Junto con Mika intervienen en todas las iniciativas organizativas de carácter revolucionario estimuladas por la Revolución Rusa, lo que les lleva a un breve paso por el Partido Comunista (PC) argentino, donde se alinean con las posiciones de izquierda. Después de romper con el PC, la pareja emprende un viaje a la Patagonia con el fin de ahorrar el dinero suficiente para ir a Europa.

Tienen los ojos puestos en Alemania, donde la tradición y magnitud de la organización de la clase obrera les hacía concebir nuevas esperanzas revolucionarias. Es así como, en junio de 1931 llegan a Madrid, donde se contagian de la euforia reinante, dos meses después de ser declarada la República. De Madrid van a París, donde entran en contacto con el círculo de Amis du Monde que cuenta con René Lefevre (2) como uno de sus principales animadores, el cual está fuertemente inclinado hacia un marxismo de carácter consejista, libertario. De ese modo, Mika e Hipólito continúan su trayectoria de militantes integrados en los grupos opositores de izquierda que forman parte del PC. Y lo mismo harán cuando lleguen a Berlín en octubre de 1932. Aunque se dirigen al PC alemán, entran en contacto con el grupo de oposi-

2. René Lefevre fue el impulsor durante varias décadas de la Éditions Spartacus (París), cuyo catálogo está animado por un espíritu abierto hacia la tradición marxista más heterodoxa. Después de su muerte, a comienzo de los años ochenta, el proyecto editorial de Spartacus ha continuado hasta ahora, aunque con apariciones irregulares.

ción aglutinado en torno a Katia y Kurt Landau (3). Pero en Alemania, todo su entusiasmo se ve pronto enfriado, cuando observan la pasividad de la socialdemocracia y el cálculo oportunista y sectario del PC ante la escalada del nazismo. La actitud de socialdemócratas y comunistas sólo hace que añadir desconcierto entre las filas del mayor movimiento obrero organizado del mundo. La perplejidad y la decepción que suscitan en el ánimo de la pareja la inhibición de las fuerzas organizadas del proletariado alemán frente al nazismo quedarán bien reflejadas en los artículos publicados con el pseudónimo de Juan Rústico, en la revista francesa *Masses*, editada por René Lefeuve. Regresan a París, donde continúan sus estrechas relaciones con Katia y Kurt Landau, y traban amistad con el matrimonio Rosmer, formado por Alfred Rosmer, obrero de la industria gráfica anarcosindicalista que la revolución rusa había atraído a las filas del comunismo, y Marguerite Thévenet. Los Rosmer habían sido expulsados del PC francés y habían constituido un grupo de oposición, inicialmente vinculado a Trotski. Es así como, junto con otros compañeros franceses, opositores de izquierda del PC, fundan la revista *Que Faire?* en 1934.

Atentos a cualquier movimiento revolucionario que pueda producirse, cuando estalla la rebelión minera en Asturias (octubre de 1934), continúa Mika, “fuimos a renovar nuestros pasaportes para ir allá. La sangrienta represión de ese movimiento ejemplar, tan próximo de la Comuna de París por sus motivaciones y su desarrollo, cortó nuestro impulso. Rústico escribió magníficas páginas sobre la lucha asturiana que, desgraciadamente, desaparecieron en Barcelona cuando los estalinistas saquearon las oficinas del POUM durante las jornadas de Mayo de 1937” (4).

A causa de los problemas pulmonares que aquejaban a Hipólito desde años atrás, los médicos le aconsejaron un cambio de clima, por lo que decidió trasladarse a Madrid; una decisión

3. Kurt Landau sería asesinado por los estalinistas en Barcelona, en 1937.

4. Juan Rústico (Hippolyte Etchebéhère). 1933: *La tragedia du proletariat allemand. Défaite sans combat, victoire sans péril*. Février-Mars 1981, série B n° 111, Spartacus, Paris, p. 11.

que no atendía solamente a la búsqueda del clima seco y soleado madrileño, sino al clima de efervescencia social que las crecientes luchas obreras creaba.

Hipólito llegó a Madrid en mayo de 1936 y Mika se le uniría dos meses más tarde, exactamente, el 12 de julio, con la intención de realizar un proyectado viaje a pie a través de Asturias. Sin embargo, como cuenta la propia Mika, “aún no habíamos acabado de contarnos nuestra ausencia, cuando el levantamiento de los generales fascistas estalló como una tormenta que borró el pasado e hizo nacer la esperanza” (5).

Desde el primer momento, Mika e Hipólito se ponen a buscar armas y una organización en la que enrolarse para la lucha, van de un sindicato a otro, entre adolescentes y viejos, aturridos por los rumores, los discursos, las canciones y las consignas, en medio del gentío que inunda las calles de Madrid, hasta que al día siguiente se enrolan en la escuadra del POUM, “la organización política más cercana a nuestro grupo de oposición” (6), ya que ambos se alineaban con las tesis de oposición trotskistas a la línea dominante en la Internacional Comunista. Parten hacia el frente con una columna de 120 miembros, la Columna Motorizada del POUM, compuesta por tres camiones y otros tantos turismos, al frente de la cual, como comandante o responsable, según la denominación de aquellos primeros tiempos, estaba Hipólito.

A la muerte de Hipólito, 26 días después de entrar en combate, Mika obtiene el reconocimiento de los compañeros combatientes como heredera de la jefatura de su compañero. Luego, con la integración de la milicia poumista en el ejército republicano, obtendrá el grado de capitana en la División que comandaba el anarcosindicalista Cipriano Mera, dándose la circunstancia que fue la única mujer que ocupó un cargo con mando de tropa durante la guerra civil española de 1936-39. Participó en los combates de Sigüenza, en el frente de Guadalajara. Como mujer y revolucionaria enfrentó con lucidez y arrojo las contradicciones que

5. op. cit. p. 12.

6. op. cit. p. 12.

comportaba su circunstancial condición de capitana de una columna militar mayoritariamente compuesta por hombres que, si bien estaban alentados del espíritu revolucionario, no por ello dejaban de tener arraigados prejuicios respecto a la condición de la mujer. De ella diría Cipriano Mera que era una “mujer valiente y capaz, acaso demasiado madre –cosa natural– con los milicianos a sus órdenes, había dado ya pruebas de gran serenidad y decisión: encontrándose cercada con otros camaradas suyos en Sigüenza, logró abrirse camino y escapar al enemigo” (7).

Pero Mika no sufrió solamente la presión de los prejuicios de los milicianos, sino la hostilidad de los estalinistas y su labor de zapa contra las iniciativas revolucionarias que se desarrollaban en el bando republicano, de las que el relato de Mika que aquí presentamos dan una muestra. La campaña de difamación, persecución –y, en muchos casos, eliminación física– emprendida por el Partido Comunista contra los militantes trotskistas y poumistas también afectó a Mika, que fue detenida en el frente de Guadalajara a mediados de Mayo de 1937 y conducida a los calabozos de la Dirección General de Seguridad (DGS) en Madrid, bajo la acusación de “desafecta” a la República. Mera cuenta el episodio en su memorias: “...un enlace me trajo una nota del comandante Perea, jefe de la Vª División, en la que me comunicaba la detención de la capitana Mika Etchebéhère, recomendándome hiciese una gestión personal para que fuera puesta en libertad” (8). Mera acude a la DGS y se entrevista con el director, Manuel Muñoz, ante el que expone la irreprochable conducta de Hipólito y Mika en la lucha contra los militares franquistas, y no le oculta su impresión de que “lo que sin duda ha ocurrido en este caso, es que agentes del Partido Comunista han querido deshacerse de esa mujer por ser del POUM” (9). Afortunadamente, añade, “al día siguiente, con gran satisfacción por mi parte, se presentó Mika en mi puesto de mando, gracias a un coche ligero que le

7. Cipriano Mera. *Guerra, exilio y cárcel de un anarcosindicalista*. Éditions Ruedo Ibérico, París 1976, p. 101-102.

8. op. cit., p 133-134.

9. op. cit., p 133-134.

facilitó el compañero Eduardo Val. Pasó unos cuantos días entre nosotros, hasta que se incorporó a la organización "Mujeres Libres" (10).

Del paso de Mika por Mujeres Libres, la organización anarquista que había creado un campo de tiro para que las mujeres dispuestas a participar activamente en la defensa de Madrid hicieran prácticas, Martha A. Ackelsberg (11) recoge una anécdota relatada por Amada de Nó del día que Mika se presentó en la Agrupación de Barcelona de las Mujeres Libertarias y, en un primer momento, fue confundida con "un soldado muy majo".

Con la "caída" de Madrid en marzo de 1939, Mika fue detenida por una patrulla franquista y tuvo que refugiarse en un Liceo francés, gracias a que poseía un pasaporte francés. Las gestiones realizadas por sus amigos franceses consiguen su repatriación, aunque la situación que encuentra a su llegada a París es bastante descorazonadora: derrota del movimiento huelguístico, descomposición del Frente Popular, entrada de Francia en guerra, en septiembre de 1939, y el 14 de junio el ejército nazi entra en París. Es el momento de dar otro giro en su vida, lo que hace regresando a Argentina, donde reencontrará a los viejos amigos de Buenos Aires. Sin embargo, el ascenso del peronismo al poder (1943) y la escasa relevancia de la izquierda revolucionaria, ya que el panorama de la oposición se cierra en torno a un antiperonismo que llevó a la izquierda a establecer compromisos con los partidos burgueses conservadores y radicales, hace que Mika se decida a regresar a París. Desde entonces, 1946, se gana la vida traduciendo del francés al español. Sus convicciones trotskistas y su espíritu revolucionario no decaen con la edad; y así, en 1968, los estudiantes parisinos ven, sorprendidos, cómo aquella anciana de 66 años participa activamente en el levantamiento de una barricada. Diez años después, aún participará en la manifestación contra la dictadura militar argentina que tuvo lugar en París. No será hasta

10. op. cit., p 133-134.

11. Martha A. Ackelsberg. *Mujeres Libres. El anarquismo y la lucha por la emancipación de las mujeres*. Virus Editorial. Barcelona, 1999.

1976, después de haber contado su historia a numerosos interlocutores y de haber llenado varios cuadernos con sus recuerdos de la guerra española de 1936-39, que Mika redacta las memorias de sus años de miliciana con el título *Ma guerre d'Espagne à moi*. Catorce años después, el 7 de Julio de 1992 morirá en París y sus amigos arrojarán sus cenizas al Sena.

La Batalla, martes, 18 de agosto de 1936. (page 44)

Ha muerto un gran camarada : LUIS HIPOLITO ETCHEBEHERE

Un fatídico telégrama [?] nos trae la dolorosa, la trágica noticia : "Luis Hipólito Etchebehere [?] nuestro [?] de Madrid, murió como un verdadero revolucionario en el combate librado hoy en Atienza contra los fascistas-[?] de Madrid."

Apenas puedo creer en la noticia y, sin embargo tengo que resignarme a explicarla. Sólo hace cuarenta y ocho horas que me separé del él en Madrid, para partir hacia Barcelona. El [?] pasado, Etchebehere se trasladó por primera vez a Madrid desde que empezó la campaña para acudir a una reunión del Comité. Fue a Madrid para exponernos un [?] político, para resolver prejuicios que tienen de nuestra columna madrileña que opera en Sigüenza. Pleno de optimismo y energía partió [?] madrugada para el frente de Sigüenza [?] pude en aquel momento pensar que fuera aquel el último apreto de manos.

El telégrama de los camaradas madrileños no agrega detalles ; pero dice lo suficiente : "murió como un verdadero revolucionario", es decir, como siempre había vivido.

Etchebehere, era mucho más conocido en Francia y Alemania, que en España, como apenas hacía tres meses que había llegado. Era un verdadero revolucionario profesional en el sentido más justo y honrado del sentido. Apasionadamente [?] en una [?], pero [?]. Excelente escritor, cuyos artículos sobre la revolución alemana en "Masas", bajo el seudónimo de "Juan Rústico" [?] cuantos los leyeron. Extraordinario [?], de gran cultura [?]. Es [?] un militante completo.

Iniciado el movimiento, Etchebehere se presentó inmediatamente a nuestra [?] de Madrid, solicitando un puesto en el frente. Por su gran capacidad, por la ilimitada confianza que su serenidad nos inspiraba, juntamente con la circunstancia de que tenía cierta cultura militar, condujo el Comité de Madrid a nombrarlo desde el primer momento jefe de nuestra columna.

"Es de [?] la profunda tristeza que tan irreparable pérdida habrá producido en nuestra [?] de Sigüenza. Y no sólo entre los nuestros, sino entre todos los combatientes del frente de Guadalajara, que habían encontrado en él el mejor consejero y el hombre de mejor confianza. Todos los [?] en él, y también los campesinos de la [?] de Guadalajara que lo habían visto actuar. Recuerdo como hace días tuvo un ligero resfriado que lo obligó a guardar cama un día en el frente. Los camaradas que diariamente llevan el camino desde Madrid al frente de Sigüenza, relataban como todo a lo largo del camino de la [?] de Guadalajara los campesinos, los milicianos preguntaban con ansiedad por el estado de salud de nuestro Heroíco camarada.

Etchebehere pertenecía al grupo "Que faire ?", de París, con el que [?]. [?] identificaba[?] con Landau. Es el [?] no era [?] ni mucho menos Española. [?] Pero en el momento de [?] el sacrificio [?].

Nuestra columna de Sigüenza ha perdido un jefe [?]. El [?] obrero [?].

Etchebehere era de nacionalidad franco-argentina. Vino a España para buscar un [?] contra los [?] y [?] por el [?] de nuestro país. Entre Sigüenza y Atienza, ha dejado su vida.

Reciba la [?] de nuestro dolor y solidaridad más absoluta la camarada Mika Etchebehere, que [?] haya recogido en una [?] el cuerpo todavía caliente de su amado compañero. Mika, "la madredita" como es conocida por los milicianos de nuestra columna, forma también parte de la [?] en el frente de Sigüenza [?] del [?] del P.O.U.M. Pero [?] también su misión a prodigar los cariños de una verdadera madre a "los muchachos" de nuestra columna, como elle dice.

Juan Andrade

La Batalla, Jueves, 20 de agosto de 1936 (page 52)

Nuevos detalles sobre la heroica muerte del camarada Etchebehere.

Con motivo de la muerte de nuestro querido camarada Luis Hipólito Etchebehere, la Columna del P.O.U.M. de Madrid, que opera en Sigüenza, ha recibido numerosos testimonios de solidaridad de todos los trabajadores, tanto socialistas, como comunistas y anarquistas, que actúan en aquel frente.

(foto) Nuestro camarada Luis Hipólito Etchebehere, muerto heroicamente en el combate librado el día 17 en Atienza contra los fascistas.

En una carta que recibimos de nuestros camaradas de Madrid, se completan los informes sobre las circunstancias en que tuvo efecto la muerte de nuestro heroico camarada Etchebehere.

"La muerte del camarada Etchebehere-dice la carta de los compañeros de Madrid-, se produjo en la siguiente forma. Estábamos al pie del pueblo, sin nada que nos guareciese del fuego enemigo. Esto nos obligaba a permanecer tumbados. En estas [?], Etchebehere se levantó para inspeccionar el campo enemigo, y al volver a su sitio tuvo la mala fortuna de que lo alcanzase una bala enemiga.

El capitán Martínez presente nos hizo ver la imposibilidad de recoger el cadáver para llevarlo a Sigüenza y después a Madrid. Dicha operación habría de costar varias vidas, y ello nos obligó a desistir, con gran sentimiento de todos, que a toda costa queríamos traernos el cadáver de nuestro camarada.

Le muerte del camarada Etchebehere ha producido en toda la columna hondo sentimiento. Todos los milicianos de todas las tendencias obreras estrecharon las manos de nuestros camaradas como prueba de solidaridad ante el dolor que a todos nos ha producido la muerte de Etchebehere.

El prestigio de nuestro Partido ha crecido enormemente. Los [?] y las gentes del pueblo han considerado la toma de Atienza como una cuestión de honor para el P.O.U.M.

Al llegar a Sigüenza se acercaron a nosotros algunos anarquistas que se expresaron poco más o menos de la siguiente manera : somos anarquistas, pero sentíamos hacia nuestro jefe gran devoción por su bondad y sobre todo por su valor personal. Creemos que nos será difícil encontrar otro camarada de las condiciones de Etchebehere.

Estas pruebas de solidaridad por parte de todos los milicianos, alientan a nuestros camaradas que hoy no sienten más que deseos de vengar en breve al camarada Etchebehere.

Como se desprende de las anteriores líneas de nuestros camaradas madrileños, Etchebehere ha muerto como un verdadero revolucionario, y su cadáver quedó en el campo de batalla. Nuestro sentimiento es doble por haberlo perdido y por no poder dedicarle nuestra despedida emocionada. Esperamos, como dicen nuestros camaradas de Madrid, que pronto será vengado.

La Batalla, Domingo 5 de octubre de 1936

Secretariado femenino del POUM

A todas las compañeras militantes y simpatizantes :

A todas las mujeres trabajadoras :

Camaradas mujeres todas :

Estamos viviendo las terribles horas de una guerra sin cuartel, desencadenada por una horda de salvajes enemigos de clase, mientras que simultáneamente y, como consecuencia de la cruel contienda, se desarrolla una revolución cuya meta no puede ser otra que la implantación de la sociedad socialista.

Por un lado, es preciso luchar sin descanso y sin desmayos hasta aniquilar totalmente al enemigo, pero al mismo tiempo tiempo es preciso no escatimar ningún esfuerzo para que la revolución proletaria siga su marcha hacia adelante, hasta el triunfo definitivo de nuestros ideales.

Son, pues, los momentos actuales, momentos de trabajo, de esfuerzos, de sacrificios de todos, absolutamente de todos sin excepción, de los que estamos colocados a este lado de la barricada en la que se muere por la victoria de la clase trabajadora.

Aquel momento subversivo iniciado por los generales fascistas el 19 de julio, que en los primeros momentos de la lucha, y ante el arrollador impluso de la clase trabajadora en armas, pareció revestir los caracteres de una militarada más implacable, en la lucha a muerte más cruel, entre las dos fuerzas antagonistas del mundo capitalista en quiebra : fascismo y socialismo, adquiriendo por ello envergadura de conflicto internacional de enorme magnitud. De un lado, luchan la reacción y el fascismo de todo el mundo capitalista ; del otro, todo lo que representa la clase trabajadora mundial.

El enemigo es y continuará siendo implacable hasta que se apague su último aliento de vida : lucha por sus beneficios de casta privilegiada y sabe perfectamente que no se le dará cuartel ; pero nosotros, que luchamos por la vida de millones de seres hasta ahora desprovistos de todos los derechos humanos que aspiramos a crear un mundo más justo, una sociedad nueva donde reine la verdadera democracia y solidaridad proletarias, tenemos que ser mucho más implacables y no retroceder ni un solo paso en el camino emprendido.

Para ello es preciso, es imprescindible fortalecer todos los cuadros de combate. En el frente, que ningún miliciano de las huestes proletarias olvide que lucha por la vida y la felicidad futura de todos los suyos que quedaron atrás, que muere por una generación y una sociedad mejor ; en la retaguardia, que ningún egoísmo personal quite alientos a los que derraman su sangre en las trincheras, que nadie olvide su puesto en el trabajo de producción y reconstrucción.

Todos tenemos en estos momentos una misión ineludible que cumplir y en los cuadros de la retaguardia es nuestro puesto, el de las mujeres todas militantes y simpatizantes del P.O.U.M., obreras y mujeres sin partido, uno de los primeros y por la influencia que nuestra actitud tiene necesariamente en el ambiente de guerra revolución que nos rodea.

Compañeras, mujeres todas : Nuestra misión es muy dura y exige tantos sacrificios que es preciso fortalecer nuestro ánimo y temprar nuestro espíritu enfrentándonos valientemente con la cruel verdad que tenemos ante nuestros ojos ; es imprescindible que todas nosotras comprendamos y hagamos comprender a todas nuestras hermanas de clase lo que realmente está en juego en estos momentos. Solo así se pueden sacrificar con serenidad los más profundos afectos y la tranquilidad de un hogar.

Compañeras militantes : El Secretariado Femenino del P.O.U.M., recientemente creado, se ha impuesto la misión de agrupar en torno suyo, para trabajar paralela y conjuntamente con el Partido, el mayor número de mujeres que, con conciencia de clase, se mantengan en sus puestos de lucha por el triunfo de la guerra contra el fascismo y la victoria de la revolución proletaria. Hay que ensanchar cada día más el frente de guerra femenino, ese frente de sacrificios callados y ahogados en el dolor ; para convertir a toda mujer que sufre las consecuencias de una guerra cruel, en una militante revolucionaria, convencida de que su deber es ofrendar todo cuanto tiene, todo cuanto siente a la causa de todos los trabajadores del mundo.

Compañeras simpatizantes : venid con nosotras, acudid sin desmayos a trabajar a nuestro lado para que en la convivencia diaria comprendáis por qué luchamos, por qué os necesitamos.

Obreras mujeres todas, compañeras en el sufrimiento : Una vez más está en peligro la paz de nuestros hogares y se ven amenazadas las vidas de nuestros padres, hijos y hermanos. La lucha actual sólo podrá terminar cuando quede totalmente aniquilado uno de los dos bandos enemigos. Para que el triunfo se decida en favor nuestro, para salvar todo lo que nos es más querido, para que la juventud de mañana pueda vivir libre de las opresiones sufridas hasta ahora por la clase trabajadora, es preciso que todas nosotras, compañeras, hermanas e hijas de los que caen en el campo de combate, estemos también en nuestro puesto, enroladas en un partido revolucionario, cuyas consignas puedan conducirnos a la victoria final.

Compañeras : El Secretariado Femenino del P.O.U.M. Os espera. Bajo la bandera del P.O.U.M. trabajemos y luchemos sin descanso para labrar la felicidad futura de los nuestros.

¡ Por el aniquilamiento de las hordas fascistas que destruyen los hogares trabajadores y siegan las vidas de todos nuestros compañeros, padres y hermanos !

¡ Por el triunfo de la revolución proletaria, por un mundo donde impere la justicia proletaria, por la sociedad socialista futura !

¡ Mujeres acudid a engrosar las filas del Partido Obrero de Unificación Marxista bajo la dirección de su Secretariado Femenino !

SECRETARIADO FEMENINO DEL P.O.U.M.

La Batalla, Viernes, 9 de octubre de 1936, pages 1 et 8.

Hombres y cosas del frente por Juan BREA SIGÜENZA

La carretera : diríase-por emplear una imagen de moda-una avanzadilla, subiendo jorobada de precaución, ugarándose con una mano a las faldas de los montes al bordear los precipicios, escondiéndose bajo las sombras de los árboles y así hasta llegar al alto de la sierra, de donde se precipita , como un silbido, hasta Sigüenza.

Si no se desbocan en la carretera todos los caballos de fuerza del automóvil, debe visitarse el Convento del [?] donde está el cuartel general. Esa gigantesca mole de piedra a la que las balas del [?] no parecen inquietar ni poco ni mucho es [?]

- Si la casa sigue así-nos observa el comandante Gracia-no [?]que gastarnos mucho en pintura para reparar los muros.

- Por ahora podemos dejarlo así-concluye un miliciano-, pues no hay temar de que el frío entre detrás de su artillería.

El frío, casi más que los requetés, es el tema favorito de todas las conversaciones, en Sigüenza. Si hay algo que los muchachos le perdonan de todo corando al obispo es, precisamente, su magnífica iniciativa de instalar en el convento el sistema más moderno de calefacción central.

- Y, ¿ dónde empieza la línea de fuego ?

- Pues, aquí mismo -me responde un miliciano de la C.N.T.- Tú no te has apercebido de ello porque hoy es domingo y los requetés van a misa para comulgar y confesar, y como los muy bandidos tienen más de una infamia que contarle al cura, la cosa dura. Pero, cuando terminan, su artillería nos bombardea por el lado del ferrocarril , a cinco quilómetros que no es, precisamente, nuestra avanzadilla más cercana que está a dos quilómetros, ni la más distante que está a [?]. Pues los tenemos de vecinos por todas partes. Pero, a pesar de todo, el tren sale y llega a sus horas reglamentarias aunque las radios fascistas nos lo han tomado. Tú mismo has visto que está libre.

- Aquí-continúa otro miliciano-, no tenemos más temor que el de que la guerra termine antes que el invierno , pues tendríamos que regresar a Madrid y yo siempre había soñado en venir a pasar un invierno a Sigüenza. Pero, ¿ cómo ? Sigüenza estaba reservada para invernadero de los ricos y siempre para el invierno ocurríame que estaba trabajando o no tenía dinero. Pero ahora creo que se va a lograr mi deseo, y cuando el invierno apriete un poco más y empiecen a caer las primeras nieves, me haré traer unos "skis"...

Y como reímos de semejante propósito, nuestro miliciano protestó indignado, diciéndonos :

-Pues, si los requetés tienen tiempo para comulgar y confesar en la guerra, ¿ por qué, yo, no lo tendría, también, pra hacer "skis" ?

La columna "Lenin"

Nuestra columna "Lenin" de Sigüenza entró al mismo Partido en Madrid, en una organización de jóvenes que, por tanto no han podido organizar en "Juventud". Una muchachada de veinte años, con una preparación política y una disciplina militar que cualquier "vieja guardia" podía envidiar.

Allí están como en su casa ; dijérase que nunca han salido de Sigüenza. Todos poseen tan absoluto conocimiento de la topografía hasta algunos quilómetros más allá de la línea ; cada jefe de centuria posee un pequeño plano de todos los alrededores que se va enriqueciendo cada día con

una [?], un monte, un pedregal, que sería o no conveniente ocupar. Todo esto se discute con el compañero campesino, el práctico a quien se le pide su opinión y se anima a darla, pues muchas veces el campesino se niega a ello diciendo :

-Yo no quiero decir ni sí ni no. Si ustedes quieren, yo los llevo hasta allá. Yo no quiero responsabilidades.

-Escucha, compañero-se le contesta-. No se trata de tomar Zaragoza sino de llegar hasta esa loma que tú has subido y bajado mil veces en tu vida ; tú la conoces mejor que nosotros y puedes saber mejor que nadie el sitio mejor para defenderla y atacarla. Si nosotros aceptamos la opinión y fracasamos, la responsabilidad no es tuya, sino del Comité aunque tu opinión es innegablemente la más autorizada, nosotros no estamos obligados a aceptarla sin discutirla. Acostúmbrate a pensar que tú eres un compañero como cualquier otro y tienes derecho a pensar con tu cabeza ; no siempre vas a hacer solamente lo que te manden. Por ejemplo : ahora en lo que a la loma se refiere, eres tú el que debes proponer el plan : luego, lo discutiremos nosotros. ¿ Quién te dice que no podrás llegar a ser un buen general ? ¿ Es que lo has ensayado alguna vez ?

La guerra de guerrilla

A pesar de las visitas sistemáticas de los aviones fascistas y sus bombas de cien quilos, no es igual la lucha en Sigüenza que en Huesca, donde todo hace recordar la Gran Guerra.

Nuestro avance en Sigüenza es por el momento, topográficamente, imposible, pues Sigüenza es una cuña dentro del frente enemigo internada unos [?] kilómetros más allá de nuestro frente, sin contar que nuestra línea de fuego, por cierto lado, está a veintisiete kilómetros-Hasta allá nos ha sido necesario avanzar para encontrar al enemigo-. Por este lado no podríamos precisar a qué distancia estamos de la línea enemiga. Hay pueblecitos internos que todavía no han sido reconquistados ni por ellos ni por nosotros. En ocasiones, cincuenta compañeros van a él a por provisiones y las traen. Al otro día van los fascistas y toman las que quedan.

Como nosotros queríamos llegar hasta la última avanzadilla, tuvimos que dejar el auto a un lado de la carretera y subir por la montaña cuatro o cinco kilómetros, a pie.

- ¿ Dónde podremos encontrar la última avanzadilla, compañero ?, le preguntamos a un centinela.

- Allá, en la cúspide de esta loma : pero tengan cuidado, avancen con precaución, que hace rato había jalco y el relevo no ha vuelto. Bien puede que estén en la casa tomando café... Pero, de todas maneras vaya con cuidado. Por este lado abundan las sorpresas. Sería lo mejor que antes de llegar le dieran una voz a Julio, gritarle “rojos”. Si él le contesta “Contra el fascismo” no hay peligro.

Afortunadamente, no había pasado nada. El relevo volvía intacto y satisfecho después de haber tomado su buena taza de café en casa de la “Tía Juana”.

- Hacednos una fotografía para LA BATALLA me propone uno de ellos.

- Con mucho gusto, le respondo.

- Y, ¿ por qué ? - protesta el otro compañero - ¿ Tú crees que vas a salir en el periódico por tu linda cara ?

(continúa en octava página)

SIGÜENZA **(viene de 1ª página)**

- Pues, Pepe ha salido.
- Sí ; pero Pepe le cogió una ametralladora a los fascistas.
- ¿ Y qué culpa tengo yo que los cinco fascistas que cogimos el pasado domingo no tuvieran ametralladoras ?
Otro miliciano :
 - Es que tú has visto los tres compañeros que se pasaron los otros días a nuestro lado. Uno de ellos es un chico de mi pueblo, Casimiro. Si le hicieras una fotografía.... pues de él no van a decir que no se la merece.
 - Ya se la hemos hecho, compañero.
Y era verdad. Fue la última fotografía que se iba a hacer, pues algunas horas después cayó bajo la metralla fascista, luchando valientemente, como tienen costumbre de hacerlo nuestros heroicos milicianos del P.O.U.M.

La compañera Etchebehere

Un fusil, una pistola, una cartuchera, un “mono” miliciano y tras de todo esto una cara joven y simpática de mujer : la de la compañera Etchebehere.

Estamos comiendo cuando ella llegó acompañada de cuatro milicianos. Estamos agitadísimos ; cada uno quería contar la misma cosa, pues se habían escapado de una buena. Salieron a un reconocimiento, encontraron una casa, se fueron acercando a ella y ya estaban para entrar cuando todas las puertas y ventanas empezaron a escupir metralla.

- ¿ Quién es esa camarada?, pregunto,
- Es la compañera de nuestro comandante Etchebehere – me responde Miranda -. La entonación de profundo y afectuoso respeto que tomó su voz me explicaba mejor que todos sus panegíricos hasta qué punto nuestro Hipólito había logrado ganarse a esa heroica muchacha ; y que para ella no hubiera muerto todavía.
- Yo tenía un gran deseo de conocerte compañera... No querrás acompañarnos a las avanzadillas, digo, haciendo alusión a dos periodistas suizos que me acompañan.
- Con mucho gusto, compañero. El tiempo de recoger mi fusil y ya estoy con ustedes.

Hasta la avanzadilla de Atienza me fue imposible cambiar palabra con ella. Los suizos habían acaparado la conversación en alemán ; pero mi enérgica protesta me valió una concesión : hablaríamos en francés. Fue entonces que pude saber que la compañera Etchebehere era argentina, médico y trotskista, aunque esto último ya podía habérmelo figurado.

La compañera Etchebehere desde los primeros momentos de la Revolución, nos ofreció su colaboración, prestando sus servicios en nuestra ambulancia. Todos nuestros heridos recibieron de sus manos los primeros socorros y las primeras frases de aliento. Pero, ¡ oh irrisión ! Había uno que ella no iba a poder curar, a quien ella no debía volver a ver más ni muerto ni herido : a nuestro camarada Etchebehere, su compañero.

Desde entonces ha cambiado sus vendajes por un fusil, por llenar un poco el vacío que dejara Etchebehere en nuestra fila.

Yo me la imagino en sus largos y fríos cuartos de guardia, en su avanzadilla de Atienza como en un nocturno americano : con los ojos clavados en un montículo de la colina esperando que surja de una sombra de donde cayó, para no levantarse más, nuestro heroico camarada Etchebehere.

Juan Brea



Les photographies de la cathédrale de Sigüenza ont été prises par nos soins en Juillet 2012. Nous souhaitons les insérer dans ce mémoire afin que les lecteurs aient une image plus précise des lieux où s'est tenue la bataille qui a permis à Mika Etchebéhère d'obtenir ses galons de capitaine. La cathédrale porte encore les stigmates de la guerre.



La nef de la cathédrale a été bombardée par les Nationalistes et complètement détruite. Elle fut reconstruite sur ordres du Général Franco et rehaussée. Au centre se trouve une rosace avec les armes du Général et sa devise : « España, una, grande y libre »



Le Doncel de Sigüenza

12-13. VII. 32

DU Monde

— China, Dod, Esther, Felicia, Guillermo, Jackie, Mabel, Marie-Inès, Paulette,
ont la tristesse de faire part du décès de leur amie.

Mika ETCHEBEHERRE.

Elle sera incinérée au columbarium du Père-Lachaise, mercredi 15 juillet 1992, à 10 h 30.

Militante révolutionnaire, antifasciste et antistalinienne de la première heure dans l'Allemagne préhitlérienne, la France des années 30 et l'Espagne de la guerre civile, jeune intellectuelle d'origine juive, née en Argentine en 1902, amie de Kurt Landau et d'Alfred Rosmer, de Pavel Thalmann et de René Lefevre, de Gisèle Freund et de Simone Collinet, Mika aura su donner toute sa mesure, entre 1936 et 1938, lorsque, à la mort d'Hyppolyte, son mari, tué sur le front de Madrid le 16 août 1936, elle se retrouve capitaine du POUM. Elle en fera le récit dans *Ma guerre d'Espagne à moi*, publié en 1975 par Maurice Nadeau chez Denoël.

Mika, ce fut la fidélité, le courage, l'amitié, la rigueur.
Elle aimait Paris, les oiseaux, les chats et les pivoines.